HISTOIRE ET ANECDOTES DE LA VIE, DU REGNE, DU...

Christian Friedrich Schwan

HISTOIRE
ET
ANECDOTES
De la Vie, du Regne, du Détrônement & de la Mort de
PIERRE III.
dernier Empereur de toutes les Russies, &c. &c. &c.

ÉCRITES EN FORME DE LETTRES;

PUBLIÉES PAR

Mr. DE LA MARCHE.

A LONDRES;
Aux dépens de la Compagnie.

MDCCLXVI.

AVIS.

JE présente au Lecteur une petite collection de Lettres, qui doivent leur origine à un *Officier Allemand*, qui a séjourné quelques années à Petersbourg. Il a été témoin oculaire du sort malheureux de Pierre III. Empereur de Russie. Comme il n'a eu d'autre but en écrivant ces Lettres, que d'instruire son Ami de ce qui se passoit sous ses yeux, on n'aura pas lieu de douter de la vérité des rélations qui y sont contenues. On auroit fait difficulté de les publier, si l'auteur n'étoit pas mort depuis peu, ce qui a dégagé le possesseur de l'obligation de les cacher plus longtems.

Je les communique telles que je les ai reçues, sans y avoir fait aucun changement. Et quoiqu'il y en ait quelques unes, qui semblent

n'avoir point de raport à l'hiſtoire de Pierre III. j'ai crû néanmoins qu'on ne feroit pas faché de les voir.

Les remarques ſur les *Mémoires pour ſervir à l'Hiſtoire de Pierre III.* contenues dans la derniere Lettre de ce Recueil, ſont d'une perſonne qui a ſéjourné longtems en Ruſſie. On auroit pu s'en paſſer; mais comme ces *Mémoires* renferment pluſieurs choſes qui ſont différemment raportées dans les Lettres originales que je donne actuellement au public, & que d'ailleurs il s'agit de mettre le Lecteur poſitivement au fait, je me ſuis déterminé d'y joindre ces obſervations.

Londres,
ce 1. *Juin* 1764.

C. F. S. DE LA MARCHE.

TABLE DES *LETTRES* ET DE LEUR CONTENU.

Fin de la Table.

LET-

LETTRES
D'UN
GENTIL-HOMME
Allemand écrite de St. *Petersbourg*, à son Ami en *Livonie*.

LETTRE I.

MONSIEUR,



E ne doute pas que vous ne soïez déjà informé du changement qui vient d'arriver, & auquel nous nous attendions depuis quelque tems. L'Impératrice *Elisabeth* est morte, & *Pierre* III est monté sur le trône de la *Russie*. A juger par ce que l'on voit, on diroit que tout l'Empire en éprouve un sensible plaisir, & qu'on s'estime heureux, de se voir

commandé encore une fois par un Empereur. Au moins est-il certain, qu'au jour que la Garde prêta serment au nouvel Empereur, un Officier *Russien* témoigna publiquement sa joie par ces paroles : *à présent*, disoit-il, *je mourai content*, *que je vois un Empereur à la tête de notre armée*. J'ose néanmoins soutenir, que la douleur que la nation, & surtout les Grands du païs, ressentent de la mort de l'illustre *Elisabeth*, surpasse de beaucoup la joie qu'ils sont contraints de témoigner au dehors ; & il n'est pas difficile de discerner, si les larmes qu'on répand, sont occasionnées par la joie ou par la douleur.

Vous savez, Monsieur que, l'indifférence, & même le mépris, que *Pierre* III, a témoigné depuis longtems, à la nation *Russienne*, a inspiré à la plus grande partie, plus de crainte que d'amour. Plus d'une fois on a tenté, de lui ravir la possession légitime du sceptre de la *Russie* ; & ce n'est qu'à l'extrême affection, qu'avoit pour lui feüe l'Impératrice, &

à la fidélité de quelques-uns de ses sujets, qu'il doit le bonheur de n'en avoir pas été dépouillé. Que d'intrigues pour le perdre n'a-t-il pas découvertes & détruites ! Peu de jours, & même peu de minutes avant la mort d'*Elisabeth*, il étoit en danger de se voir enlever la couronne, & la chose seroit arrivée, s'il n'avoit eu des amis fidèles & assez scrupuleux, pour ne pas vouloir consentir, que le Neveu de *Pierre le Grand*, fût privé des droits qu'il avoit à son héritage.

Jugez, si nous n'avions pas lieu de craindre quelque revolution à la mort d'*Elisabeth*; & peut-on nous blâmer, d'avoir tremblé à l'idée d'une conjoncture si critique? Nous n'ignorions pas, que l'Epouse du Prince qui vient de monter sur le trône, est adorée par un peuple très enclin à la révolte, & qu'il est aisé de disposer au changement.

Nous nous croïons heureux, que le moment, que nous avons tant redouté, soit passé, mais nous ne nous

croïons pas encore sûrs pour l'avenir. Quoique les vües & les intentions du nouveau Souverain paroissent très bonnes & très salutaires, il est pourtant à craindre, que son tempérament ne lui fasse faire des démarches qu'il ne devoit se permettre, qu'après s'être affermi sur le Trône, & s'être assuré de la fidélité de ses sujets. Quelle idée, Monsieur ; voulez-vous, que je vous donne de ce Prince ? Il est précisément dans le cas d'un homme qui a gémi depuis sa jeunesse, sous la discipline d'un Précepteur févère & impitoïable, & qui se voit libre tout-à-coup. Tous ceux, dont il a été environné jusqu'ici, & qu'il regarde comme des Ennemis, parce qu'ils lui ont été souvent contraires, lui sont odieux, il a du dégoût même pour sa demeure, & il permet tout à ses passions.

Le caractère de notre Monarque n'est pas mauvais, mais la manière dont il a été élevé, l'a rendu peu traitable. Dans son enfance, après la mort de son Pére,

il a eu le malheur d'avoir un Gouverneur, qui ignoroit les maximes qu'on doit ſuivre, pour former un Prince, ou qui au moins, les négligeoit ſouvent, en traitant ſon Elève en eſclave. L'Impératrice *Eliſabeth* qui, ſelon l'ordre de ſa mère, vouloit avoir pour ſucceſſeur le Petit-fils de ſon Pére, ſouhaita de voir ce jeune Prince en *Ruſſie*, pour le faire élever, ſelon les coutumes & les conſtitutions fondamentales de l'Empire, dans la Réligion *Greque*, & pour le rendre propre à gouverner un jour, un des plus grands empires du monde.

On l'emmena, ou plutôt on l'enlèva du *Holſtein*, & on le conduiſit en *Ruſſie*; il fut bâtiſé de nouveau à la manière *Greque*, & marié peu de tems après, à ſon épouſe préſente qui eſt une *Princeſſe d'Anhalt Zerbſt.* Mais il s'en faut de beaucoup, que le plan de l'Impératrice *Eliſabeth* ait été exécuté. On ne prépare pas l'héritier préſomptif d'un vaſte Empire, à régner, particulièrement ſur un peuple qu'il ne connoit pas,

en le laiſſant dans une oiſiveté perpétuelle, ou en l'amuſant de bagatelles, qui ne pouvoient que le rendre incapable d'occuper dignement le rang, auquel il étoit deſtiné, & lui donner du dégoût pour les importans devoirs qu'il auroit à remplir.

Avez-vous jamais ouï, qu'un Prince, qui eſt ſur le point de prendre lui même les rênes du gouvernement, n'ait pas d'occupations plus ſérieuſes & plus réelles à 30 ans, qu'à l'âge de 13, & qu'on ne l'admette pas encore aux délibérations du Cabinet (*). Comment étoit-il poſſible qu'il apprit à connoître la nation & les maximes de l'Empire, ayant été toujours exclus de toutes les conférences, & n'oſant pas faire ſemblant d'en vouloir prendre connoiſſance. Ce n'eſt pas tout; on ne vouloit pas même lui permettre de converſer librement avec ſes Sujets de *Holſtein*; les domeſtiques lui étoient enlevés, dès qu'on s'appercevoit qu'il les

(*) Voyez la dernière Lettre *Remarque* II.

eſtimoit; & les Seigneurs *Ruſſes* couroient riſque de leur honneur & de leur liberté, lorſqu'on les ſoupçonnoit d'entretenir un commerce familier avec le Grand-Duc. Auſſi ne pouvoit-on guère le conſidérer que comme un priſonnier d'Etat, & a-t-on lieu de s'étonner, s'il ne reſſent que de la haine & du mépris pour une nation & pour un païs où il a été maltraité ſi long-tems, tandis qu'il auroit pû régner tranquilement & ſans gène, ſur ſes Sujets naturels & dans ſon propre Païs, qui quelque petit qu'il ſoit, lui auroit fourni aſſez de quoi vivre content.

C'étoit par cette raiſon, qu'il avoit fait venir avec la permiſſion d'*Eliſabeth*, quelques Troupes de *Holſtein*, pour avoir de quoi s'amuſer. L'Impératrice lui avoit fait préſent du chateau de plaiſance nommé *Oranienbaum*, qui appartenoit autrefois au Comte *Menzikoff*. Il logeoit là ſon petit corps *Allemand*, & c'eſt le lieu où il a trouvé juſqu'ici ſon plus grand plaiſir. Quand il avoit été pri-

sonnier pendant tout l'hiver, dans le Palais de sa Tante, il lui étoit permis d'aller au printems à *Oranienbaum* où il cherchoit dans la compagnie de quelques Officiers jeunes & dissolus, avec lesquels il se livroit à toutes sortes de plaisirs & de débauches, à se dédommager de la contrainte qu'il avoit essuiée. Tout cela ne pouvoit qu'augmenter son inclination pour les Etrangers, à proportion de sa haine pour la nation *Russe*. Aussi ses Ennemis à la Cour de l'Impératrice, en savoient bien profiter; ils tâchoient de le noircir le plus qu'il leur étoit possible, en le dépeignant comme un Prince, dont tout l'Empire avoit à craindre un bouleversement général & sa ruine entière. Ces insinuations engageoient l'Impératrice, qui ne pouvoit pas étouffer tout-à-fait les sentimens de tendresse qu'elle ressentoit pour son Neveu, à ne lui laisser que peu de liberté; ce qui aigrissoit ce Prince de plus en plus. Vous jugez, Monsieur, après ce que je viens d'a-

voir l'honneur de vous dire; que *Pierre* III ne peut avoir pour ses Sujets l'affection qu'on auroit dû lui inspirer: Mais n'en concluez pas, qu'il soit d'un mauvais caractère.

La manière dont il en a agi, est une preuve de sa magnanimité & de sa clémence, puisqu'en montant sur le trône, il n'a pas seulement pardonné à tous ceux qui l'avoient offensé, mais qu'il les a même comblés de graces & de bienfaits. Peut-être direz-vous, que c'est une générosité mal placée, & qu'il a eu tort de ne pas faire couper la tête à ses Ennemis, comme l'a fait son Aïeul; ou du moins, de ne les avoir pas mis hors d'état de pouvoir lui nuire.

Vous avez raison, Monsieur, je tremble en voïant ce Prince trop bon & trop peu défiant, environné de tant d'hommes, dans les yeux desquels on découvre les projets les plus sanglants, & qui assurément, souhaitent sa mort dans le fond de leur cœur infidèle. Je ne puis le voir sans trouble, se livrer sans

précaution, aux careſſes ſéduiſantes d'une foule de ſujets perfides, qui ne cherchent que l'occaſion de le perdre, & qui cachent ſous des dehors d'attachement & de fidélité inviolable, les deſſeins les plus noirs & les plus odieux.

Je ſai, que la généreuſe *Eliſabeth*, en mourant, a exigé de lui, la promeſſe de pardonner à ſes Ennemis, & de ne point affermir ſon trône par le ſang de ſes Sujets; mais veut-il, pour épargner des traitres & pour tenir une promeſſe qu'il a été forcé de faire, ou que du moins il a faite inconſidérément, expoſer ſes jours? Ce Prince infortuné! Il ne connoit pas la nation dont il eſt le Maitre abſolu, & on n'a que trop réuſſi, à le lui cacher. Le *Ruſſe* eſt né avec les ſentimens d'eſclavage; il n'obéit, que parce qu'il y eſt contraint, il reſſemble à un tigre qui lèche les mains de ſon Maitre, tant qu'il eſt enchainé, mais qui, dès qu'il ſe voit en liberté, le déchire.

Vous ſerez peut être ſurpris, Mon-

ſieur, que dans un tems où l'on ne reſpire que la joie, je nourriſſe des penſées ſi lugubres ; n'en ſoïez pas étonné, *Veſtigia me terrent. Pierre le Grand* ne fut-il-pas un Dieu que toute la nation adoroit, & dont la colére faiſoit trembler tous les Peuples de ſon Empire. Mais fut-il en ſureté parmi ſes propres Sujets, quoiqu'il fut de ſang *Ruſſien*? Combien de têtes ne fut-il pas obligé de faire couper, & combien ne fit-il-pas pendre de malheureux par les côtes, avant qu'il pût dormir en ſureté? Toute la nation a prêté volontiers le ſerment de fidélité, à la Princeſſe *Eliſabeth*, comme à l'héritiére légitime de la Couronne de *Ruſſie*. Combien de nez & d'oreilles n'a-t-elle pas fait couper, & combien de langues n'a-t-elle-pas fait accourcir, avant d'avoir affermi ſa courronne? Le *Knout* a plus d'effet, que les actions les plus généreuſes, ſur des Eſclaves qui accoutumés aux chatimens, & incapables de ſe laiſſer

toucher par la clémence, n'obeïssent que par la crainte du supplice,

Je vous importune, Monsieur ; je finis donc en vous assûrant, qu'il n'y a personne qui soit avec plus d'estime &c. &c. &c.

St Petersbourg,
ce $\frac{2}{13}$. Janvier 1762.



LETTRE II.

Monsieur,

Je me suis bien attendu à votre critique sur le Manifeste qu'a fait publier le nouvel Empereur, au commencement de sa régence. Je ne veux pas examiner, s'il a eu raison *de n'y point faire mention du jeune Prince son fils ;* je chercherai encore moins à approfondir les motifs de cette conduite. C'est une matiére sur laquelle il faut parler avec

beaucoup de circonſpection, ſur-tout dans un païs comme celui-ci, où il ſeroit très-imprudent de dire ſes ſentimens. C'eſt aſſez qu'il le puiſſe ; & comme c'eſt là un point ſur lequel vous n'êtes point d'accord, j'aurai l'honneur de vous prouver, que c'eſt un droit fondé ſur les conſtitutions de l'Empire.

L'avanture de l'infortuné *Czarevvitſch* a fait naitre ſans doute dans l'Eſprit de *Pierre le Grand*, la penſée d'établir une loi, qui donne aux Empereurs de *Ruſſie*, la liberté de ſe choiſir un Succeſſeur, même à l'excluſion de leurs propres enfans. Peut-être héſiterez-vous de m'en croire ſur ma parole ; mais c'eſt ce que je ſuis en état de vous prouver, ſi vous l'exigez. Cela poſé, l'Empereur n'a rien fait de nouveau ; d'ailleurs il n'eſt pas encore dit, qu'il ait deſſein d'exclure ſans retour, ſon fils de la ſucceſſion. Peut être que *Pierre* III, ſe ſera dit ; „ *Paul Petrovvitſch* eſt encore „ dans ſa premiére jeuneſſe; on ne peut pas „ encore juger de ſon caractère & de ſes

„ passions ; il me sera toujours plus faci-
„ le de le nommer mon Successeur, que
„ de le priver dans la suite, de ce droit, s'il
„ s'en rend indigne„ Si l'Empereur a eu ces pensées, pourroit-on le blamer ? Je suis pourtant comme vous, dans l'idée, qu'il auroit mieux fait de ne point refuser dès à présent à ce jeune Prince, une prérogative à laquelle il a le même droit que son Père.

Mais dites moi, Monsieur, d'où vous est venuë la pensée, que l'infortuné *Ivvan* ait plus de droit à l'Empire, que *Pierre* III ? Ne vous souvient-il pas, qu'*Ivvan* est de la branche ainée ?

Pierre I, régna au commencement, avec son Frère ainé *Ivvan Alexiovvitsch.* Celui-ci se déclara quelque-tems après incapable de régner, & céda à son Frére avec la Couronne, les droits & les prérogatives de la dignité impériale. *Pierre* I, a si bien gouverné son Empire, que c'est avec justice, qu'on lui a donné le nom de *Grand.* Il a fait sortir du néant une nation grossiére & barbare, &

la rendue redoutable à ses voisins. Ses ordonnances sages & salutaires sont encore présentement autant de loix auxquelles se conforment tout les Etats de la *Russie*; sa mémoire y sera toujours en vénération. Est-il donc injuste, que ses propres descendans occupent le Trône qu'il avoit affermi pour eux, avec tant de peines & tant de travaux? Et les descendans d'*Iwan Alexiowitsch* peuvent-ils former quelque prétention sur une Couronne que leur Pére a cédée volontairement?

Pierre I, en mourant (*), donna le Sceptre à sa seconde Epouse, *Catherine* I, & celle-ci ordonna, qu'après sa mort, ses descendans lui succéderoient selon l'ordre naturel, & que, lorsque cette branche seroit éteinte, celle du Frére ainé de son Epoux, seroit élevée à

(*) Voyez la Table Généalogique des Empereurs de *Russie* de la Maison de *Romanow* dans le *Mercure Historique & Politique* de la *Haye*, Vol. CLII. mois de *Février*, pag. 225.

l'Empire. Elle mourût en 1727, & *Pierre* II, Fils du *Czarevvitsch*, & de *Charlotte Christine Sophie* Princesse de *Brunsvic-Blanckenbourg*, lui succéda. Ce Prince ne jouït pas long-tems de sa Couronne; il mourut dès l'année 1730. Selon l'ordre successif, c'étoit à *Pierre* III, Fils d'*Anne* fille ainée de *Pierre* I, qui avoit été mariée avec *Charles Frédéric* Duc de *Holstein*, à monter sur le Trône.

Il s'ensuit, Monsieur, que ce Prince devoit naturellement régner avant la Princesse *Elisabeth*, & qu'il avoit droit d'être couronné avant elle. Mais le Senat, ne vouloit point avoir pour Maitre, un petit & jeune Prince *Allemand*, qui dans ce tems n'avoit que deux ans; & comme on étoit dans l'intention d'exclure aussi la Princesse *Elisabeth*; on ne trouva pas de moyen plus favorable, pour exécuter ce dessein depuis long-tems formé, que de passer à la branche ainée, & d'offrir la Couronne a la Princesse *Anne* veuve de *Frederic Guillaume* Duc

de *Courlande*. Cette Impératrice fut facrée à *Moscou* & fit venir sa niéce, Fille de *Charles Leopold*, Duc de *Meklenbourg Swerin*, avec son époux *Antoine Ulric*, Duc de *Brunsvic Wolfenbuttel*, & la déclara Grande Duchesse; c'est à elle que l'infortuné *Iwan*, Empereur dès le berceau, & prisonnier depuis ce moment tout à la fois heureux & funeste, doit le jour (*).

Dans ce tems-là, on ne faisoit aucune attenion à la Princesse *Elisabeth*; & on avoit si fort borné ses revenus, qu'elle manquoit souvent du nécessaire, & l'on avoit même formé le projet pour s'en défaire pour toujours, de la marier à un Prince *Allemand*. Mais la jalousie qui régnoit entre le Duc de *Biron*, Régent de la *Russie*, qui faisoit trembler toute la nation, & le brave *Munnich*, qui étoit adoré de toute l'armée, donna occasion à la Princesse *Elisabeth*, de se rendre Maitresse du Trône pater-

(*) Voyez la Lettre XXX. *Remarque* I.

nel ; & ces deux Seigneurs, l'un déjà avant cette revendication, & l'autre peu de tems après, fûrent exilés & dépouillés de toutes leurs charges & de tous leurs biens.

Vous ſavez le reſte, Monſieur, & j'eſpère, que vous ne douterez plus, que *Pierre* III, ne ſoit l'héritier légitime de la Couronne de *Ruſſie*. Vous pouvez cependant être aſſuré, qu'il n'y a perſonne dans ce païs, qui ne plaigne le ſort malheureux du Prince *Ivvan*. Il vaudroit ſans doute mieux pour lui, de n'avoir jamais été Empereur ; parceque cette dignité lui a coûté la liberté & tous les agrémens, dont il auroit peut-être joui, dans un état moins élevé.

Il ſemble, que *Pierre* III, a auſſi pitié de lui, & on parle d'un projet, qu'il a formé en faveur de ce Prince ; dont nous ſerons inſtruits dans la ſuite. Au moins on commence déjà à oſer prononcer librement ſon nom, ce qui étoit fort dangereux ſous le regne de l'Impératrice *Eliſabeth*. Le ſimple nom d'*Ivvan*,

étoit autrefois si redoutable, qu'*en l'articulant, on risquoit toujours de perdre le bout de sa langue.* Toutes les pièces d'argent, qui étoient frapées à son coin, étoient défendues sous peine de la vie. Un artisan *Allemand* l'a éprouvé, il n'y a pas long-tems. Cet homme qui étoit *Menuisier*, & qui avoit travaillé pendant quelques années à *Petersbourg*, étoit sur le point de retourner dans sa patrie. Il avoit déja son Passeport & se trouvoit à *Cronstad* sur un Vaisseau de *Lubeck*. Comme il est defendu en partant, d'emporter avec soi de l'argent, ni aucune espéce d'argenterie, le Commis lui demanda, s'il n'en avoit pas; il répondit, qu'il n'avoit rien, excepté quelques *Roubles*, dont il vouloit païer le Capitaine du vaisseau. Il fut obligé de les montrer, & malheureusement pour lui, il s'en trouva un au Portrait d'*Ivvan*, sans qu'il connût lui même ou qu'il fût, où il l'avoit reçû. On l'arrêta sur le champ, & ce pauvre homme fut mené prisonnier a *Petersbourg*, ou toutes ses raisons, quel-

que justes & évidentes qu'elles fussent, ne le pûrent sauver; de sorte qu'au lieu de voir sa patrie, il fut condamné à aller en *Siberie*; tant il étoit dangereux d'avoir un *Rouble* d'*Ivvan*. Je suis &c.

St. *Petersbourg*,
le $\frac{12}{23}$ *Janvier* 1762.

LETTRE III.

IL m'est impossible de satisfaire entièrement votre curiosité, outre que je ne puis répondre à toutes vos questions, je n'oserois confier certaines choses au papier, Je pourrai vous informer plus librement de certaines particularités, quand j'aurai le plaisir de vous entretenir de vive voix.

La Concorde entre l'Empereur & son épouse semble être bien rétablie. Je n'en voudrois pourtant pas garantir la durée. Trop content d'être Monarque, *Pierre* n'est occupé que du plaisir d'être Sou-

verain. Comment auroit-il pû refuser a une épouse aimable, le pardon, qu'il à accordé à tous ses ennemis ? D'ailleurs *Catherine* est trop prudente & trop politique, pour troubler la joie de son époux.

Mais vous souhaitez, Monsieur, que je vous informe des raisons, qui ont brouillé ces illustres époux. C'est une matière sur laquelle j'aurai peine à vous satisfaire. Il ne me convient pas de juger, si l'Empereur a eu raison de soupçonner la fidélité de son épouse ; je puis néanmoins vous assurer, qu'il n'y a personne en *Russie*, qui approuve, que ce Prince en ait parlé si hautement, & qu'il se serve souvent d'expressions, qui ne lui font point d'honneur. Personne n'auroit jamais pensé à des choses aussi odieuses, si lui-même n'y avoit le premier donné occasion ; & personne n'a jamais crû l'Impératrice capable de pareils écarts. N'est-il pas bien douloureux pour cette Princesse & pour toute la nation, que l'héritier unique du trône,

chéri de tous ſes Sujets, ſoit déclaré Bâtard par ſon propre père. Permettez que je ne m'étende pas ſur cette matière, mais que je vous parle d'une autre hiſtoire, qui a peut-être, le plus contribué à la déſunion & à l'indifférence, qui ont régné depuis quelques années entre ces deux auguſtes perſonnes.

Il vous eſt connû, Monſieur, qu'au commencement de la guerre préſente, le Grand-Chancelier *Beſtuſcheff*, un des plus habiles Miniſtres de l'Empire, fut exilé & dépouillé de toutes ſes charges. On a peu d'exemples qu'un Miniſtre auſſi grand & auſſi reſpecté dans toutes les Cours de l'*Europe*, fut jamais traité & diſgracié, d'une manière plus éclatante & plus ignominieuſe.

Le procédé que l'on a tenu à l'égard de *Beſtuſcheff*, en le privant tout à coup de tout ce qu'il poſſédoit, n'eſt pas extraordinaire; ce ſont les préliminaires de tous procès. Un ſimple ſoupçon ſuffit dans ce païs, pour y être auſſitôt dépouillé de ſes biens; il ne faut qu'être

conduit en prison pour être pillé, & l'on se voit souvent réduit à la derniére indigence, quoique l'on ne soit pas toujours envoïé en *Sibérie*.

Mais lisez, s'il vous plait, le Manifeste, qu'on a publié contre ce Ministre, & dites moi, si jamais un homme, qui tenoit la première place de l'Empire a été plus diffamé, sans que son crime fût rendu public. Dans ce Manifeste il est appellé: *Un Scélérat consommé & vieilli dans la malice & dans la perfidie.* On l'y accuse de crimes commis contre l'Etat, sans en nommer un seul.

Toute l'*Europe* étoit attentive à la chûte de ce Ministre, & toute l'*Europe* en ignoroit la cause. Tantôt on le soupçonoit d'avoir trahi l'Etat & d'avoir eu un commerce secret avec les ennemis de l'Empire; tantôt on lui atribuoit la lenteur avec laquelle les troupes de *Russie* avançoient en *Allemagne*, & Dieu sait combien de vagues raisonnemens on faisoit sur son compte; même ici en *Russie* on n'en savoit pas plus que dans les

autres païs. Ceux qui en étoient informés, le cachoient avec ſoin & perſonne n'oſoit le leur demander; mais ſi ce que j'ai appris eſt vrai, il n'eſt plus guère difficile de démêler les motifs de la déſunion qui ſubſiſte entre notre Souverain & ſon épouſe, & je pourrai dans ce cas, expliquer bien des choſes, dont ſans cela on n'auroit j'amais pû rendre raiſon.

Au commencement de la guerre l'Impératrice *Eliſabeth* fût prèsque toujours malade, & l'infirmité de cette Princeſſe augmenta ſouvent au point, que l'on déſéſperoit de ſa vie. Elle étoit cependant engagée dans cette guerre, & bien réſolue, de prendre ſérieuſement parti contre le Roi de *Pruſſe*. Il n'y avoit preſque perſonne à la cour, qui ne fût de ce ſentiment, excepté le grand Duc, qu'on n'avoit pas conſulté dans cette affaire importante, & qui ſenſible à cet affront, en étoit encore plus enclin à ſe déclarer pour le Roi de *Pruſſe* & ſes Alliés, en dépit de l'autre parti. Il ne lui con-

convenoit aſſurément pas de découvrir ſes ſentimens en public; mais comme il ne ſait pas diſſimuler, lors même que la prudence l'exige abſolument, il n'en faiſoit pas miſtére; & dès que l'armée *Ruſſienne*, ou celle de ſes Alliés, avoit ſouffert quelque échec, il étoit le premier à en faire au Miniſtére des complimens de condoléance d'une maniére ironique (*). Vous comprenez bien, Monſieur, que les *Ruſſes* ne goûtoient pas ce badinage, & que cette conduite leur faiſoit craindre de facheuſes ſuites au cas que l'Impératrice mourût, & que le Grand-Duc ſe vit en état de diſpoſer de tout en Maître abſolû. Cette crainte les troubloit d'autant plus, qu'ils ſentoient avoir mérité de juſtes chatimens pour les mauvais ſervices qu'il avoient ſouvent rendus à ce Prince auprès de ſa Tante.

Tout cela leur faiſoit ſouhaiter, que

(*) Voyez la Lettre XXX. *Rem* III.

Pierre ne montât jamais fur le Trône de *Ruſſie*. Ils prévoïoient l'orage qui alloit fondre fur leurs têtes; & ils craignoient, que le petit-fils ne fuivit l'exemple de fon Grand Pére. Mais comment enlever la Couronne à ce Prince? On favoit que l'Impératrice *Eliſabeth* l'aimoit, & qu'elle ne permettroit jamais, qu'on privât fon héritier de fes droits. Il falloit ufer d'artifice pour parvenir à une fin auffi odieufe, & l'on ne propofoit pas moins, que de fubftituer un faux Teftament, pour priver l héritier légitime de la couronne & la metre fur la tête de fon fils encore enfant, pendant la minorité duquel, la Grande-Ducheffe fa mère eût été Régente conjointement avec quelques Sénateurs, déja choifis & nommés.

Je n'ai garde de foutenir, que cette Princeffe eut part à cet indigne projet; je fai feulement que la chofe fut découverte, & qu'elle fut la caufe de la disgrace de *Beſtuſcheff* & de l'indifférence que *Pierre* a témoigné depuis ce tems-

là à son Epouse. La Comtesse de *Worontzovv*, fille du Sénateur de ce nom, obtint alors la place que *Catherine* avoit occupée jusqu'en ce moment dans le cœur de l'Empereur (*) & il tâcha de la distinguer dans toutes les occasions.

On a eu lieu d'admirer dans cette circonstance la politique & la prudence de l'Impératrice, qui n'a cessé de traiter cette rivale avec toute la politesse possible, s'efforçant de lui témoigner encore plus d'amitié que l'Empereur même, sans faire semblant de s'appercevoir combien elle lui étoit préférée. Il est vrai quelle étoit assez vengée par le choix même de son époux dont la Maitresse aussi laide que stupide, sembloit d'autant plus ridicule aux honnêtes gens, que son orgueil outré découvroit dans tout son jour la petitesse de son génie.

On prétend que peu de jours avant la

(*) Voyez *Rem.* XI. de la Lettre XXX.

mort d'*Elisabeth*, on avoit tenté de nouveau quelque chose contre notre Monarque, & que l'on avoit déterminé feuë l'Impératrice, à consentir enfin à l'exclure; mais que *Pierre* en étant informé par quelques courtisans fidèles, avoit heureusement sû prévenir cette cruelle disgrace.

Quand on fait attention, aux peines qu'il en a couté à ce Prince pour s'assurer un héritage qui lui appartenoit légitimément, on ne peut le blamer de ce qu'il se livre à présent à la joie, & qu'il se dédommage de tous les chagrins qu'on lui a fait essuier.

La paix avec le Roi de *Prusse* est déjà déclarée à notre Cour. Il faudra, que la nation éprouve une Métamorphose, pour que l'amitié qu'elle vient de contracter avec la Cour de *Berlin*, devienne sincère. Vous ne sauriez vous imaginer, Monsieur, combien étoit enracinée la haine contre les *Prussiens* C'étoit presqu'un crime d'articuler le nom du Roi. Comme on ne pouvoit rien sur la

perſonne de ce Prince, on s'en vengeoit ſur ſes portraits. Il étoit même défendu dans toutes les maiſons, de les avoir; tant on abaiſſoit ici un Roi, dont la gloire s'eſt étendue juſqu'aux extrémités du monde.

Il eſt arrivé quelquefois, que les *Ruſſes* on fait par abus le ſigne de la croix devant le portrait du Roi de *Pruſſe*, croïant que c'étoit l'image de quelque Saint; & ils ne pouvoient expier ce crime, qu'en faiſant ſonner les cloches le jour de Pâque. (*)

Le Comte de *Totleben* (†) envoïa le Portrait du Roi de *Pruſſe* à l'Impératrice *Eliſabeth*, mais je n'ai pas ouï

(*) *Sonner les Cloches aux jours de Pâque*, c'eſt ſelon l'idée de la populace *Ruſſienne*, un moïen de faire ſa paix avec Dieu, & de ſe procurer l'abſolution de ſes péchés pour un an entier. On y court en foule, on donne même de l'argent pour être admis à ce pieux exercice. Un Etranger, qui n'eſt pas accoutumé à cette ſonnerie continuelle, ne laiſſe pas d'en être fort incommodé.

(†) Voyez la dernière Lettre *Remarque* IV.

dire qu'il en eût été récompensé. Elle relégua ce portrait derrière son lit, où il est resté jusqu'à sa mort. *Pierre* l'a tiré de ce lieu obscur & l'a fait encadrer; dès lors tous les autres ont repris leurs places dans les maisons des particuliers.

St. *Petersbourg*,
le $\frac{18}{29}$ *Janv.* 1762.

LETTRE IV.

ON est présentement occupé à faire des préparatifs pour la Pompe funèbre de l'Impératrice *Elisabeth* : dans les prémiers jours qui ont suivi le décès de cette Princesse, il a été permis, de la voir dans la même chambre & sur le même lit où elle étoit expirée. Dans ce païs-ci les cérémonies sont encore un peu *Asiatiques*. Vous ne doutez point, que je n'aie eû envie d'etre témoin de ce triste spectacle & que je n'aie

profité de la permiſſion de voir cette Princeſſe, à la faveur de laquelle j'avois eu pendant ſa vie quelque part. Je ne m'approchai du Palais qu'avec beaucoup de peine ; la populace l'avoit environné & en aſſiégeoit la porte, de manière qu'il étoit preſqu'impoſſible d'en trouver l'entrée. Peut-être que j'aurois eu le chagrin de me retirer ſans ſatisfaire ma curioſité, ſi l'air étranger que j'avois, ne m'eut ouvert le paſſage. Heureuſement pour moi, les Gardes poſtés à la porte du Palais, m'appercevant dans la foule, firent faire place & m'en facilitèrent l'entrée, tant ils avoient déjà apris à eſtimer les étrangers, pour avoir été foumis trois jours à un Prince *Allemand.* Je m'approchai avec le reſpect qu'on doit aux têtes couronnées, même après leur mort, de la chambre qui étoit tendue en noir. Quelques domeſtiques de la cour me reçurent à la porte, & m'inſtruiſirent, qu'il étoit permis de baiſer à genoux, la main de l'Impératrice, après avoir fait trois révérences. J'ac-

complis ponctuellement tout ce qu'on m'avoit préscrit. Je m'inclinai profondément à trois différentes distances; j'avançai enfin & mettant un genou en terre, je baisai cette main illustre, avec le même respect que je l'avois fait étant vivante. Je vous avouerai que je fus saisi dans ce moment d'une douleur si vive, que je ne sai, si je restai trop long-tems dans l'attitude respectueuse que j'avois prise, ou si je manquai en quelque chose au cérémonial; mais j'entendis distinctement, qu'une des Dames de la cour, qui gardoient auprès du lit, disoit à l'autre: *c'est un Allemand.* Ces mots me réveillerent; je me levai, & après avoir fait encore trois révérences, d'autres domestiques me conduisirent à reculons jusqu'à la porte destinée pour la sortie. Je m'arrêtai là encore un moment, & m'apperçus, que les *Russes* faisoient leurs complimens d'une toute autre manière, que je ne l'avois fait. Ils se baissoient à de certaines distances deux fois jusqu'en terre; ils se proster-

noient enfin, ou plutôt ils ſe jettoient devant le lit, face contre terre, avec une telle violence, que je craignois qu'ils ne ſe caſſaſſent la tête. Après ces cérémonies ils ſe mettoient à deux genoux & baiſoient dans cette poſture la main de l'Impératrice; ils ſe retiroient enfin en obſervant les mêmes formalités.

Je compris alors, pourquoi on m'avoit reconnû pour un *Allemand*. Les *Européens*, excepté les *François*, ſont un peu roides dans leurs révérences.

A préſent le corps eſt expoſé ſur un lit de parade, dans une Sale auſſi magnifique que lugubre. Je ne m'attacherai point Monſieur, à vous faire ici une deſcription exacte de la décoration ſuperbe de cette Sale; on la verra imprimée dans peu; je me bornerai à vous dire, que tout y eſt d'une magnificence vraiment royale. Je ne puis pourtant paſſer ſous ſilence une choſe qui mérite d'être racontée, tant elle m'a frapé. Aux deux cotés du cercueil on voit ſur des Tabourets fort riches, les Orne-

mens de l'Empire. Les couronnes d'*Aſtracan*, de *Caſan*, de *Sibérie* & de *Moſcovie* environnent la tête, & les autres ornemens précieux s'étendent juſques aux piés. Tout en bas on voit dans un plat d'argent du ris bouilli avec des raiſins. Les *Popes* (*), qui célèbrent la meſſe dans la Sale, emportent tous les ſoirs ce plat; le ris eſt pour eux & le plat pour le couvent. Tous les matins on remet à la même place un autre plat pareillement avec du ris & on l'emporte de même. Cela dure auſſi long-tems que l'Impératrice eſt ſur le lit de parade. Je prenois plaiſir à conſidérer le *Pope* qui ſe trouvoit placé dans un coin de la Sale, célébrant la meſſe. Quelque dévôt qu'il me parût, je crûs pourtant obſerver, qu'il n'avoit ſouvent qu'un œil ſur ſon livre, tandis que de l'autre il regardoit le plat.

St. *Petersbourg*,

le $\frac{21 \text{ Janv.}}{1 \text{ Fevr.}}$

(*) C'eſt le nom de ces Prêtres *Ruſſes*, qui font ordinairement l'Office dans les Egliſes.

XXXXXXXXXXXXXXXXXXXXX

LETTRE V.

LE corps de l'Impératrice *Elisabeth* fut transféré la semaine passée dans la forteresse, avec une pompe extraordinaire. C'est là que reposent les têtes couronnées de *Russie*; les autres Princes & Princesses de l'Empire n'y sont pas admis.

Comme il est d'usage de faire venir des Députés de toutes les Provinces pour assister au convoi, la nombreuse assemblée d'envoïés de tant de différentes nations, me donna lieu de juger de la Grandeur & de l'étendue de cet Empire.

Je ne pûs m'empêcher en les voïant, de chercher à pénétrer les causes, qui rendent cet Empire presque aussi vaste que la moitié de l'*Europe*, si peu formidable, & le réduisent quelquefois au point de redouter un Prince *Allemand*, dont les Etats égaleroient à peine, une des plus petites Provinces de la *Russie*.

Pierre le Grand avoit découvert ces caufes ; nous avons lieu d'efpérer, que fon Petit-fils imitera fon exemple, & tâchera comme lui, de rémédier à cet inconvénient. Si ce Grand Prince ne fût jamais forti de fon Empire ; s'il n'eût jamais apris à connoître les loix & les réglemens des autres nations; s'il n'eut apris lui-même en *Hollande*, l'Architecture navale & la conftruction des vaiffeaux; fi fe cachant, à l'exemple de fes Ancêtres, dans le Cœur du *Kremlin* à *Mofcou*, il ne fe fut jamais informé des maximes qu'il faut fuivre pour faire fleurir un Etat, & pour rendre heureux fes Sujets, en les tirant de l'oifiveté & de l'ignorance, la *Ruffie* feroit encore aujourd'hui auffi barbare, qu'elle l'étoit fous la régence d'*Ivvan Bafilovvitfch.* La converfation, le commerce ouvert avec l'étranger, & la liberté même de la nation, font fans doute, l'unique moïen, & le plus infaillible pour relever un païs, & rendre fes habitans refpectables.

Par quel moien l'*Angleterre* eft - elle

devenue ſi redoutable & comment la *Hollande* eſt - elle parvenue au plus haut degré d'opulence, ſi ce n'eſt en permettant l'entrée de leurs villes & de leurs ports aux Etrangers, & en évitant de s'enfermer dans le petit circuit de leurs Etats ?

Je conviens, que la liberté d'une nation, eſt quelquefois un obſtacle aux deſſeins d'un Souverain, qui préfère un pouvoir arbitraire, à la douce ſatisfaction de régner ſur le cœur de ſes Sujets; mais elle eſt pourtant la ſeule ſource & l'unique moïen de relever un païs. Eſt-il de Roïaume où il régne plus de liberté qu'en *Angleterre* ? & y a-t-il de païs où l'on voïe fleurir davantage les Sciences & les Arts ?

Une nation qui commerce, pour ainſi dire, avec tout l'Univers, qui communique avec les habitans de l'un & de l'autre Pôle, qui eſt chez ſoi en *Amerique*, comme en *Europe*, ne peut qu'être heureuſe & floriſſante. Elle partage volontiers avec ſes voiſins auſſi bien qu'avec

les peuples les plus éloignés, les productions de ses terres, & reçoit en échange, des uns les richesses du *Perou,* & des autres les choses, dont elle manque.

En fréquentant des peuples civilisés & barbares, on aquiert toujours des connoissances, qui mettent à portée de profiter des bonnes qualités des uns pour les acquerir, & des défauts des autres pour les éviter. On trouve même dans le sein des nations les moins civilisées, des loix utiles, & quelque sages que soient l'économie & les ordonnances de votre Gouvernement, vous trouveriez chez les *Lappons* des choses qui mériteroient d'être imitées.

Chaque nation est dans le cas d'un savant. Plus les arts & les sciences dont il s'est enrichi, étendent ses connoissances, plus il se convaint, que ce qui lui manque encore, surpasse de beaucoup ce qu'il sait, & qu'il ne sait que commencer. Au contraire, moins un homme sait de choses, plus il croit en savoir, & sur ce principe il s'éloigne de la perfection, à pro-

portion des hautes idées qu'il a de ſon mérite.

Ce que je viens d'avancer, doit s'appliquer particuliérement aux *Ruſſiens.* Une des loix fondamentales de l'Empire, a toujours été, que perſonne depuis le plus grand juſques aux plus petits, ne peut librement ſortir de la *Moſcovie*, ſans la permiſſion ſpéciale du Souverain; & les Etrangers, qui y ſont venus de tems en tems, s'y trouvoient autrefois ſi mal reçus & ſi mal entretenus, qu'on ne faiſoit plus ce voïage que par curioſité. De quelque coté que je conſidère cette loi, je n'y trouve d'autre interprétation que dans le ſens que voici:

„ Comme nous avons ſagement délibé-
„ ré, que pour aſſurer la proſpérité de
„ nos Etats, il convient que nos fidè-
„ les Sujets reſtent tranquillement, ſe-
„ lon la coutume de leurs ancêtres, dans
„ la poſſeſſion & les prérogatives de
„ leur ſtupidité naturelle, & que l'in-
„ troduction des beaux arts & des ſcien-
„ ces leur cauſeroit plus de mal que

„ de bien, parceque cela pourroit en
„ engager plusieurs, à quitter les mœurs
„ de leurs pères, & à négliger les cou-
„ tumes anciennes du païs : & comme
„ nous craignons en même-tems, que
„ le commerce & la fréquentation avec
„ des peuples étrangers, pourroient in-
„ spirer à nos fidéles Sujets les princi-
„ pes dangereux de liberté & d'indépen-
„ dance, ce qui produiroit en peu de
„ tems la plus grande confusion & le
„ bouleversement de tout l'Empire.

„ Nous ordonnons, mandons & dé-
„ fendons, que dès ce moment & pour
„ jamais, aucun de nos Sujets de quel-
„ que qualité ou rang qu'il puisse être,
„ ne sorte de notre Empire, ou fré-
„ quente les peuples voisins & étran-
„ gers, sans nous en demander une per-
„ mission spéciale.

„ Que s'il arrivoit que d'autres na-
„ tions vinssent faire commerce ou s'é-
„ tablir dans nos Etats, ce que nous
„ ne sommes pas dans l'intention d'em-
„ pécher & de défendre expressément ;

„ nous voulons néanmoins, que les
„ étrangers rencontrent tant de difficul-
„ tés & qu'on les traite avec une telle
„ rudesse, qu'ils perdent l'envie d'y res-
„ ter long tems. Et au cas, que par un
„ effet d'une bienveuillance toute extra-
„ ordinaire, nous permettions qu'ils
„ soient naturalisés, c'est aux conditions
„ expresses, qu'ils promettent pour eux
„ & leurs descendans, d'être toujours
„ nos fidèles Sujets & Esclaves.

„ Enfin, si nous trouvons nécessaire
„ pour le Bien public, d'envoïer quel-
„ ques-uns de nos Sujets dans des païs
„ étrangers & barbares, nous aurons
„ toujours soin de choisir de bons Pa-
„ triotes, & de leur recommander, de
„ ne se pas laisser séduire par l'exem-
„ ple des peuples non civilisés; &
„ de ne s'écarter jamais des mœurs sa-
„ crées & respectables de nos Aïeux,
„ mais qu'ils reviennent dans leur Pa-
„ trie, *orthodoxes* & véritables *Mosco-*
„ *vites* &c. "

Pierre I, a cassé la moitié de cette or-

donnance ; en invitant les Etrangers à venir dans ses Etats & en leur rendant agréable le séjour qu'ils y faisoient. Les successeurs de ce grand Prince ont suivi son exemple, & ont par ce moïen, introduit dans cet Empire, les arts & les sciences, dont ils ont retiré un profit considérable.

Pierre III en a présentement aboli l'autre, en donnant à la Noblesse, la liberté d'aller dans d'autres païs, pour se former l'esprit, & corriger la grossièreté de leurs mœurs.

Ce Prince a rendu sa mémoire éternelle par cette action génereuse, & la Noblesse en est si sensiblement touchée, qu'elle a déclaré, qu'elle vouloit dresser une statue d'or à leur libérateur. Il eût été à souhaiter, que l'Empereur eût pû leur inspirer avec la liberté, les nobles sentimens d'un homme qui est né libre.

Les suites de cette liberté seront cependant plus réelles qu'on ne le pense. Si par exemple un Gentilhomme *Russien* sort de sa patrie ; qu'il voie & parcoure

les principaux païs de l'*Europe*; ou qu'il paſſe quelques années au ſervice militaire dans des armées étrangères, il ne peut manquer de cultiver ſon génie, d'étendre ſes connoiſſances, à proportion que les nuages qui couvroient ſes yeux, ſe diſſiperont, & d'acquerir des idées qui le mettront en état de juger de mille choſes, dont il n'avoit pas eu juſqu'alors la moindre notion.

Il ſe guérira inſenſiblement de la préſomption qu'il avoit de ſon mérite perſonnel, & il ſe trouvera confondu en voïant qu'il eſt des peuples encore plus civiliſés que ſes compatriotes, & que les limites de la *Ruſſie*, ne terminent pas l'Univers. De retour dans ſa patrie, ſa Famille & ſes Eſclaves ſe formaliſeront peut-être d'abord de ſes manières étrangères, le regardant comme le *Geai* de la fable, qui s'étoit paré des plumes du *Paon*; mais peu à peu ils s'y accoutumeront; & ſe porteront enfin à l'imiter; & qui voudroit alors diſputer, qu'il ne fût poſſible de voir en moins d'un ſiècle, dans

la *Tartarie* & en *Kamtſchatka* autant de politeſſe qu'on en trouve préſentement en *France.*

Il n'y a pas encore ſi long-tems que nous en avons vu un exemple frapant, même en *Allemagne.* Pouvoit-on voir, il n'y a pas plus de cinquante ans, une nation plus ſtupide & plus groſſière que les habitans de la *Poméranie.* Toute l'*Allemagne* ſe rappelle encore les contes plaiſans que l'on faiſoit ſur la ſimplicité de la Nobleſſe de ce païs. Un païſan de *France* étoit en ce tems-là un *petit maitre* en comparaiſon d'un Gentilhomme de *Poméranie.* La cauſe de cette ſtupidité n'étoit pas difficile à découvrir. Ils ne ſortoient jamais du village où ils étoient nés; ils mouroient la plus grande partie, tranquillement, ſans avoir jamais vu une ville médiocre.

Frederic Guillaume, Roi de *Pruſſe* eut enfin compaſſion de leur état; il fit entrer preſque tous les jeunes Gentilshommes de cette Province, dans le Corps des Cadets à *Berlin.* Ils furent civiliſés par

ce moïen, & comme ils ſont naturellement braves, ils parvinrent aux places les plus diſtinguées dans l'armée. Pluſieurs d'eux retournerent dans leur vieilleſſe chez eux & corrigèrent les défauts de leurs familles par leur exemple. Les manières ruſtiques & l'ignorance groſſière diſparurent à vue d'œil, & excepté quelques légers défauts qui leur ſont reſtés, ils ne cédent plus en politeſſe à l'autre Nobleſſe *Allemande*.

On peut établir pour maxime, pour me ſervir de quelques expreſſions de Monſieur *Monteſquieu*, que dans chaqu'Etat, le deſir de la gloire croit avec la liberté des Sujets, & diminue avec elle. La gloire n'eſt jamais compagne de la ſervitude. Cette heureuſe fantaiſie fait faire à chaque nation libre, avec plaiſir & avec goût, ce qu'un Souverain de l'*Aſie*, ou un Empereur de *Ruſſie*, n'obtient de ſes Sujets, qu'en leur mettant ſans ceſſe devant les yeux, les ſuplices & les récompenſes.

Mais dans ce païs-ci, l'honneur, la

réputation & la vertu ſont regardés comme des êtres imaginaires, lorſqu'ils ne ſont pas accompagnés de la faveur du Prince, avec laquelle ils naiſſent & meurent preſqu'en même-tems. Tous les Emplois & les Dignités ne ſont que des attributs du caprice du Souverain. Un homme, qui a pour lui l'eſtime publique, n'eſt jamais ſûr de n'être pas déshonoré un jour ou l'autre; le voila aujourd'hui Général d'armée; demain peut-être, le Prince le fera ſon cuiſinier, & il n'aura plus à attendre d'autre éloge, que celui d'avoir fait un bon ragout &c.

Les exemples de ces ſortes de révolutions ne ſont pas rares en *Ruſſie*; auſſi la nation eſt elle accoutumée à ces changemens. Mais un homme libre ne peut qu'être vivement affligé, de ſe voir jugé par des loix, qui ne conviennent qu'à des eſclaves; & il eſt bien cruel que la populace oſe ſouvent traiter, comme un de ſes égaux, un Etranger de la plus grande naiſſance, quand il a eu le malheur

d'encourir la disgrace du Souverain.

C'eſt par cette raiſon, que pluſieurs *Ruſſes* élevés aux plus hautes dignités, commettent ſouvent les plus grandes baſſeſſes. Le point d'honneur ne détermine pas leurs actions; il ſavent que le plus grand Seigneur de l'Empire, n'eſt pas moins eſclave que ſon Palfrénier, & qu'il ne depend, que de la fantaiſie de ſon Prince de confondre le Maitre avec ſon valet.

On trouve parmi les *Ruſſes* des Artiſtes, qui meriteroient d'être eſtimés, ſi les ſentimens de l'eſclavage, ne les portoient prêſque toujours aux plus grandes baſſeſſes. Il ont l'ame ſervile au point d'être inſenſibles à la honte de ſe laiſſer battre pour travailler, ou d'être enchainés à l'attelier.

Je dis plus, Monſieur, c'eſt que même dans l'armée, qui devroit être le ſanctuaire de l'honneur, on voit des exemples d'une baſſeſſe incroïable. On feroit tort à nombre de braves Officiers *Ruſſiens*, ſi on ne vouloit point admet-

tre d'exception ; pourtant j'en connois parmi les ſubalternes qui aïant formé des querelles, cherchoient à ſe faire donner des ſoufflets en pleine compagnie, dans le deſſein d'attraper quelques *Roubles* que l'aggreſſeur eſt tenu de païer à l'offenſé pour toute ſatisfaction. Chaque injure eſt taxée, & il y a ici un Collége uniquement établi pour juger tous les procès de cette nature.

Quelle raiſon n'a donc pas la Nobleſſe d'élever des ſtatuës à ſon Souverain ? Il lui ôte ſes chaines & lui procure le moïen de devenir un peuple auſſi libre & auſſi civiliſé que la plûpart de ſes voiſins ; & quel bonheur ne ſera ce pas pour toute la nation, quand avec la liberté, elle commencera à goûter les ſentimens de nobleſſe, & à ſavoir aprécier le mérite.

St. *Petersbourg*,
le $\frac{14}{25}$ *Fevrier* 1762.

LET-



LETTRE VI.

ENtre autres nouveaux règlemens, que *Pierre* III vient de faire pour le Bien public, on doit compter la résolution d'établir, à l'exemple des autres nations Européennes, un *Code de Loix fondamentales*, pareil à celui que le Roi de *Prusse* a établi dans ses Etats sous le titre de CODEX FRIDERICIANUS.

On n'a eu jusqu'à présent en *Russie* que des Loix écrites; ce sont les ordonnances & les règlemens publiés successivement depuis *Pierre* I, & qu'on apelle *Ukases*. C'est un assemblage confus de Loix équivoques, indéterminées & contradictoires. *Pierre le Grand* fut le premier Réformateur d'un païs, dont les habitans ne connoissoient pas même le droit naturel. Il fallut qu'il s'ouvrit un chemin, qui n'avoit jamais été frayé, &

qu'il se fit jour à travers les préjugés & les superstitions d'un peuple, dont la barbarie lui offroit continuellement des obstacles prêsque insurmontables. Il étoit impossible, qu'un homme seul vint à bout de corriger tant de désordres. Outre que sa vie ne pouvoit y suffire, il falloit s'accommoder souvent à la vuë bornée de ses Sujets, & leur pardonner bien des préjugés, que ses Successeurs ont tâché de détruire. Par ce moïen on a souvent sur un seul objet autant d'*Ukases*, qu'on a vû de Souverains depuis la mort de *Pierre* I. Chacun d'eux a traité les affaires différemment, suivant les divers points de vuë, sous lesquels ils les ont envisagées; & par conséquent chacun a donné des ordonnances, qui souvent n'étoient fondées, que sur le caprice, & qui sont devenuës enfin autant de loix contradictoires. On ne prétend pas qu'elles ayent toutes la force de loix; mais on ne s'en sert, & l'on n'en abuse pas moins, selon les desseins qu'on a formé.

Un homme qui ſait lire les *Ukaſes* & ſigner ſon nom, ſe croit Juriſconſulte, & ſe juge capable d'obtenir les places les plus importantes de la judicature. Pour être Avocat, il faut cependant quelque choſe de plus. Il faut bien connoitre les *Ukaſes*, les ſçavoir diſtinguer & les citer à propos en faveur de ſes parties; & pour bien ſavoir ſon métier, il faut pouvoir contraindre les juges à ſe déclarer toujours pour la partie pour laquelle on s'intereſſe. On n'a, par exemple, qu'à alleguer une *Ukaſe* de l'Impératrice *Anne*, quoique cette *Ukaſe* ſoit abolie par l'Impératrice *Eliſabeth*, cela ne fait rien à la choſe; c'eſt ce dont les juges ne ſe mettent point en peine. Dès qu'une *Ukaſe* eſt favorable à quelqu'un, quelle que ſoit la cauſe, c'en eſt aſſez, il faut qu'on lui faſſe juſtice. Les choſes ainſi arrangées, on ne doit pas s'étonner, ſi quelquefois les deux parties obtiennent ce qu'elles demandent, parcequ'elles citent toutes deux des *Ukaſes* qui juſtifient leur droit.

C'eſt dans ces ſortes de cas, que l'Avocat trouve occaſion de montrer ſon habileté. Il faut encore qu'il découvre adroitement, combien la partie adverſe a payé au Copiſte, combien au Clerc, combien au Greffier & combien enfin il a donné au Secrétaire, *pro inſinuatione*. Il faut qu'il s'informe quelle ſorte d'eau de vie eſt du gout du prémier; ſi les ſuivants préférent le vin au *Punch*, & ſi la femme du Sécrétaire n'a pas beſoin d'une belle pelice. Quand l'Avocat eſt parvenû à s'inſtruire de tous ces points, il a déjà à demi gagné le procès : car dans ce païs-ci quelques verres d'eau de vie ou quelques *Roubles* de plus ou de moins, changent beaucoup la face des affaires. On fait ſon calcul là deſſus; on fait encore quelques dépenſes, & de cette manière le Copiſte devient plus empreſſé à rendre les rapports; le Clerc à ſe pourvoir d'une bonne plume; le Greffier à trouver les *Ukaſes* convenables; & le Sécretaire à mieux pénétrer l'affaire. Comme ces gens-là com-

posent le Collège qui doit faire justice, on ne peut manquer de gagner son procès. Mais si malheureusement la partie adverse se met à prouver la justice de sa cause par des *Impériaux* (*) on est perdu sans ressource. Cette manière de prouver est si convaincante, qu'elle ne manque jamais de tirer d'affaire. Ce moïen d'obtenir justice est aussi le plus court & seroit le plus commun, s'il n'étoit pas tant dispendieux ; car on n'a pas besoin de passer par toutes les instances, mais on adresse ses motifs directement au Sécretaire qui est le chef de la Chancellerie, & aussitôt que celui-ci a trouvé juste une cause, il fait travailler tous les subalternes, sans que l'on ait besoin préalablement de faire de dépense en *Punch*.

Les membres du Collège même ne font autre chose que signer à la sentence prononcée par le Sécrétaire.

(*) Monnoye qui vaut quatre Ducats.

C'eſt par cette raiſon que *Pierre le Grand* a ordonné ſagement, que les Officiers d'un Collège *Allemand* auroient toujours le double des gages d'un Collége *Ruſſien*, parceque ceux-ci ont moins de peine & plus de profit, & qu'il faut plus d'érudition & d'aſſiduité pour être ſimplement Greffier dans un Collége *Allemand*, que pour être Conſeiller dans un Collège *Ruſſien.*

L'Empereur qui a pénétré l'abſurdité de cette manière de procéder, voudroit introduire un corps de loix plus raiſonnables, poſitives & applicables à tous les cas. Il y a quelques ſemaines qu'il donna au Senat le *Codex Fridericianus* pour le faire traduire en langue *Ruſſienne*, & de la combinaiſon qui en feroit faite avec les loix de l'Empire, créer une loi juſte & permanente pour la Nation.

Le Sénat donna ordre, qu'on fit aſſembler tous les Traducteurs, & qu'on les chargeât de cet ouvrage. Il fût obéï, & ce fûrent vraiſemblablement les Sécrétaires, qui partagérent ce livre éga-

lement entre ces Meſſieurs, ſans avoir égard ni à l'ordre des Chapitres, ni à la liaiſon des matières.

Je ne ſaurois vous dire, Monſieur, combien ces pauvres gens me faiſoient pitié. Il n'y en avoit que deux qui ſavoient encore quelques mots de latin qu'ils avoient apris dans leur jeuneſſe, ce qui ne ſuffit pas pour comprendre les termes du droit; & quand même ils les auroient compris, ils n'auroient pas pû trouver dans la langue *Ruſſienne* des expreſſions propres pour les rendre en leur véritable ſens. Peut-être que ces gens n'ignoroient point que ces termes ne peuvent être traduits, ſans perdre beaucoup de leur énergie; auſſi ſavoient-ils que Meſſieurs les nobles & très ſages Aſſeſſeurs de la plûpart des Collèges *Ruſſes*, ignorent abſolument le Latin.

Pluſieurs de ces Traducteurs vinrent rapporter leurs feuilles en faiſant l'humble & ſincère aveu de leur ignorance. Les autres qui avoient fait leur traduction au hazard ne fûrent pas mieux reçus

que ceux-là & peu s'en fallut même qu'ils ne perdiſſent leur credit, pour avoir oſé préſenter une traduction remplie d'une multitude de mots barbares à un Conſeil illuſtre, qui s'attendoit à un ouvrage intelligible à tous les juges *Ruſſiens*.

La choſe en eſt reſtée là, & l'Empereur a bien compris, qu'il faut, avant toutes choſes, établir des Ecoles & n'admetre déſormais dans les Cours de Juſtice, que des perſonnes, qui auront étudié le droit, & qui connoitront les règles & les maximes, dont il faut ſe ſervir, pour juger avec équité ſur les droits des parties (*). Je ſuis &c.

St. *Petersbourg*,
le $\frac{20}{3}$ $\frac{\text{Fevr.}}{\text{Mars.}}$ 1762.

(*) Pour être mieux convaincu, que ce qu'on vient de dire dans cette Lettre n'eſt pas exagéré, on n'à qu'à ſe rapeller le Manifeſte, que Sa Majeſté l'Impératrice *Catherine* II a fait publier dernièrement à ce ſujet. Elle s'y plaint à-peu-près dans les mêmes termes, de l'ignorance & des déſordres, qui ont régné juſqu'à pré-

LETTRE VII.

JE vous ai parlé dans ma précédente du droit civil des *Russes*; il faut que je vous entretienne à présent du droit criminel. Vous savez, que l'Empereur à aboli l'inquisition sécréte, & qu'il a changé la forme de la procèdure criminelle; ainsi je vous parlerai seulement de celle qui a été en usage dans ce païs, jusqu'à son abrogation.

Le Procès criminel se divisoit, comme chez nous, en deux parties; mais comme celui, qui étoit fondé sur une accusation formelle étoit plus ordinaire que celui de l'inquisition, je me bornerai au premier; & je dirai seulement du

sent dans le Collége de Justice. Il semble donc que cette sage Princesse ne désaprouve pas tous les changemens que son époux infortuné avoit projettés. Mais elle y réussira sans doute plus aisément, aïant mieux approfondi le caractére de ses Sujets.

dernier, qu'on ne faisoit pas beaucoup de différence entre l'inquisition générale & spéciale, & que par provision on commençoit presque toujours le procès par l'emprisonnement de l'accusé.

Outre les crimes d'homicide, de brigandage & d'incendie &c, auxquels sont attachées des punitions particulières, on compte trois crimes capitaux, qui étoient principalement l'objèt de l'inquisition secréte: *Le crime de lése-Majesté*; celui *d'avoir tramé quelque chose contre la religion*, *&* *le 3. d'avoir trahi l'Etat.*

Aussitôt que quelqu'un étoit accusé d'un de ces crimes, on se saisissoit de l'accusateur aussi bien que de l'accusé, sans avoir le moindre égard à la personne ou au caractère moral de l'un ou de l'autre; tous deux étoient traités de la même manière. On les conduisoit devant les Inquisiteurs, & l'accusateur étoit obligé, de réïterer son accusation. Si l'accusé nioit le fait, & que l'autre ne pût soutenir son accusation par témoins,

on le condamnoit à le prouver aux dépens de ſa peau, & à eſſuïer trois fois le *Knout*. S'il étoit aſſez robuſte pour ſupporter cette eſpèce de queſtion, la choſe étoit regardée comme à demi prouvée.

C'étoit alors à l'accuſé à produire des preuves du contraire; c'eſt à dire qu'il recevoit auſſi le *Knout* trois fois, comme le prémier. Cela fait, ſon adverſe partie étoit obligée de donner de nouvelles preuves, & on les cherchoit derechef ſur ſon dos; & cette maniére de prouver les accuſations & de les réfuter, étoit continuée, juſqu'à ce, que l'accuſé avouât ſon crime, ou que l'accuſateur retractat ſon accuſation.

On a eû juſqu'ici une ſorte d'accuſation que l'on apelloit, *Crier le mot*, dont on faiſoit le plus mauvais uſage, & qui a ſouvent cauſé la ruine de familles entières. Un valet, qui par ſa méchante conduite s'étoit attiré un juſte châtiment de la part de ſon maitre, crioit ſouvent *le mot*, pour éviter les

coups; c'est-à-dire qu'il prononçoit quelques mots, qu'on ne peut traduire que par ceux de *Paroles & Faits*, & qui ont à peu près cette signification ; „ *J'ai à „ porter quelque plainte, contre mon „ Maitre, ou contre tel & tel; il a com- „ mis un des crimes capitaux.*

Ces cris étoient autrefois si sacrés & si effraïans, que quand ils se faisoient on voïoit pâlir tous ceux qui étoient présents ; chacun s'étant aussitôt retiré en faisant des signes de croix, le maître étoit obligé de lâcher son valet sur le champ, & de se sauver avec lui dans le premier Corps de Garde, d'où on les transportoit comme des criminels dans la Forteresse; & le maitre étoit exposé avec son valet à la procédure que je viens de décrire.

Les Officiers même étoient autrefois dans le cas, lorsqu'un Soldat s'étoit attiré quelque châtiment, d'essuïer les affaires les plus facheuses. Cependant dans les dernières années de la Régence de l'Impératrice *Elisabeth*, ces désordres étoient

déja prêſque abolis ; mais dans les Provinces éloignées il arrivoit encore ſouvent des événemens ſemblables. Ce qu'il y avoit de plus facheux dans ces ſortes d'affaires, c'eſt qu'elles ne pouvoient être décidées qu'à *Petersbourg.* Si par exemple quelque habitant de *Sibérie* ou d'*Aſtracan* étoit accuſé d'un des crimes en queſtion, il étoit transferé avec ſon accuſateur à *Petersbourg*, & le procès fini, il étoit renvoïé condamné ou abſous.

Je connois ici un Chirurgien, qui trouva néceſſaire de faire l'amputation d'un bras à un malade dans l'Hopital ; le malade proteſta long-tems contre cette opération ; mais le Chirurgien qui ne l'écoutoit pas, ordonna de le tenir ferme, & ſe mit en devoir de faire l'opération. Le Patient parmi les cris horribles qu'il faiſoit, menaçoit le Chirurgien de *crier le mot*, ſi on ne le lâchoit pas. Tous ceux qui étoient préſents pâliſſoient & vouloient quitter priſe ; le Chirurgien, qui ne ſavoit pas la langue *Ruſſienne*, igno-

roit ce que cela vouloit dire. Un sous-Chirurgien lui expliqua le mystére, mais cela ne l'empêcha pas de finir son opération sur le Patient, qui crioit effectivement le mót. Ce Chirurgien a été obligé d'avoir recours au corps des Médecins, par l'entremise desquels il a évité la prison, & le Procès de l'inquisition &c.

St. *Petersbourg*,
le $\frac{1}{12}$ *Mars* 1762.

LETTRE VIII.

Le droit des parens sur leurs Enfans, est ici d'une des plus grande étendue, que dans tout autre païs, & il semble que ce soit un reste des anciens *Romains*. Le Pére a un pouvoir absolu sur ses enfans, & ni l'âge ni le rang, ne peuvent soustraire un fils à l'autorité paternelle. Les gens même de la plus basse condition ont le même empire sur

leurs enfans ; quelqu'élevés qu'ils ſoient aux plus hautes dignités ; les Pères ſont en droit, lorſqu'ils ſe croient offenſés, de les faire arrêter, & de leur faire infliger telle peine, qu'ils jugent à propos, ſans qu'ils en ſoient réſponſables à qui que ce ſoit, & le Magiſtrat même n'oſe leur en demander la raiſon.

Ce droit eſt fondé ſur cette maxime générale, que les Parens n'ont jamais en vûe que le bonheur de leurs enfans, & que par conſéquent, ils ne doivent pas rendre compte de la conduite qu'ils tiennent à leur égard, les traitaſſent-ils même trop rudement. Il ſuffit donc qu'un Père ou une Mère veuille que ſon fils ſoit mis en cage, ou qu'il ſoit fuſtigé, on obéit, ſans ſe mettre en peine de ſavoir, ſi le fils a mérité ou non, le châtiment qu'on lui prépare.

Le droit des maris ſur leurs femmes eſt encore plus grand. Le mari eſt le propriétaire de ſa femme & la conſidère comme un bien, dont il peut diſpoſer à ſa fantaiſie. Il n'y a pas plus à craindre

lors même qu'il lui arrive de tuer sa femme à force de la battre dans un accès de colère, que s'il avoit tué son esclave. Les femmes *Russiennes* aimoient autrefois à être battues par leurs maris, & parmi le commun peuple il s'en trouve encore, qui se glorifient de ces caresses. Le raisonnement qu'elles font à ce sujet mérite d'être rapporté. Si mon mari m'aime, disent-elles, il faut absolument qu'il soit jaloux; s'il est jaloux il ne lui manquera jamais de raison de me battre parce que je lui donne à tout moment occasion de se mettre en colère contre moi. Mais s'il est capable de soutenir tranquilement les outrages que je fais à son honneur, il s'en suit, qu'il n'est pas jaloux, & par conséquent qu'il ne m'aime pas.

Le pouvoir des maitres sur leurs esclaves est prêsque absolu : On fait trafic de ces malheureux & ils s'achètent & se vendent cher, ou à bon marché, selon que le besoin de leurs maitres est pressant. Autrefois un Patron pouvoit tuer

ſon eſclave, comme il auroit pû tuer un chien. Cette barbarie, qui ne s'accorde pas avec les maximes de la Réligion *Chrétienne*, eſt à préſent une choſe défendue ; cependant ils les font battre juſques à leur caſſer les os, & les font quelquefois mourir ſous la baſtonade. Les grands ſe le permettent ſans riſque, & on pardonne même ces meurtres à gens d'une médiocre qualité, pourvû qu'ils aïent un Patron, ſous la protection duquel ils ſont à couvert de toutes recherches.

Un *Ruſſe* eſt autant conſidéré dans ſa famille, que l'Empereur lui-même peut être reſpecté de toute la nation ; il commande, il foudroïe, il tiranniſe, & ſi on ne le croit pas en droit de tuer, toute la différence ne conſiſte, qu'en ce qu'il ne lui eſt pas permis de le faire légalement, & avec de certaines cérémonies. Je ſuis &c. &c.

St. *Petersbourg*,
le $\frac{4}{15}$ *Mars* 1762.

LETTRE IX.

COmment eſt-il poſſible, dites-vous dans votre dernière Lettre, que l'Empereur ait voulu obliger les Eccléſiaſtiques *Ruſſiens* à ſe couper la barbe, & les priver d'une partie eſſentielle de leur mérite ? N'auroit-il pas dû ſavoir que l'on fait plus de cas dans la Religion *Grecque* principalement, de l'extérieur, que de toute autre choſe, & que pluſieurs de ces Meſſieurs, qui ne ſont reſpectables que par leurs barbes, feroient une miſérable figure, ſi on vouloit leur ôter cet ornement? Couper les barbes au Prêtres! quelle entrepriſe! c'eſt violer les droits du ſanctuaire de l'honneur Eccléſiaſtique;c'eſt porter des mains profanes ſur tout ce qu'ils ont de plus ſacré & de plus néceſſaire pour couvrir leur ignorance. Il faut que votre Monarque ait oublié combien de maux s'attira

un favant *Ruſſien* (*) pour avoir oſé foutenir, que les Prêtres ne porteroient point de barbes au Ciel, parce qu'elles ne font pas bâtifées. Qui fait ce que feroit dévenû ce railleur imprudent, fi la généreufe *Eliſabeth*, ne l'eût fouftrait à la vengeance du Clergé.

D'ailleurs *Pierre* III n'a-t-il pas devant les yeux l'exemple de fon Grand Pére. Quelques fages que fuffent les vaftes projets de ce Prince, & quelque abfolue que fût fon autorité, il ne put cependant fe rendre Maitre des barbes de tous fes Sujets, & il n'a jamais tenté de

(*) Monfieur *Lamonoſſow*, Confeiller de la Chancélerie & Profeffeur de l'Académie Impériale des Sciences à St. *Petersbourg*, a fait un Poëme fur les barbes, où il prouve, que les Prêtres n'auront point de barbes au ciel, parce qu'elles ne ne font pas batifées. On doit en excepter, dit-il, un feul *Pope*. Celui-ci bâtifoit un enfant, & en le tirant de l'eau, il l'éleva fi haut, que l'enfant lui piffa fur la barbe. *O barbe heureuſe!* pourfuit le Poëte, *qui a été jugée digne d'être bâtiſée. Plus noble & plus ſainte que les autres, tu brilleras dans les Cieux, comme une Etoile de la premiére grandeur!*

faire couper celles de ses ecclésiastiques.

Je vais avoir l'honneur de vous répondre, Monsieur, & je le pourrai d'autant mieux, que je suis instruit de ce qui a donné lieu à cette fiction.

Pierre III n'a jamais eu dessein de faire couper les barbes aux Prêtres *Russiens*. Cette histoire fabuleuse mise au jour pour blâmer ce Prince, doit son origine à un *Pope*, qui demeure depuis quelques années à *Hambourg*, & y fait l'Office de Chapelain dans la maison du Résident. L'air étranger qu'il a respiré dans cette ville, l'a deja rendu si traitable, qu'il ne se chagrineroit guères, que ses supérieurs le condamnassent à demeurer toute sa vie en *Allemagne*. La conversation journaliére avec les Gentils, (les *Russiens* donnent ce nom à tous les étrangers) lui a fait goûter la façon de penser des infidèles, & il est hérétique au point de croire, que la barbe n'est point essentielle à un ecclésiastique. D'ailleurs comme il aime les mécaniques, & que sa barbe l'embarassoit sou-

vent lorſqu'il travailloit, il ſouhaitoit de ſe voir déchargé de cet ornement incommode, & ſa gouvernante, qui ne la trouvoit guères moins embarraſſante, n'a pas peu contribué à lever ſes ſcrupules.

Vous ſavez auſſi, qu'il ſe trouve à *Hambourg* plus de *Juifs*, qu'en aucune autre ville d'*Allemagne*, que l'habit des *Rabins* a beaucoup de rapport avec celui d'un *Pope*, & que la barbe rend cette reſſemblance encore plus grande. De ſorte qu'il arrivoit ſouvent que la populace le prenoit pour un *Juif*. Cet affront lui étoit très-ſenſible & il a ſu ſi bien repréſenter aux vénérables membres du Sinode à *Petersbourg*, l'outrage que lui attiroit ſa barbe, que les Evêques lui ont donné la permiſſion de la garder dans une boîte & de paroître en public en habit noir fait à la *Françoiſe*.

Les *Hambourgeois*, qui naturellement ſont très-curieux, ont voulu ſavoir la cauſe de ce changement; nôtre eccléſiaſtique à été aſſez malicieux pour leur faire accroire, que *Pierre* III avoit fait pu-

blier une *Ukase* portant, qu'à l'avenir tous les *Popes Russiens* eussent à se couper la barbe & à s'habiller à la *Françoise*.

Voila l'origine de la mauvaise opinion qu'on s'est faite de la Politique & du Jugement de l'Empereur, à qui l'on a faussement imputé cette entreprise. Vous savez Monsieur, que je n'ai rien de caché pour vous, & que j'ai attention de ne rien avancer, sans être sûr de la vérité; je crois devoir m'en faire une loi, quelle que soit la nature des choses que je me suis engagé à vous écrire. De même que je ne vous célerai point les fautes, que ce Prince a commises; de même aussi j'aurai soin de détruire ce que l'on a débité de faux sur son sujet, & de le disculper de celles qu'on lui a faussement attribuées: comme il me paroit que vous n'êtes pas bien informé de la guerre que *Pierre le Grand* avoit déclaré contre les barbes de sa nation, je vais vous communiquer ce qu'on m'en a raconté ici à *Petersbourg*.

Pierre I, qui avoit dessein d'introdui-

re dans ce païs barbare, les manières des *Allemands* & des *François*, & en même tems les arts & les ſciences, croïoit que la conformité même dans l'extérieur, pourroit y contribuer. Il voulut donc que ſes Sujets s'habillaſſent à la *Françoiſe*; & comme un habit à la *Françoiſe* & une barbe à la *Ruſſienne* ne quadrent point, il crût qu'il convenoit de les faire couper. Il fit ſuſpendre à *Moscou* en diverſes places publiques, quelques modèles d'habits *François*, & il avoit autoriſé pluſieurs Inſpecteurs, à l'effet de meſurer les habits des paſſans, & les racourcir lorſqu'ils les trouvoient trop longs. Les pauvres *Ruſſes* ſe chagrinoient extrêmement d'être obligés de renoncer à l'habillement de leurs ancêtres; & ce qui les affligeoit le plus, étoit la crainte, qu'après la mort, on ne leur défendit l'entrée du *Paradis*, n'étant pas habillés comme de vrais *Chrêtiens*. Ils eurent beau faire des proteſtations, elles ne ſervirent de rien; *Pierre* I étoit accoutumé à être obéï; on ne s'aviſoit

guères de le contredire. Ses Sujets qui avoient déjà apris par expérience, qu'*il* n'épargnoit pas le ſang des rébelles, n'eurent garde de désobéïr; les habits prirent donc une autre forme, & il étoit fort divertiſſant de voir tout-à-coup dans la Capitale, un grand nombre de *François* &d'*Allemands* avec des têtes *Moscovites*.

Bientôt il en voulut aux barbes; mais il trouva plus de difficulté à les faire couper, qu'il ne l'avoit prévu. Nombre de particuliers quittérent ſecrêtement l'Empire pour ſauver leurs barbes; d'autres plus courageux déclarérent qu'ils aimoient mieux perdre la tête avec la barbe, que de la ſauver ſans elle. Ceux qui en avoient de reſpectables pour leur longueur, ſupplièrent de la manière la plus humble & la plus touchante, qu'ils puſſent conſerver les leurs; mais l'Empereur fut inéxorable, & peut être qu'il auroit eu à craindre une révolte, ſi on n'eut trouvé un expédient pour le fléchir.

Les plus ſcrupuleux de la nation con-

vinrent de préfenter à l'Empereur une fomme confidérable pour la confervation de leurs barbes. *Pierre* trouva cette propofition raifonnable ; & il fut conclu, que tous les chefs de ces familles, ainfi que leurs defcendans, païeroient pour toujours un tribut annuel pour avoir ce privilège. Les chofes en font reftées là, & quoique depuis ce tems les barbes fe foient fi fort introduites parmi le petit peuple, qu'on ne voit plus de païfan fans barbe, les familles qui ont fait ce contract, font néanmoins obligées de païer le tribut ftipulé. On a donné aux fcrupuleux confervateurs de leurs barbes, un nom pour les diftinguer, & ils portent fur leurs habits entre les épaules, un morceau de drap rouge pour figne de leur liberté.

Vous voïez par là, Monfieur, combien les *Ruffes* font obftinés. Nous en avons eû encore un autre exemple après la mort de *Pierre le Grand*. Il s'éleva une difpute pour favoir fi on devoit faire le figne de la croix avec deux, ou avec

trois doigts. Ce différend devint en peu de tems si sérieux, qu'il occasionna des persécutions publiques. La Cour & le clergé s'étant declarés pour l'un de ces partis, & aïant condamné l'autre comme hérétique, il y eut plus de mille familles, qui se retirèrent & allèrent s'établir en *Pologne*. (*)

Pierre le Grand exerçoit un pouvoir absolu sur les ecclésiastiques aussi bien que sur ses autres Sujets. Après la mort du dernier Patriarche, il se révêtit lui-même de cette charge, & en faisoit même l'office (†); il n'a cependant jamais attenté aux barbes du Clergé, & c'est de même une idée, de prétendre que son Neveu ait formé ce profane dessein. Tout ce que je sai relativement

(*) L'Impératrice *Catherine* II a fait publier au commencement de sa régence, un Manifeste par lequel elle invite tous ceux qui sont sortis de l'Empire à cause de cette dispute, à y revenir, avec promesse de leur laisser la liberté de faire le signe de la croix à leur fantaisie.

(†) Voyez la Lettre XXX. *Rem.* IX.

aux eccléfiaftiques, eft que ce Prince s'eft entretenu, il y a quelques jours, fort longtems avec l'Evêque de *Novogorod* fur l'ignorance de la plûpart des *Popes*. J'ai deffein de vous entretenir fur ce fujet dans ma Lettre fuivante. &c.

St. *Petersbourg*,
le $\frac{9}{20}$ *Mars* 1762.

LETTRE X.

VOus ne fauriez vous imaginer, Monfieur, jufqu'où va l'ignorance de la plus grande partie des Prêtres *Ruffes*. La plûpart ne favent pas même les premiers Elémens de la réligion *Grecque*, quoiqu'ils en faffent journellement l'office dans leurs Eglifes. On pourroit avancer hardiment, que toute la fcience d'un millier de ces fainéans, ne confifte que dans l'habitude de criailler cinquante fois tout d'une haleine devant leurs autels,

leur *Gospody pomilui*, (Seigneur aïez pitié de nous.) C'eſt la raiſon pour laquelle ces gens là, à l'exemple de pluſieurs nations & à la honte de la raiſon & de l'humanité, condamnent toutes les autres Réligions, mais ils n'ont garde d'entreprendre, de montrer à leurs frères errans, le chemin qu'ils croient le plus court & l'unique à la félicité éternelle. Ils ne ſe mettent guères en peine de convertir les prétendus Païens, & je n'ai point vu de païs où il y ait tant de différentes Réligions, & où chaque nation exerce plus librement la ſienne. Les *Juifs* ſeuls en ſont exceptés, & tout a fait bannis de l'Empire (*). On raconte, que

(*) On voit par les dates marquées à la fin de chacune de ces Lettres originairement écrites, qu'elles n'ont pû faire mention d'un évènement arrivé deux ans après, ſavoir, que Sa Majeſté l'Impératrice, à l'imitation d'autres Souverains, qui aiment la tolérance, à permis à la Nation *Juive* de s'établir en *Ruſſie*, & d'y faire ſon commerce. L'avenir nous aprendra, quelle de ces deux Nations en ſaura faire le meilleur uſage.

ce peuple malheureux aïant demandé à *Pierre le Grand* la permiſſion de s'établir dans ſes Etats, il la lui refuſa diſant, qu'il trouvoit ſes Sujets aſſez fripons naturellement, pour qu'ils euſſent beſoin d'être mieux inſtruits par les *Hébreux*. D'ailleurs on n'a guères d'exemples, que les *Ruſſes* aïent perſécuté les étrangers à cauſe de leur Réligion, quoiqu'ils ne ſoient pas toujours d'accord entr'eux ſur la néceſſité & l'efficacité de certaines cérémonies; il eſt cependant vrai, Monſieur, que la politique & la clémence des Souverains, ont toujours eu plus de part à cette louable tolérance, que la bonne volonté du Clergé.

Je ne parle ici néanmoins, que des *Popes* en général, & je ne veux pas faire naître en vous une idée déſavantageuſe de tous les eccléſiaſtiques *Ruſſiens*. Il y a parmi eux des Evêques, des Archirées & Archimandrites, qui ont une connoiſſance fort étendue de leur Théologie; il y en a pluſieurs, qui par leurs lumières ſur les choſes divines, & par

leurs vertus, s'aſſurent d'avance la Canoniſation, ce qui pourtant arrive rarement, depuis que le Patriarche s'occupe davantage à augmenter ſes Armées, que le nombre des Saints. Ces Théologiens ont quelque teinture de Philoſophie, mais leurs connoiſſances à cet égard, ſont très bornées & ſe reſſentent encore de leur barbarie. Quand aux autres parties des ſciences, elles leur ſont preſque tout-à-fait inconnuës. Ils n'en ont pris que quelqu'idée confuſe, par le commerce qu'ils font avec l'étranger. Au reſte ils négligent abſolument les langues anciennes & étrangeres ; ils ne peuvent par conſéquent étudier les livres les plus utiles, & n'ont aucun commerce avec les ſavans des autres nations. Ils n'étudient que pour le bien des ames, & ſe font un point d'honneur de manquer de goût & de capacité à tout autre égard.

Juſqu'à préſent toute la *Ruſſie* ne ſauroit montrer un ſeul homme de Lettres, qui ait apris les premiers principes des ſciences dans ſa patrie ; l'on eſt obligé

d'envoïer hors du païs la jeunesse, pour l'instruire. C'est *Pierre le Grand*, qui le premier a envoïé de tems en tems, quelques jeunes gens dans les plus célèbres *Académies d'Allemagne.* Après sa mort on a commencé à goûter cette méthode, & ses successeurs, qui tous ont suivi son exemple, se sont crûs bien païés de leurs dépenses, lorsque de douze sujets, il en revenoit un seul, dont on pût faire un Ajoint pour l'Académie des sciences. Avant que *Pierre le Grand* eût fondé cette Académie à *Petersbourg*, sa nation en ignoroit même le nom. Ce fut lui, qui attira plusieurs savans des plus célèbres d'*Allemagne* & des autres païs, & il n'a rien épargné pour leur procurer un séjour agréable & commode dans ce climat si rude, & parmi un peuple aussi barbare.

Son but essentiel étoit sans doute, de faire goûter par ce moïen à sa nation, l'utilité & le plaisir même qu'on retire des sciences; il vouloit leur inspirer une noble émulation, les engager à

imiter les autres peuples, & les rendre capables par eux-mêmes, de faire fleurir les arts & les ſciences.

Peu de tems après il établit à *Peters-bourg*, une Ecole illuſtre ; & à *Moſcou*, une Univerſité. L'objet de cette inſtitution eſt comme chez nous, d'y élever de jeunes gens, pour les emploïer un jour dans l'Académie des ſciences & dans les Cours de juſtice. On ſe flattoit même de pouſſer cela en peu de tems, aſſez loin, pour qu'on pût ſe paſſer tout-à-fait des étrangers. L'expérience doit décider de la réuſſite. Monſieur *Lomonoſſovv*, dont j'ai fait mention dans une de mes Lettres (*), eſt le premier, & juſqu'à préſent, l'unique ſavant qui ait paru dans ces régions *ſeptentrionales*. La *Ruſſie* l'a enfanté ; mais il doit ſon érudition aux *Allemands*. Auſſi ſent-il ſi bien ce qu'il vaut en comparaiſon de ſes compatriotes, qu'il ſe croit capable de repréſenter lui ſeul avec ſon Ajoint *Protaſſovv*,

(*) Voyez ci-devant Lettre IX. pag. 67.

toute l'Académie des ſciences & même tout le monde ſavant en *Ruſſie.* On prétend néanmoins, qu'il n'eſt pas exemt de chagrin, & on croit que l'indifférence, ou l'oubli de ſes Maîtres, qui n'ont pas encore ſuffiſamment reconnu ſon mérite, en eſt la cauſe ; & c'eſt à cela que l'on attribue ſon Paroxiſme mélancolique, qui le rend ſouvent inviſible pendant des ſemaines entières ; on croit que bientôt ſa ſanté ſe rétabliroit & ſon génie prendroit un nouvel eſſor, ſi l'on chaſſoit de l'Académie tous les étrangers, & qu'on lui en remît les revenus.

Cependant il eſt ſûr, que dans un demi-ſiècle, l'ignorance de cette nation ne ſeroit pas moins grande, qu'elle l'étoit avant le ſiécle de *Pierre le Grand*, ſi on lui vouloit ôter ſes précepteurs c'eſt-à-dire les étrangers ; les Souverains qui ont juſqu'à préſent gouverné cet Empire, ont reconnu cette vérité. Auſſi ont-ils toujours cherché à protéger ſpécialement tous les ſavans des autres

nations, qui venoient enſeigner les *Ruſſes*, & établir dans leurs états les arts & les ſciences. Quand il s'agit d'imiter, les *Ruſſes* excellent, & ſurpaſſent preſque tous les *Européens*. On vous montrera des inſtrumens de toutes ſortes, faits par des ouvriers de cette nation, qui par leur propreté & leur exactitude égalent ce que font les *Anglois*. Vous y trouvez des artiſtes en tous genres; mais leur ſcience meurt avec eux; ils ne peuvent former perſonne, ôtez leur les modèles, & vous leur ôtez tout, le talent d'inventer leur manque abſolument; c'eſt pourquoi dans les commentaires de l'Académie des ſciences, vous ne trouverez point de nouvelles découvertes faites par les *Ruſſes*. Convaincus de leur propre foibleſſe, ils ſont jaloux des étrangers, ils font tout ce qu'ils peuvent pour les empêcher d'acquérir plus de gloire qu'ils n'en méritent eux mêmes. Pour prouver ce que je viens d'avancer, il ne faut que faire mention d'un ſeul cas arrivé depuis peu.

Le paſſage de *Venus* par le disque du

Soleil étoit un évènement affez remarquable pour mettre en mouvement les Aftronomes. Tous fe préparérent à faire leurs obfervations, & c'étoit furement à l'Académie de *Petersbourg* à faire les plus exactes, puifque c'étoit une des Provinces de la *Ruffie* où l'on pouvoit le mieux obferver ce Phénomène.

Deux membres, l'un & l'autre *Ruffiens*, de l'Académie, fûrent envoïés pour foutenir l'honneur de la nation & la gloire de l'Académie. Le plus jeune (*) qui étoit le plus habile, eut le malheur de ne pouvoir réuffir, parce que les nuages obfcurcirent continuellement l'horizon du lieu où il avoit fait élever fon obfervatoire. Et l'autre (†), qui faifoit felon tou-

(*) Mr. *Rumowsky*, qui s'applique avec beaucoup d'affiduité aux Mathématiques & à l'Aftronomie. Il a été longtems à *Berlin* où il a beaucoup profité de Mr. *Euler*.

(†) Mr. *Popow*, qui fût déclaré Confeiller de Cour avant qu'il partit, & dont le plus grand mérite a toujours été celui d'avoir voulû épargner à l'Académie le refus de faire imprimer fes ouvrages.

tes les apparences, ses obſervations ſous la direction du *Dieu de la treille*, vit tenir à *Venus* un chemin abſolument oppoſé à celui que les Aſtronomes avoient indiqué. Il avoit vû *Venus* entrer par où elle devoit ſortir ; & le plan qu'il en dreſſa pour éclaircir ſes ſingulières obſervations, parut à ſes collégues ſi obſcur & ſi confus, qu'ils furent obligés de ſupprimer le tout.

Pendant que ces deux ſavans s'occupoient, l'un à ſe chagriner de ne pouvoir obſerver cette Planette & l'autre à ſe féliciter de ſes nouvelles découvertes, on n'étoit pas moins attentif à *Petersbourg*, à faire autant d'obſervations qu'il étoit poſſible. Un Profeſſeur étranger, qui par ſes lumières dans la Phyſique & l'Aſtronomie, s'eſt rendu célèbre parmi tous les ſavans de l'*Europe*, avoit fait tous les préparatifs. Mais pour ne pas donner aux étrangers la gloire du ſuccès, on lui défendit de faire cette obſervation, & on en chargea quelques élèves *Ruſ-*

ſiens, qui ne comprenoient rien à ce qu'ils venoient de voir. La voila donc perdue cette occaſion de ſe rendre célèbre. Heureuſement le Roi de *France* avoit envoïé en *Sibéric* un *Aſtronome*, pour y faire les obſervations néceſſaires;& l'Académie de St. *Petersbourg* a été très ſenſible à la politeſſe de Monſieur *Poiſſonier*, qui lui a communiqué ſes découvertes.

Vous voïez par là, Monſieur, qu'avec toute leur ignorance, les *Ruſſiens* ne veulent pas même, que les étrangers ſe diſtinguent parmi eux. Ils les chaſſeroient tous de l'Empire, s'ils en avoient le pouvoir. Vous n'auriez qu'à jetter les yeux ſur les Commentaires de l'Académie, pour vous convaincre de la malicieuſe maxime dont on en a uſé, & dont on en uſe encore envers les étrangers. Vous ſavez, Monſieur, qu'un ſavant travaille autant pour ſon propre honneur, que pour le bien public. Chacun veut briller dans ſon eſpéce, & bien loin qu'à force d'étudier & de fatiguer ſes eſ-

prits, l'on cherche à devenir misantrope au point de passer sa vie dans l'obscurité, l'on veut au contraire que le monde savant soit instruit de nos travaux, & l'on croit mériter la satisfaction de voir ses découvertes approuvées, applaudies, & mises en usage. C'est la gloire qui détermine les hommes à l'entreprise des choses les plus pénibles, & nous ne devons les plus grands ouvrages & les découvertes les plus sublimes, qu'à cette noble émulation, qui nous porte, si ce n'est à surpasser ou à égaler, du moins à nous approcher des grand Génies. Mais parcourez, s'il vous plait, seulement les derniers tomes de ces Commentaires, vous aurez peine à y trouver des dissertations des Professeurs, qui sont aujourd'hui dans l'Académie. Je ne pense pas, Monsieur, que vous doutiez pour cela, qu'ils ne soient fort habiles, & qu'ils n'aïent beaucoup travaillé. Je n'ai qu'à les nommer, & vous conviendrez, que ce sont presque tous des savans, qui se sont rendus célèbres avant que d'aller en

Russie. Les loix de l'Académie veulent, que chaque membre donne au moins deux dissertations par an. On n'y manque guères, & il y en a parmi eux, qui en donneroient le double, s'ils n'étoient persuadés qu'on s'en formaliseroit. Toutes ces dissertations sont soigneusement gardées dans les Archives, pour les faire imprimer peut-être dans dix ans, que fait-on ? Si l'on en insere quelques-unes parmi celles que vous voïez imprimées, ce n'est que pour désabuser le public, qui pourroit aisément tomber dans l'idée qu'il n'y a plus de Professeurs dans l'Académie On remplit ainsi les Commentaires de découvertes surannées de savans qui n'existent plus, ou qui du moins pendant ce long intervalle en on fait d'autres plus exactes. Qu'en resulte-t-il? Qu'on perd l'envie de travailler pour l'Académie, voïant ses veilles & ses travaux perdus. On enrichit ses connoissances, & on étend ses lumières aux dépens des *Russes*, & le tems du contract fini, on fait comme ont fait *La Condamine*, *de*

l'Isle, *Gmelin* & autres, qui n'ont eu d'autre regret d'avoir été en *Russie* que celui d'avoir été obligés, en quittant cet Empire, d'emporter avec eux leurs ouvrages & de les publier quelques années plus tard qu'ils n'auroient voulu. Cependant l'Impératrice *Elisabeth* n'a jamais rien négligé de ce qui pouvoit contribuer à la satisfaction des Etrangers, sur-tout à celle des savans, & nous avons lieu d'espérer, que le nouvel Empereur suivra la même méthode. Les arts & les sciences ne le toucheront peut-être pas beaucoup; il aime plus les armes que les livres, mais les gens de lettres ne laisseront pas d'être sous sa protection particulière, sur-tout s'ils sont *Anglois* ou *Allemands*.

Les *Muses* trouveront plus d'accès & d'appui sous la favante *Catherine*. Vous aurez peine à croire, Monsieur, combien cette Princesse les aime & les cultive. Elle ne s'amuse pas seulement aux choses ordinaires; elle s'applique même aux sciences les plus sublimes. Etant enco-

re grande Ducheſſe, elle ſe plaiſoit ſouvent à s'entretenir avec Monſieur *Æpinus* ſur la Phyſique & ſur l'Aſtronomie, & elle le chargea même d'en faire quelques ſiſtêmes en abrégé pour ſon propre uſage.

L'Académie des ſciences n'a jamais eſſuïé de criſe plus facheuſe, que lorſqu'elle perdit la perſonne de Monſieur le Baron *de Korff*, qui eſt préſentement Miniſtre à *Copenhague.* Jamais elle n'a eu de Préſident plus habile & qui en ait mieux mérité les éloges. On peut dire que ſous ſon inſpection & ſa conduite, l'Académie a eu ſon âge d'or. Homme de lettres lui même, il ſavoit juger de ce que vaut un ſavant. Il ſe trouvoit toujours aux conférences publiques & particulières. Il ſavoit que le corps des Profeſſeurs formoit l'Académie, & non la Chancellerie avec ſes Subalternes. Les travaux les plus difficiles des membres de l'Académie, n'étoient pas au deſſus de ſa portée ; & par conſéquent il ne lui étoit pas difficile de diſtribuer les récom-

penses avec équité. Il auroit mérité d'être Préfident de toutes les Académies, & celle d'ici pleurera toujours la perte de ce grand homme.

Vous ne voulez pas Monfieur, que je vous faffe une defcription du Préfident d'aujourd'hui. Vous vous formaliferiez peut être, fi je vous difois, que pendant le cours de fa vie, il a fait plus d'enfans, qu'il n'a lû de livres, & qu'il connoit mieux les jolies filles de la Capitale, que les membres de l'Academie.

Il n'y a pas long tems, qu'un Profeffeur très célèbre fût lui préfenter un livre qu'il avoit dedié à Son Excellence. Il le trouva occupé dans ce moment à achêter une Tabatière. Le Préfident aïant accepté négligemment le Livre que le favant lui préfentoit, & s'étant apperçû, que le titre étoit en latin, le remit à fon valet de chambre, & fans dire un feul mot, il tourna le dos au Profeffeur, pour continuer fes emplettes.

St. *Petersbourg*,
le $\frac{12}{23}$ *Mars* 1762.

LETTRE XI.

LE principal objet de l'entrevue qu'a euë l'Empereur avec l'Archevêque de *Novogorod*, a été l'établissement des écoles dans cet Empire ; comme les Ecoles sont les pépinières où l'on forme pour le bien public de sages citoïens, de braves soldats, d'habiles artistes & des sujets fidèles & vertueux, un Souverain doit en avoir un soin particulier. La *Russie* en a manqué jusqu'à présent ; est il donc surprenant, que la plus grande barbarie ait regné si long-tems dans ce païs ?

L'Empereur a chargé l'Académie des sciences, de donner ses avis sur ce sujet & de citer les villes les plus propres pour cette sorte d'établissemens. Il est assurément bien singulier, que dans un Etat, où il y a Académie, il n'y ait point d'écoles, & que l'on y voye d'ordinaire plus de Professeurs que d'Etudians.

Tout ce qu'on a voulu faire jusqu'à présent par rapport aux belles Lettres, n'a jamais regardé les Ecclésiastiques. Ceux ci sont élevés dans les cloîtres, où ils commencent & finissent le cours de leur Théologie. Or si un aveugle en conduit un autre, ne tomberont-ils pas tous les deux dans le précipice? Et si un ignorant en enseigne un autre, quelle apparence y a-t-il qu'il se forme un savant? Comme ces gens n'ont dans leur couvents aucun commerce avec les gens de Lettres des autres nations; comme ils ne savent point d'autre langue que celle de leurs païs, & que par cette raison ils ne lisent d'autres Livres que ceux des Péres de leur Eglise, il n'est pas possible, qu'ils se défassent jamais de leurs préjugés.

L'intention de l'Empereur est donc qu'à l'avenir ils étudient à l'exemple des autres nations & qu'ils n'entretiennent plus l'ignorance du peuple en criant: *Gospodi pomilui*; mais qu'ils fassent des sermons, & qu'ils instruisent leurs audi-

teurs selon leur réligion. L'Evêque de *Novogorod*, qui est un vieillard fort prudent & un homme d'un grand esprit, a aprouvé cette bonne intention du Monarque, & il n'y a point de doute qu'il ne mette tout en œuvre pour exécuter un projet si salutaire.

St. *Petersbourg*,
le $\frac{18}{29}$ *Mars* 1762.

LETTRE XII.

LE Commandement de nôtre sainte loi, *Tu ne paillarderas point*, semble être bien superflu dans ce païs-ci. Les accusations d'impudicité & d'adultère ne frapent pas l'attention des juges. Ce ne sont que les étrangers qui s'avisent de se plaindre, quand ils croïent leurs épouses infidèles.

La populace ne fait que suivre les penchans de la nature; quoiqu'on se marie ici

avec plus de cérémonies que chez nous, on ſe pique rarement de fidélité; on change de part & d'autre à ſon gré, & l'on eſt ſur cet article plus réſervé que les *Allemands*, qui incommodent ſans ceſſe les Tribunaux, de ces ſortes d'accuſations. Un mari chaſſe ſa femme hors de chez lui; celle ci ſe retire dans un autre quartier de la ville, & y épouſe un autre homme, qui la chaſſe pareillement; elle en prend un troiſième, celui-ci l'abandonne encore; elle paſſe de cette maniére par pluſieurs mains, & trouve ſouvent après ſes caravanes, le moïen de ſe réconcilier avec ſon prémier mari, & de vivre heureuſe avec lui.

Je ne ſai, ſi on ne trouveroit pas ici des étrangers, qui n'auroient pas de peine à ſe conformer ſur ce point aux coutumes *Ruſſiennes*.

Les femmes de Soldats qui ſont en Campagne, ſont prèſque toutes en commerce avec d'autres hommes. Quand le mari légitime revient, il n'y a que deux reſſources: c'eſt de chaſſer ſon Vicaire

& de reprendre sa femme, ou de l'abandonner & de s'en procurer un autre.

Cela ne regarde pourtant pas les Grands du païs. Ceux-ci n'osent se marier, qu'avec le consentement du Souverain. Aussi ne peuvent-ils quitter leurs épouses, sans en avoir la permission du Monarque & du Synode.

Les étrangers sont jugés selon le droit *Romain*, ou selon les constitutions établies dans les Provinces conquises. Les juges qui composent le Collège de Justice, sont présque tous des Jurisconsultes *Allemands*, & s'il y en a un *Russe* parmi eux, il faut qu'il ait étudié le droit dans une Académie *Allemande*.

St. *Petersbourg*,
le $\frac{1}{12}$ *Avril* 1762.

※※※※※※※※※※※※※※※※※※※※

LETTRE XIII.

S'IL étoit vrai, que la contrainte de la vie conjugale est un principal obstacle à la population; on auroit tout

lieu de croire, en partant de ce principe, que la *Russie* doit être le païs du monde le plus peuplé. J'en ai fait la réflexion d'abord après mon arrivée dans ce païs, & je n'ai pû comprendre, pourquoi dans une ville aussi grande que *Petersbourg*, on voit beaucoup moins d'enfans dans les rues qu'on n'en rencontre dans les villes les plus médiocres des autres parties de l'*Europe*. Dans les villages même on n'en voit prèsque point, quoiqu'ils en soient plus fournis que par tout ailleurs.

Les femmes ne sont cependant pas stériles, & chacune a au moins, l'une portant l'autre, six enfans pendant son mariage. Suposez à présent, que la moitié de ces enfans meure dans la prémiére jeunesse, il en restera encore un nombre assez considérable. Faites de plus attention, que tous les Prêtres sont mariés, & que les filles ne sont pas forcées d'entrer dans les cloîtres, pour lesquels elles n'ont d'ailleurs aucune inclination; au lieu que dans plusieurs autres païs, on ensevelit dans les monastères avec la plus bel-

belle jeunesse un grand nombre de races futures.

J'ai trouvé deux causes principales, qui détruisent tous les ans dans ce Païs plus d'habitans, que la contagion & les guerres les plus sanglantes ne sauroient faire.

La première cause sont les bains; ce sont autant d'autels, où l'on immole tous les jours un nombre prodigieux d'innocentes victimes; on diroit, que les *Russes* cherchent encore à se réconcilier avec *Moloch* par le sacrifice de leurs enfans, & l'on peut dire, que c'est-là qu'ils étouffent dans la race présente la postérité future. Quand je vois ces boucheries publiques, j'ai pitié de l'extravagance d'un peuple, qui croit plaire à Dieu, & satisfaire aux devoirs de la réligion par une offrande aussi cruëlle.

Un enfant, qui n'est pas encore accoutumé à l'air que nous respirons, est porté même au cœur de l'hiver, tout nud ou du moins mal couvert, dans les bains publics, où on le tuë à force de le laver

& de l'échauder. Tous les pores s'ouvrent, tous les fibres se relâchent & dans cet état, on ne se contente pas de l'exposer à la rigueur du froid, on verse sur sa tête de l'eau glacée, & on le roule même dans la neige. Ceci se pratique ordinairement deux fois par semaine. Vous jugez de là Monsieur, que peu d'enfans peuvent résister à une semblable épreuve. Il semble qu'on veuille se hâter de leur ôter la vie (*).

(*) Expérience tout à fait opposée aux sentimens d'un célébre savant, qui veut qu'on exerce les enfans par dégré aux fatigues afin de les accoutumer de bonne heure à celles qu'ils auront à supporter un jour, & qu'on lave les enfans nouveaunés, dans les riviéres ou à la Mer, sans autre façon. Il est incontestable, que les bains sont très-salutaires, & que par là on peut endurcir le corps, & le garantir de plusieurs infirmités, qui naissent de la trop grande délicatesse, dans laquelle on éléve la plûpart des enfans. Il n'est pas moins-vrai, qu'en s'habituant peu-à-peu à se baigner, quelquefois dans des eaux chaudes, à tous les dégrés supportables, & souvent même dans des eaux froides, à tous les dégrés possibles, on parvient ainsi à supporter les diverses températures de l'eau, & l'on devient par conséquent prêsque insensible à celle de l'air. Mais

Les bains sont ordinairement construits sur les bords des rivières, pour rafraichir plus aisément l'eau chaude. La première fois que je vis ces lieux publics, je crûs être en *Amérique* & voir des sauvages. J'apperçus un grand nombre d'hommes & de femmes, de filles & de garçons, d'enfans pêle mêle avec des vieillards, & tous sembloient n'avoir aucune idée de pudeur,

un traitement aussi dur & aussi violent que celui dont parle l'Auteur de ces Lettres, ne sauroit être que funeste, même au corps d'un *Emile*. Cependant il faut convenir, que cet usage du bain une fois établi ne doit plus être interrompû, & qu'il importe de le conserver toute la vie. C'est ce qui se justifie par la remarque qui a été faite pendant le séjour que les *Russes* ont fait en *Allemagne*, où plusieurs d'entre eux, faute d'occasion pour se baigner, sont tombés malades & ont couru risque de leur vie. Une habitude une fois contractée, quelque mauvaise qu'elle soit, ne laisse pas de devenir en quelque façon nécessaire, & rarement on s'en défait, que la santé n'en soit sensiblement altérée. Aussi l'Auteur n'a-t-il pas voulû reprouver l'usage du bain en général; mais il en reprend seulement l'abus, & il semble, qu'il n'auroit pas voulû proposer avec Mr. *Rousseau*, de laver, au mois de *Janvier*, un enfant nouveau-né à la mer blanche, sans autre façon.

paroiſſant d'une effronterie inſupportable. Quelques uns ſe lavoient dans la rivière; d'autres nageoient, & pluſieurs étoient aſſis ſur le bord du fleuve ſe chauffant au Soleil. Vous euſſiez dit, que ces gens-là vivoient encore dans l'innocence du *Paradis* terreſtre, & que leurs paſſions n'étoient jamais irritées par l'aſpect des choſes les plus capables de les exciter. Ce qui me frapa le plus, c'étoit que les hommes & les femmes, ſe confondiſſent avec la jeuneſſe ſans le moindre ſigne de honte, que la mère s'expoſât aux regards impertinents de ſon fils, & que le père ne cherchât pas à éviter l'œil curieux de ſa fille. Le ſpectacle étoit nouveau pour moi; mon ami qui m'avoit conduit dans ce lieu, & qui s'apperçut de ma répugnance, me conduiſit juſques aux bains mêmes. Il en ouvrit la porte ſans que perſonne s'en formaliſa. Là je crûs voir notre pére *Adam* au milieu de ſa famille; il ne manquoit que des feuilles de figuier pour me confirmer dans cette opinion. J'ai remarqué Monſieur, que cet-

te coutume de se mettre nud, est cause que ces gens contractent dès leur jeunesse l'habitude de se livrer à toutes sortes de passions brutales, & ce désordre n'empêche pas peu la génération ordinaire.

La seconde cause est une maladie, dont le nom même fait horreur & donne du dégout. Cette maladie est ici si ordinaire, que même dans les grandes maisons, il faut beaucoup de précaution, pour n'en être pas empoisonné par les domestiques ou par les nourrices. Dans une partie de la *Sibérie*, elle est tellement enracinée, que les enfans naissent avec elle, & qu'elle se communique de génération en génération.

Voilà, Monsieur, les deux causes pour lesquelles la *Russie* n'est pas aussi peuplée qu'elle pouroit l'être. Il se peut bien, qu'il y en ait plusieurs autres, mais comme je ne me trouve que sur les frontières de ce vaste Empire, je ne puis juger que de ce qui se passe sous mes yeux.

St. *Petersbourg*,
le $\frac{3}{14}$ *Avril* 1762.

LETTRE XIV.

LE Prince *George Louis* de *Holſtein-Gottorp* eſt arrivé ici avec toute ſa famille. L'Empereur l'a nommé *Veld-Maréchal* des Troupes *Allemandes* & Gouverneur de *Holſtein* (*). Mais vous vous trompez, Monſieur, ſi vous croïez que c'eſt-là tout ce que *Pierre* III a deſſein de faire pour ce Prince. Le Duc de *Biren*, n'eſt certainement pas rappellé de ſon Exil, pour être rétabli dans ſon Duché. L'intention de notre Monarque eſt plutôt de le faire paſſer dans les mains de ſon Oncle.

Je n'ai pas beſoin de vous dire Monſieur, que la Cour préſente de St. *Petersbourg* ne s'intéreſſe que très-foiblement en faveur du Prince *Charles* de *Saxe*. On apperçoit même une haine per-

(*) Voyez la dernière Lettre *Remarque* V.

ſonnelle contre ce Prince. Les motifs m'en ſont inconnûs ; mais dans le tems que *Charles* étoit venû voir la Cour d'*Eliſabeth*, on démêloit déja une grande indifference entre lui & le Grand-Duc. S'il faut s'en rapporter à ce que dit le public, c'eſt une diſpute de rang qui l'a occaſionnée. On ne penſe effectivement plus au Duc *Charles*; on n'en fait même aucune mention. Au contraire on attend avec impatience l'arrivée du Duc de *Biren*.

Auſſi-tôt que ce Seigneur ſera arrivé, on lui fera des propoſitions, auxquelles il n'a certainement pas penſé pendant ſon exil. Car ſi l'Empereur veut faire le Prince *George Louis* ſon Oncle, Duc de *Courlande*, il ne peut parvenir à ſes fins, qu'en rétabliſſant le Duc de *Biren* dans tous ces droits ; mais cela n'arrivera jamais, qu'à condition, qu'il s'engage, auſſitôt qu'il ſera en poſſeſſion du Duché, de renoncer, pour lui & ſes Deſcendans, à la *Courlande*, en faveur du Prince *George Louis* & de ſa famille.

Pour dédommager le Duc de *Biren* de cette perte, on a dessein de lui faire un autre établissement digne de son rang. Les Seigneuries de *Wartemberg* & de *Militsch* seront érigées en Principautés & il sera rétabli dans la possession de toutes les terres qu'il avoit avant sa disgrace.

Voilà un projet, qui fera beaucoup de bruit, & l'on ne peut guères espérer, qu'il plaise au Duc de *Biren*, quoique par cet arrangement il sorte de prison & trouve l'occasion de paroitre encore une fois dans le monde.

Cependant on est présentement occupé à préparer la noblesse de *Courlande* à la reception volontaire du Prince *George Louis*, & l'Empereur a donné ordre à son Favori l'Aide de Camp *Houdovvitsch*, de partir pour la *Courlande* & de communiquer solemnellement ses intentions aux Etats de ce Duché.

Au reste il semble que le Monarque est bien résolû d'éxécuter ce projet, & les déclarations qu'il fera à la Cour de *Pologne* aussi bien qu'à la Noblesse de *Cour-*

lande ne feront pas moins fortes que polies.

St. *Petersbourg*,
le $\frac{6}{17}$ *Avril* 1762.

LETTRE XV.

VOus fouhaitez, Monfieur, que je vous inftruife de la caufe, pour laquelle on n'a pas jufqu'à préfent, une Hiftoire complette & authentique de la *Ruffie*? Je ne faurois vous répondre autre chofe, fi non, qu'on n'a pas voulû jufqu'à préfent l'avoir.

Il faut remarquer généralement, qu'il n'eft pas de païs, où il foit plus difficile d'écrire l'Hiftoire complette & véritable de l'Empire & des Révolutions qu'il a effuiées, qu'ici en *Ruffie*. Les inftructions néceffaires pour un ouvrage de cette importance font fi rares, & l'accès aux Archives de ce vafte Empire eft fi difficile, qu'un Hiftorien qui vou-

droit l'entreprendre, devroit être ſpécialement authoriſé pour y réuſſir.

Je ne connois qu'un ſeul homme capable d'un tel Ouvrage. C'eſt Monſieur *Müller*, Profeſſeur & Secrétaire perpétuel de l'Académie Impériale des ſciences, qui pendant toute ſa vie s'eſt occupé de l'Hiſtoire de la *Ruſſie.* Ce célèbre ſavant a fait de longs voïages dans toutes les Provinces principales de l'Empire, & il étoit autoriſé, de s'emparer de tout ce qu'il trouveroit propre à ce ſujet & digne de ſon attention. Il ſait la langue du païs, & il s'étoit pourvû d'interprêtes, pour celles qu'il ne ſavoit pas. Il ſavoit les ſources d'où il falloit puiſer les inſtructions néceſſaires. Mais à quoi ont ſervi tant de veilles & de peines! L'infatigable Hiſtorien a fait un excellent Ouvrage, ſans oſer le donner au public. La nation aime le Panégyrique mais non pas la vérité. Il a fait imprimer pluſieurs Volumes ſous le Titre de *Supplèmens à l'Hiſtoire de Ruſſie*; mais quelque bon & utile que ſoit ce livre, je

n'oserois pourtant pas garantir, qu'il en soit lui même fort content. Il est bien persuadé, que ce ne sont que des fragmens imparfaits, & qu'il a été obligé de supprimer souvent les traits les plus essentiels. Si on lui eût permis de remplir les devoirs d'un écrivain sincère, il auroit sans doute donné une Histoire complette & digne de sa réputation, mais tant que le Sénat de *Petersbourg* se mélera de raïer & de corriger les pièces de Monsieur *Müller*, nous n'aurons jamais une Histoire fidèle de la *Russie*.

On souhaitoit il y a quelques années d'avoir une Histoire de la vie de *Pierre le Grand*. On en chargea Monsieur de *Voltaire*, en lui promettant de le pourvoir de toutes les instructions nécessaires. Il les a reçûes mais mutilées & incomplettes. Les traits les plus remarquables & jusqu'alors inconnus, ont été supprimés, parce qu'on a crû avoir de bonnes raisons pour cela. Il paroît déjà quelques parties de cette Histoire. Le stile en est beau, parce qu'il est propre à Monsieur

de *Voltaire* d'écrire parfaitement. Perſonne cependant n'oſeroit ſoutenir, que ce ſoit une Hiſtoire autentique & complette. Si on avoit laiſſé à cet écrivain célébre, la liberté de la traiter à ſon gré, nous aurions un ouvrage bien plus flatteur que ſon *roman*, auquel il a donné le titre d'*Hiſtoire de Charles* XII, *Roi de Suéde.*

Mais il me ſemble, Monſieur, qu'une certaine raiſon, cachée & à vous & à moi, fait éviter aux Grands de la *Ruſſie* de dévoiler la vérité. Il eſt vrai que cette nation faiſoit, il y a environ un demi ſiècle, une figure ſi déſavantageuſe, qu'il étoit prèſque incroïable que l'*Europe* contint encore des peuples auſſi barbares. Mais quelle raiſon a-t-on d'en rougir aujourd'hui? N'eſt-ce-pas plutôt un honneur pour une nation, qui dans cinquante ans a fait plus de progrès que nombre d'autres n'en ont fait dans pluſieurs ſiècles? J'avoue qu'ils en ſont rédévables aux étrangers; mais quel Peuple peut on nommer, qui ſoit par venû,

ſans ce ſecours, à ſe polir? Les plus grandes Monarchies ont ſouvent eû un commencement obſcur, & ce n'eſt que peu à peu, qu'elles ſont parvenues au ſuprême degré de gloire & de puiſſance.

Il eſt, ſans doute, choquant, lorſqu'on ſe rappelle, que *Pierre* I puniſſoit les fautes des plus Grands de ſa Cour, à coups de bâton, & que dans ce temslà un architecte habile, étoit en danger d'être brûlé à *Moscou*, comme Sorcier, parce qu'il ſavoit calculer, dans ſa chambre, combien on avoit emploïé de tuiles, pour le toit d'une grande maiſon ſituée vis à vis de ſa demeure. Ce ſont des Hiſtoires, qui paroiſſent appartenir plutôt au ſeptième ſiècle qu'au nôtre. Qu'importe que les pères aïent été battus, pourvû que les enfans en aïent profité? Graces au Ciel, la baſtonade a produits de ſi bons effets, que la Cour d'ici ne céde à aucune autre Cour de l'*Europe* en politeſſe & en magnificence. Dans les Hiſtoires de chaque nation on trouvera des traits, qui ne lui ſont

pas honneur; mais eſt-ce là une raiſon ſuffiſante de cacher la vérité?

La nation *Ruſſienne* n'a pas lieu de craindre d'être mépriſée à cauſe des défauts de ſes Ancêtres. Plus elle s'efforce de cacher ce qu'elle eſt, plus elle donne lieu aux autres de juger d'elle peu favorablement.

St. *Petersbourg*,
le $\frac{9}{20}$ *Avril* 1762.

LETTRE XVI.

L'Empereur a déjà fixé ſon voïage pour l'*Allemagne*; nous avions l'eſpérance, qu'avant de l'entreprendre, il ſe feroit couronner à *Moscou*; quelques uns de ſes Miniſtres ont pris la hardieſſe de lui faire à ce ſujet les répréſentations les plus ſérieuſes, mais il n'en a fait aucun cas.

Je ne penſe pas, que vous croïez,

Monſieur, que le déſir de voir le Roi de *Pruſſe*, ait principalement déterminé notre Monarque à hâter ſi fort l'exécution de ſon projet; on ſait qu'il en veut au Roi de *Dannemarc*, & cette Puiſſance ne fait pas ſans deſſein, tant de dépenſes & de préparatifs.

Les différens entre les Rois de *Dannemarc* & les Ducs de *Holſtein*, ſont déjà ſi anciens & ſi connus de toute l'*Europe*, que je n'ai pas beſoin de vous en faire un détail exact; cependant ſi vous ſouhaitez d'en ſavoir des particularités, vous n'avez qu'à lire un ouvrage, qui à pour Titre, *Kurtzgefaſte Geſchichte der Streitigkeiten der Hertzoge von Holſtein Gottorp und der Kœnige von Dænnemarck*. Cette pièce a été imprimée cette année à *Francfort* & à *Leipzic*.

Il n'y aura pas beaucoup de gens qui oſent blâmer l'Empereur, de ce qu'il penſe à la vengeance, & à mettre fin aux violences, dont les *Danois* ont uſé depuis long-tems envers la Maiſon de *Holſtein*. Perſonne ne pourra trouver

mauvais & injuſte, qu'il cherche à s'aſ-ſurer par les armes, la poſſeſſion légitime des Païs, qu'on a ravis à ſes Pères, & que l'on refuſe depuis ſi long-tems, de lui reſtituer. Il ne fait en cela qu'uſer du droit de la nature & des peuples, & ſuivre l'exemple du Grand Prince qu'il s'eſt propoſé pour modèle.

Mais il eſt préſentement queſtion de ſavoir s'il eſt de la prudence, que l'Empereur prenne ſi fort à cœur une petite partie du *Holſtein*, avant qu'il ſe ſoit aſ-ſuré du Trône de la *Ruſſie*; & s'il vaut la peine de haſarder un des plus grands Empires du monde, contre une petite Province. C'eſt un malheur, que ce Prince refuſe de prêter l'oreille aux ſages conſeils de ſes Miniſtres les plus fidèles & les plus éclairés, & que ne voulant ſe perſuader qu'il eſt des hommes, qui n'ont pas des ſentimens auſſi généreux que lui, il excepte toujours de la régle commune, qui nous aprend, qu'il ne faut jamais ſe fier à des ennemis avec leſquels on s'eſt réconcilié. C'eſt ſous

ce point de vue qu'il devroit considérer sa nation , & son épouse même. Il a cherché , il est vrai , à s'assurer la fidélité de tous ses sujets , en les comblant de bienfaits; mais l'esclave connoit - il les sentimens de la réconnoissance ? Et peut-on être vertueux , quand on a le cœur bas ? Son Grand-Pére dont l'autorité & le pouvoir étoient bien mieux affermis que le sien , l'a éprouvé plus d'une fois. A peine se fut-il éloigné des limites de son Empire, que ses ingrats Sujets conspirèrent contre lui , & tramèrent les trahisons les plus noires; & qui sait ce qu'il seroit devenu , s'il ne les eût pas surpris avant qu'ils eussent le tems d'éxécuter leur crime, & s'il n'eût affermi son Trône par le sang des rébelles!

Pierre III n'a pas encore reçu l'hommage de tous ses Sujets ; il n'est pas couronné ; à peine la nation a-t-elle commencé a goûter les douceurs de la paix; il n'a pas même vu ses Etats , & il se hâte déjà de s'en éloigner, & de répandre de nouveau le sang qui lui devroit être si

précieux. Il a tort ce bon Prince, s'li croit devoir suivre l'exemple du Roi de *Prusse*, qui commença son règne par une guerre semblable. Ce grand Prince étoit plus sûr au milieu de ses Sujets même infidèles, (s'il en a jamais eu), qu'un Empereur de *Russie* ne l'est au milieu de ses courtisans les plus affectionnés. Je crains quelque catastrophe, & j'aimerois mieux suivre l'Empereur dans son voïage, que d'être en peine ici pour sa sûreté.

St. *Petersbourg*,
le $\frac{2}{13}$ *May* 1762.

LETTRE XVII.

TOute l'armée *Russienne*, n'a eu jusqu'à présent qu'un uniforme, & les Régimens n'ont pas porté les noms de leurs Chefs; ils les tiroient des Provinces d'où ils avoient été lévés. L'Empereur a fait un changement; tous les Ré-

gimens ont présentement des uniformes différens & des mieux choisis, & ils portent les noms de leurs Colonels. Depuis l'avènement de *Pierre* III à l'Empire, les Troupes *Russiennes* ne sont plus les mêmes (*). Le Soldat commence déjà à se former une idée avantageuse de son état, & se fait un honneur d'être destiné à sacrifier sa vie pour le Bien public; mais les Gardes de l'Empereur ne goûtent pas cette maxime. Ce corps, qui consiste ordinairement en dix-mille hommes d'élite, est depuis long-tems dans le préjugé, qu'il n'est destiné que pour la parade, & pour faire la Garde du Corps du Souverain. Ils ne croïent pas être obligés de répandre une goute de leur sang pour la Patrie & pour l'honneur du Monarque. Ils prétendent être très nécessaires pour la sûreté de la famille Impériale, & s'imaginent, qu'il ne dépend que d'eux de soûtenir le Trône, ou de le renverser.

(*) Voyez la dernière Lettre, *Remarque* VI.

L'Impératrice *Elisabeth* a beaucoup contribué à donner à la Garde les hautes idées qu'elle se forme d'elle même. Comme c'est par son secours que cette Princesse s'étoit rendue maitresse du trône, & que pendant tout son règne elle lui accordoit toutes sortes de préférences, elle s'est enfin mise en tête de les avoir méritées.

Vous n'aurez pas de peine à comprendre, que ces gens ont mené jusqu'ici une vie des plus oisives, puisqu'on ne s'est jamais servi d'eux, que pour faire la garde dans le Palais Impérial, service bien commode pour un corps de dix-mille hommes; & ils profitoient si bien de la douceur de ce service, que l'Officier, qui étoit de garde, dormoit souvent plus tranquilement, que l'Impératrice elle-même.

Pierre III, qui par malheur pour ces fainéans, a un préjugé tout contraire, croit qu'une garde doit être l'élite de tout ce qu'il y a de sujets fidèles & braves, à qui un Prince puisse se fier plus

qu'au reste de ses troupes. Pour le leur faire bien comprendre, il les fait exercer tous les jours, les Officiers mêmes n'en sont point exceptés, parceque l'Empereur croit, comme font tous les Souverains éclairés, que les soldats, s'ils ne sont sagement commandés, ressemblent à un corps, dont les membres n'agissent jamais régulièrement, si la tête n'en vaut rien. On a remarqué, que la bravoure des troupes *Russiennes* dépend prèsque toujours de celles de leurs Officiers. La nation est née pour obéïr, & la stupidité générale qui règne parmi les soldats, fait qu'ils ne connoissent guères le péril; ils sont autant de machines, qui n'agissent qu'après avoir été mises en mouvement; mais une fois qu'ils sont en train, il font toujours leur devoir, autant que les Officiers les encouragent, & les tiennent en ordre, au lieu que dans d'autres armées, le soldat se croit souvent plus habile que ceux qui le conduisent, parcequ'il

ſe trouve parmi eux des gens d'eſprit & d'experience. Il murmure quelque fois d'être obligé d'obéir, & s'il fait ſon devoir, ce n'eſt pas ſouvent tant par ſoumiſſion, que parcequ'il cherche l'honneur. Otez lui ſon chef, il ſaura prendre lui-même ſes méſures; dans pareil cas le *Ruſſe*, tout au contraire, prendra la fuite, ou ſe fera tuer comme un animal.

C'eſt par cette raiſon, que l'Empereur veut, que les Officiers de la garde ne profitent pas en fainéans de l'honneur attaché à leur état, mais qu'ils s'appliquent au métier de la guerre, & qu'ils travaillent à mériter les grades qu'ils ont obtenus; il a même ordonné, qu'un corps de cette garde le ſuivit dans ſon voïage. Ces nouveautés ne laiſſent pas de leur déplaire, & l'on apprehende qu'ils ne cherchent à s'en défaire d'une manière funeſte pour le repos public.

Dans le tems que le Général *Münich* commandoit l'armée *Ruſſienne* contre les *Turcs*, il y avoit dans ſon armée quel-

ques bataillons de la garde. Il les rangea auprès d'*Otschakoff* en ordre de bataille; la garde refusa de faire l'attaque, sous prétexte qu'elle n'étoit pas destinée à combatrre, mais à garder le Palais de l'Impératrice. *Münich* ne voulut pas se païer de ces raisons; il s'étoit tout promis de la valeur de cette troupe, & il s'imaginoit, qu'elle ne pouvoit rendre de services plus essentiels à leur Souveraine, qu'en combattant contre les ennemis de l'Empire; mais la garde qui ne goûtoit pas ces maximes, s'opiniâtra & n'obéit qu'après que *Münich* eût fait tourner les canons contre elle. Ce langage lui paroissant sérieux & convaincant, elle attaqua, & les *Turcs* furent battus Je suis &c. &c.

St. *Petersbourg*,
le $\frac{5}{15}$ *May* 1762.

LETTRE XVIII.

LA Paix entre notre Cour & celle de *Berlin* a été célébrée avec une magnificence extraordinaire. Je n'ai pas besoin de vous en faire le détail exact, les Gazettes vous en instruiront. Dans de semblables occasions on est ici plus somptueux qu'en aucune autre Cour, & on n'épargne rien, quand on veut faire une Fête magnifique & brillante. L'Empereur est resolû d'aller pour quelque-tems à *Oranienbaum*, à l'effet de remettre solemnellement au Prince *George Louis*, le Commandement des Troupes de *Holstein*. Tous les Grands de la Cour & tous les Ministres étrangers seront de sa suite.

L'Impératrice ira à *Peterhof* où feuë *Elisabeth* avoit coutume de passer la belle saison. C'est une des plus belles maisons de plaisance, située au bord de la mer bal-

baltique fur le chemin d'*Oranienbaum*, & à trois lieuës de *Petersbourg*.

Je prévois que vous ferez furpris, Monfieur, que cette Princeffe n'accompagne pas l'Empereur à *Oranienbaum*, où elle avoit accoutumé d'aller faire quelque féjour tous les etés, d'autant plus qu'elle a toujours témoigné un attachement particulier pour cette maifon ; mais vous cefferez d'être étonné de ce procedé quand je vous dirai, que la mésintelligence entre ces auguftes perfonnes, eft préfentement plus grande, qu'elle ne l'a jamais été. L'Empereur a depuis quelque tems, fi indignement traité fon époufe, qu'il n'y a perfonne qui n'en foit fcandalifé. Il pouffe même fon mécontentement, ou plutôt fa foibleffe, jufqu'à défendre au jardinier, de donner des fruits à l'Impératrice, parcequ'il fait, qu'elle les aime paffionnément. Il foupçonne cette Princeffe de quelques desfeins dangereux. On ignore jufqu'à préfent les raifons de cette méfiance, & nous ne pouvons les pénétrer. C'eft à l'a-

venir à nous développer ces mistères.

Tout est ici en mouvement; ceux qui sont déstinés à suivre l'Empereur dans son voïage préparent leurs équipages. Je vous assure néanmoins, Monsieur, que non seulement tous les étrangers, mais la plus grande partie de la nation même seroit plus contente, si le Monarque alloit à *Moscou*, pour se faire couronner. Il nous délivreroit par là d'une certaine crainte, que nous ne saurions bannir de nos cœurs, au milieu même des plaisirs & des divertissemens sans nombre, dont nous jouïssons tous les jours; mais nous avons déja perdû l'espérance, que l'Empereur prenne ce parti.

Il n'est pas hors de doute, que le congrès qui se doit tenir à *Berlin*, décide entre la Cour de *Copenhague* & celle d'ici. On ne peut rien imaginer de plus singulier, que la conduite que l'on tient à cet égard. On affecte de vouloir terminer les différens qui ont partagé si longtems le *Dannemarc* & le *Holstein*, tandis

que l'on brûle d'un coté, du désir de se venger des violences, que l'on a essuïées, & que de l'autre on ne veut pas céder un pouce de terre. La haine de l'Empereur contre la Maison de *Dannemarc* est si fort enracinée, qu'il a déjà plus d'une fois publiquement déclaré, qu'il ne seroit content, qu'après avoir teint son épée du sang des ennemis. On fait tous les préparatifs pour une guerre sanglante, & en même tems on a nommé de part & d'autre, des Ministres pour cultiver la paix entre ces deux Puissances; on a même prié plusieurs autres Cours, d'accorder à cet effet leur médiation.

Que pensés vous d'un congrès où deux Ministres des plus connus, se sont assemblés pour travailler à un accommodement, tandis qu'ils ont tous les deux des ordres secrets de ne s'accommoder jamais. Le tems fixé pour leur négociation est même si court, qu'il ne suffit pas pour les préliminaires. N'est-ce pas vouloir tromper le Public d'une manière si évidente, qu'il ne faut qu'être Gazettier

pour deviner le myſtère ; & à quoi bon tout celà ? N'eſt-ce pas aſſez, que l'Empereur ſe croïe en droit de faire la guerre aux *Danois*, & qu'il ne veuille point d'accommodement, à moins qu'il ne ſoit confirmé par le ſang de ſes ennemis ? A quoi ſert donc ce congrès ? Cinquante mille *Ruſſes* bien exercès feroient bientôt juger le procès en dernier reſſort, & procureroient ſatisfaction à leur Maitre.

St. *Petersbourg*,
le $\frac{10}{21}$ *May* 1762.

LETTRE XIX.

VOus ne vous trompez pas, Monſieur ; la guerre que l'Empereur va entreprendre contre les *Danois*, ne plait pas beaucoup à la nation *Ruſſienne*; celle qui vient d'être terminée n'a pas été avantageuſe aux *Ruſſes*, ils ont perdu bien au delà de 100,000 hommes, &

prèſque toute leur flotte, ſans compter l'argent comptant. Cela leur a fait perdre l'envie de continuer plus long-tems ces ſanglans exercices. Il ſemble qu'ils ſoient même un peu intimidés, & que leur fierté ſe ſoit abatûe, depuis qu'ils ont appris par expérience, que quoique tous les Rois n'égalent pas en puiſſance les Empereurs de *Ruſſie*, il n'eſt cependant pas facile de les vaincre. Au commencement de la guerre, ils ſe moquoient que l'on mit une Armée ſi nombreuſe en campagne, pour exécuter une choſe qu'ils croïoient fort facile. Quelques années après ils commencèrent à s'étonner du bonheur de l'ennemi; à la fin cependant ils furent obligés de reconnoitre, que c'étoit un Grand Roi & un redoutable Ennemi qu'ils venoient de combattre.

Peut-être, Monſieur, croirez-vous que j'exagére quand je dis, que les *Ruſſes* ont perdu beaucoup plus de 100,000 hommes; mais il eſt facile de le prouver. Figurez-vous, que lorſqu'un corps

de vingt-mille hommes doit être envoïé en *Allemagne* pour completter l'Armée, il en faut lever au moins trente mille dans les Provinces. La marche de quelques centaines de lieües jusqu'à *Petersbourg*, le changement de climat & de manière de vivre, la nourriture & le mauvais traitement, la peur mortelle qu'ils ressentent pour la guerre, en quittant pour la première fois leurs Cabanes paternelles; tout cela reuni en a extermi-né déjà la sixième partie, avant qu'ils soient arrivés dans la Capitale. Car il ne faut pas croire, Monsieur, que le courage soit naturel aux *Russes*; c'est la contrainte & l'esclavage qui les forcent à être braves. Ils sont naturellement fort timides; nous les louons même de ce defaut qui devient une vertu eu égard aux étrangers. Si les *Russes* à leur caractère naturel joignoient encore la témerité & la hardiesse des *Anglois* ou des *Allemands*, nous ne serions pas sûrs un moment, de la possession de nos Biens ni même de notre vie. Les recrües sont éxercées ici à *Pe-*

tersbourg, où il en meurt un grand nombre sous le bâton ou de faim; le transport jusqu'à l'armée ne coûte pas moins de têtes; de sorte qu'il en périt dix mille avant que le reste aït vû l'ennemi; ajoutez à cela les pertes que fait journellement l'Armée, tant par les maladies que par les fatigues sans compter le nombre des tués, le tout bien calculé vous ne trouverez pas que j'aïe exageré les pertes des *Russes*.

Je vous parlerai de leur flotte dans la Lettre suivante.

St. *Petersbourg*,
le $\frac{15}{26}$ *May* 1762.

LETTRE XX.

Pierre *le Grand*; est le premier qui ait enseigné à la nation à construire des vaisseaux & qui leur ait apris l'art de la navigation. Ses successeurs ont sui-

vi son exemple. On construit ici présentement des vaisseaux aussi bons que dans quelque autre païs de l'*Europe* & l'Empire est pourvû de tous les matériaux nécessaires. Dans quelques Provinces il croît des meilleurs chênes, & les fleuves qui arrosent & se distribuent par tout le païs, sont propres à en faciliter le transport jusqu'à *Petersbourg*, où l'on travaille ordinairement aux vaisseaux de guerre. Le fer & le chanvre y sont en abondance; il s'en fait même un grand commerce avec les nations étrangeres.

Si à tant d'avantages les *Russes* reunissoient celui d'être bons Navigateurs, & qu'il leur eût depuis toujours été permis de transporter leurs propres produits dans d'autres païs, leur Marine seroit aussi formidable que celle de *France* ou d'*Angletterre*. Mais jusqu'à présent on s'est contenté d'entretenir un certain nombre de vaisseaux de guerre & on a laissé aux étrangers, pour la peine de venir chercher chez eux les choses les plus utiles, les profits sur l'échange de celles

qui font moins néceſſaires & qu'ils y apportent, telles que le vin, l'eau de vie, ajuſtemens de mode &c.

C'eſt auſſi la raiſon pour laquelle les *Ruſſes*, dans la moindre expédition qu'ils ont à faire ſur mer, perdent toujours tant de navires & de monde. Toute leur ſcience conſiſte dans une miſérable Théorie. Un pilote *Ruſſien* croit être très-habile, quand il ſait nommer les principaux vents & calculer combien de lieües le vaiſſeau a avancé dans un quart (*). Pour le reſte ils y ſont ſi neufs, qu'on riſque de faire naufrage avec eux, lors même qu'il fait le tems le plus favorable.

Un exemple ſuffira pour prouver ce que je viens d'avancer. Quand il arrive à un Capitaine *Ruſſien*, que le vent change tout d'un coup, vous le voïez perdre la tramontane. Il tourne le navire &

(*) Les mariniers diviſent les 24. heures du jour & de la nuit, en ſix *quarts* chacun de 4. heures.

revient au même endroit d'où il étoit parti. Ils ne ſavent ce que c'eſt que louvoïer, & auſſi tôt qu'ils l'entreprennent à l'effet de profiter du vent contraire, on eſt perdû ſans reſſource. Les excellents navigateurs en vérité pour chercher de nouveaux mondes!

Voilà la raiſon pour laquelle il leur en a coûté tant de vaiſſeaux & d'hommes, pour ſe rendre maitres de la forteresse de *Colberg* en *Poméranie*. Pluſieurs Capitaines *Hollandois* & *Allemands* m'ont aſſuré, que ſur les côtes de *Memel*, *Pillau*, *Revel*, *Dantzic*, *Konigsberg* & de la *Poméranie*, on pourroit voir une Flotte entière de vaiſſeaux *Ruſſiens* qui y ont fait naufrage & qui ſont autant de triſtes monumens de l'ignorance volontaire des *Ruſſes*. Si préſentement vous faites attention, que les *Ruſſes* ont croiſé ſur la Mer *Baltique* pendant trois ans entiers, & que pour comble de malheurs, nous avons eu pendant tout ce tems prèſque toujours des tempêtes, vous n'aurez pas de peine à comprendre, que leur flotte

doit ſe trouver dans une ſituation bien pitoïable. C'eſt là-deſſus qu'étoient fondées les remontrances qui ont été faites à l'Empereur , pour l'engager à ſuſpendre juſqu'au Printems la guerre contre les *Danois*. On lui a ſagement conſeillé de remettre ſon voïage juſqu'à cette ſaiſon , & de donner ordre, qu'un corps ſuffiſant de ſes Troupes, qui ſont préſentement en *Allemagne*, s'approche du *Holſtein* & commence à inquiéter les *Danois* pendant l'hiver. Il gagneroit par-là du tems pour rétablir la Marine, & pourroit dans cet intervalle ſe faire couronner , pour attaquer alors ſes ennemis avec plus de force ; mais rien n'eſt capable de détourner l'Empereur de ce voïage , & il ſemble que les *Ruſſes* mêmes commencent à le fortifier dans cette idée. N'auroit-on pas lieu, Monſieur, d'en augurer mal , & de ſoupçonner quelques intrigues. Dans un païs comme celui-ci on ne peut-être trop méfiant.

St. *Petersbourg*,
le $\frac{10}{21}$ *Juin* 1762.

LETTRE XXI.

CRoïez vous donc, mon Ami, que je ne suis en *Russie* que pour satisfaire à votre curiosité, & pour répondre à toutes ces questions que vous vous avisez de me proposer ? Tantôt vous voulez que j'épie les mistéres du Cabinet & que je me fraïe un chemin dangereux à travers les nuages qui cachent la politique des Grands aux yeux du Public; tantôt par vos ordres, je me mêle dans la foule du peuple, pour en connoitre le caractère & prendre connoissance des choses qui sont ignorées dans les Palais. Aujourd'hui vous m'envoïez dans les Eglises, pour me faire honnorer du titre de Payen, & demain vous me mettez dans le cas de profaner mes yeux par des objets impudiques, & de croire que l'ancienne Eglise *Grècque* nourrit encore dans son sein des Idolâtres. Toujours occupé

de vous, je ne ſuis plus à moi-même & à peine me laiſſez vous le tems de reſpirer dans le cercle de mes amis. Soïez donc juſte, je vous en ſupplie, & n'expoſez pas votre ami au danger de ſe reprocher un jour ſa complaiſance.

N'eſt ce pas encore aſſez d'avoir parcourû toutes les conditions, & voulez vous donc abſolument m'introduire auſſi chez les femmes *Ruſſiennes*? Ah vous étes bien malin! Puiſſiez-vous m'armer de votre inſenſibilité, pour avoir de quoi me défendre contre les attraits féduiſans de ces *Moscovites*, qui ont la figure trop aimable pour inſpirer de l'indifférence! Oui, Monſieur, il faut avoir le ſang auſſi froid que le votre, pour que leur préſence n'excite aucun mouvement. Auſſi, ai-je ſenti quelque choſe, mais croïez moi, ce n'étoit pas toujours de l'amour.

Je reviens à votre Lettre. Elle contient tant de différentes queſtions, que ce ſera compoſer un ſingulier ragoût, que de les réunir toutes dans une ſeule ré-

ponſe. Les principes de la Religion ; & les jeux des nôces ; les cérémonies de l'Egliſe, & les manœuvres d'une fille ſcrupuleuſe dans ſes amours ; comment combiner toutes ces idées, ſans troubler l'ordre des choſes & choquer le bon ſens. Mais vous le voulez, cela ſuffit pour me tirer d'affaire.

La Réligion *Grècque* a dans ſes principes plus de reſſemblance avec la notre, qu'avec celle des Catholiques;dans ſes cérèmonies elle approche en revanche plutôt de celle-ci, que de l'autre. Une des Théſes principales qui l'éloigne de toutes deux eſt celle, que les *Ruſſes* ne donnent pas au Saint-Eſprit les mêmes attributs que nous croïons lui convenir, c'eſt-à-dire qu'ils n'admettent ſa ſpiritualité que du Père ſeul & non pas du fils. Vous verrez cela plus amplement dans le Catêchiſme *Grec* que j'ai l'honneur de vous envoïer, & vous trouverez en même tems, que les Dogmes de cette Réligion, ſont plus raiſonnables & moins fabuleux que l'on ne s'imagine dans les autres païs, où le

Public ignorant, ne juge que parceque le bruit a faussement divulgué. Mais pour les cérémonies, ils en ont prèsqu'autant que les Catholiques, quoique fort différentes dans leur espèce. La communion se fait en deux substances, & on la donne même aux enfans. Pour faire cela plus commodément, on leur donne avec une cuillier, tout à la fois le vin & le pain consacrés.

Ils honnorent les Saints & témoignent beaucoup de dévotion envers leurs images. Chaque *Russe* a son Patron, qui est ordinairement celui, dont le nom s'est trouvé dans l'Almanac, le jour que l'enfant a été mis au monde. On lui donne aussi prèsque toujours le nom de ce Saint, & les Parrains qui assistent au Batême, lui font présent d'une croix d'or ou d'autre métal, selon leurs conditions, qu'il est obligé de porter toute sa vie, pendante à un ruban, ou à une chaine d'or, sur sa poitrine. Quand on trouve le matin sur le pavé des hommes tués pendant la nuit, chose qui arrive assez sou-

fouvent, & que l'on s'apperçoit qu'il leur manque ce figne de Batême, on leur accorde fort rarement des funérailles honnêtes, à moins que l'homme ne foit pas reconnu pour véritable *Ruffe*. Dans toutes les maifons on voit quantité d'images de Saints, car outre celui qui eft le Patron de la maifon, chacun y a le fien fufpendû dans fa chambre, auquel on ne manque jamais de faire la prémière révérence. Auffi quand un *Ruffe*, entre dans une maifon, fût-ce du plus grand Seigneur, fes yeux cherchent d'abord l'image du Saint, qu'il eft fûr de trouver dans un coin vis à vis de l'entrée, & avant de faluer la Compagnie, il fe baiffe profondément devant cette image, faifant le figne de la croix. Le plus pauvre païfan feroit la même chofe, en préfence de l'Impératrice, fi jamais il lui étoit permis d'entrer dans fes appartemens. Par tout où vous allez, dans les Collèges, dans les Boutiques, à la Bourfe, dans les Magafins, fur les vaiffeaux, & même au deffus des portes des lieux,

que vous diriez peut-être profanes, vous rencontrez des Saints de toutes qualités.

Cependant cette multitude énorme d'images de Saints semble être la cause, que les *Russes* ne se mettent guères en peine de leur présence. Après leur avoir rendu les hommages respectueux, ils les font sans difficulté témoins des actions les plus scandaleuses. Il n'y a que les femmes, qui toujours plus scrupuleuses que les hommes dans les points de la Réligion, trouvent des difficultés à se permettre certaines choses en la présence de leur Patron. Mais elles ont imaginé un expédient fort ingénieux pour éviter les regards incommodes de ces juges sevères. Elles leur couvrent le visage d'un mouchoir, ou autre pièce de toile, & se mettent ainsi à couvert de leurs remarques. Quand vous vous trouvez tête à tête avec une jolie fille, & qu'elle a dessein de vous permettre des propos, tels que la situation des choses inspire ordinairement, elle ne sortira de son sérieux, qu'après avoir eu cette précaution, &

vous ne vous trompez guères en croïant ; qu'une chambre où il n'y a point de Saint, eſt déſtinée pour y parler ſans contrainte le langage du cœur en termes plus réels que ceux qui s'expriment par l'organe de la voix. Voilà que je me ſuis déjà égaré, en mélant entre les choſes ſérieuſes, les jeux frivoles de l'Amour !

Une choſe fort comique que j'ai remarquée, eſt que l'on fait marchandiſe de ces images ; mais au lieu de les crier par les ruës, on va les préſenter gravement & ſans bruit dans les maiſons, & l'on dit que ce n'eſt pas les vendre, mais les changer pour de l'argent. Ils prétendent auſſi en avoir le prix qu'ils en demandent ; cependant je n'ai pas vû que le marchand qui m'a vendû l'image du Saint *Dmitri Rostovvſky* ſe ſoit faché, en lui donnant quinze *copécs*, au lieu de cinquante qu'il m'en demandoit.

On s'eſt aperçû depuis quelque tems, que les Saints ont par haſard cauſé bien du malheur. Les domeſtiques, les valets entr'autres, ont ordinairement des chambres

à coucher, qui ne ſont conſtruites que de bois calfeutré de mouſſe ou de chanvre, matières fort combuſtibles, & qui les fait reſſembler à des fuſils où il ne faut qu'une foible étincelle pour en mettre en feu toute l'amorce. Ils ont la coutume d'allumer les jours de fêtes, à l'honneur de leur Patron, de petites bougies, & faute de luſtres, ils les collent ſur les ſolives. Quelquefois il arrive, que pendant cette illumination ils ſont appellés par leurs maitres, ou qu'ils s'endorment, tandis que le feu prend à la maiſon, qui conſume fort ſouvent des ruës entières. C'eſt pourquoi on a ſagement ordonné, que les maitres ne doivent plus ſouffrir cette cérémonie dangereuſe. Auſſi le Peuple, trouvant fort mauvais le peu d'attention que les Saints ont témoigné, leur en fait quelquefois des reproches. J'ai vu un jour, que le feu avoit pris à la maiſon d'un de nos voiſins, accourir toutes les femmes du voiſinage, les images de leurs Saints en main, & les placer vis à vis de l'incendie, leur mon-

trant la fureur du feu & les exhortant de faire éteindre la flâme. Cependant je n'ai remarqué aucun effet miraculeux de cette manœuvre, mais ſeulement que ces femmes pieuſes étoient obligées de ſe retirer, afin de n'être pas brûlées avec leurs Saints. On voit par là, que pour éviter les préjugés & la ſuperſtition parmi le Peuple, il faut l'éloigner autant qu'il eſt poſſible, des choſes ſenſuelles, parcequ'il ne juge que par le dehors, & s'attache toujours trop, à ce qui frappe immédiatement ſon imagination.

La conſommation des bougies dans cet Empire eſt fort conſidérable. On s'en ſert dans toutes les cérémonies, & il ne ſe fait pas un enterrement, que chacun qui eſt du Convoi n'en reçoive une, qu'il eſt obligé de porter allumée à la main en ſuivant le cercueil. J'aurois ſouhaité que la pompe funébre de feuë l'Impératrice *Eliſabeth* ſe fût faite à l'obſcurité de la nuit. C'eût été le plus beau ſpectacle du monde de voir tant de milliers de bougies éclairer la magnifi-

cence du convoi ; mais cette cérémonie lugubre ne se fait ici qu'en plein jour.

Il y a un certain jour, que le Peuple va pleurer la mort de ses parens, dans le cimetière où ils ont été enterrés. On y reste ordinairement toute la nuit, & on m'a voulû assurer, que les femmes, qui ont le cœur fort sensible à la tristesse aussi bien qu'à la joie, ne laissent pas d'en revenir quelquefois bien consolées.

Entr'autres cérémonies publiques de l'Eglise, il n'en est pas de plus magnifique, & qui attire mieux l'attention de l'étranger, que la consécration de l'eau, qui se fait ordinairement deux fois par an ; mais celle du 6 *Janvier* est la plus solemnelle. Tout ce que j'ai jamais vû de fêtes publiques, n'égale point cette Procession vénérable. Au matin de ce jour, le Clergé & tout ce qu'il y a de gens de distinction, s'assemblent à la Cour avec une magnificence qui éblouit ; le Palais d'hiver qui a été habité jusqu'à présent par feuë l'Impératrice, est situé près d'une rivière qui traverse la

Capitale. Ce n'eſt pas le grand fleuve *Nevva* dont la ville eſt arroſée, car il y en a encore deux petits, dont l'un eſt nommé *Moyka*, & l'autre *Fontanka*; c'eſt le premier de ceux-ci, ſur lequel ſe fait cette grande cérémonie. Vous comprenez bien qu'au cœur de l'hiver toutes les eaux ſont glacées, ce qui les rend plus propres pour ce deſſein. A côté du Palais, qui donne ſur le fleuve que l'on appelle ce jour-là, le *Jourdain*, on fait conſtruire ſur la glace trois pavillons qui ſont peints en verd & dorés dont l'un eſt pour l'Empereur, l'autre pour l'Impératrice & le troiſième pour le Grand-Duc. Le pavé glacé eſt couvert de ſuperbes tapis d'*Aſie* & le chemin qui y conduit, depuis la grande porte du Palais, eſt boiſé en charpente & couvert pareillement de drap rouge.

Vers les dix heures commence à la Cour dans la grande Chapelle l'Office qui ſe célébre par l'Archévéque de *Novogorod*, & la Famille Impériale y aſſiſte avec beaucoup de dévotion. Les muſiciens,

qui ſont expreſſement entretenus par la Cour (car il n'y a point de Muſique inſtrumentale dans leurs Egliſes) y chantent des airs harmonieux, & je vous aſſure que j'en ai été tout charmé, comme la langue *Ruſſienne* eſt fort propre à la Muſique, & que les Chanteurs ont les voix les plus belles, on ne ſauroit entendre de plus parfaites harmonies. L'Office fini, tout ſe range en ordre de proceſſion. Les chanteurs la précédent deux à deux, & ſont ſuivis du Clergé, qui de même deux à deux ſe ſuivent ſelon leur rang. J'ai crû voir dans ce moment toute la pompe du Tabernacle, & le Grand Prêtre *Aaron*, accompagné de ſes Lévites. Aucun paralelle ne me ſemble plus propre pour vous exprimer au juſte cette vénérable Proceſſion. Imaginez vous voir des vieillards à barbes longues, blanches & reſpectables, vétus d'étoffes riches, & parés tels qu'on nous dépeint les Prêtres du Temple de *Salomon*; des Mitres ſur la tête, & le bâton Paſtoral à la main. Tout eſt de la der-

nière magnificence, vos yeux font éblouis de l'éclat de l'or & des pierreries, & vous vous fentez agité d'un certain frémiffement, qui n'infpire que du refpect & de la vénération. Alors on voit la Maifon Impériale, précédée de fes Chambellans, & fuivie de toute la Cour, qui fe rend dans les Pavillons, entre les mélodies continuelles des Chanteurs & des Prêtres. L'Archevêque commence alors la cérémonie, & puife dans un trou que l'on a fait à cette fin, de l'eau du fleuve, & après l'avoir confacrée, il en arrofe avec une houpe, prémièrement les têtes couronnées & en fuite tous ceux qui fe trouvent autour de lui. Au deux côtés fur le bord du fleuve font rangés les Gardes & tous les autres Régimens de la Garnifon avec leurs Etendards & tout l'appareil militaire pour recevoir la bénédiction générale. Les Canons & les Etendards neufs y font bénis & la cérémonie achevée, il fe fait trois décharges de mousqueterie, & l'affemblée fe retire dans le même ord e qu'elle étoit

venue. Tout le Clergé eſt régalé à la cour ce jour là qui ſe termine ordinairement par un bal ſuperbe. Pendant que ſe fait la conſécration de l'eau, on voit tout du long du fleuve, en deſcendant, des *Popes* qui batiſent des enfans que l'on leur fait tenir. On les plonge enſuite trois fois dans l'eau par les trous que l'on a pratiqués dans la glace, ſans avoir aucun égard à la foibleſſe de ces petites créatures, qui n'échapent guères aux ſuites funeſtes, occaſionnées par le grand froid qu'il fait ordinairement ce jour-là. Auſſi il arrive quelquefois qu'un enfant gliſſe des mains du *Pope*, & ſe noïe; mais cela ne fait rien, & on a perſuadé au peuple, que cet enfant jouira dans les cieux, d'un ſort plus heureux que les autres. La choſe arriva un jour à un *Pope*, qui ſurement avoit célébré ſa Meſſe dans un cabaret; il laiſſa tomber l'enfant à batiſer; la mère ſe mit à crier; mais il dit d'un air fort tranquille: *Nepôs, davaï drugoï*: (N'importe, donnez m'en un autre).

L'eau que l'on a puisé ce jour-là dans ce fleuve, a aussi des vertus extraordires. C'est pourquoi le peuple y court en foule avec des cruches, pour faire sa provision. Il n'y a pas une maison même des plus distinguées, où l'on n'en conserve pour le besoin. En voïant cette fureur pour avoir de cette eau, j'ai crû qu'on vouloit vuider toute la rivière. Il m'est arrivé depuis ce tems, que me trouvant dans la maison d'un *Russe*, je me sentis attaqué d'un violent mal d'estomac; la maitresse de la maison, touchée de mes douleurs fit apporter une de ces cruches & remplit un verre de cette eau bénite, qu'elle me présenta, en m'assurant que je me trouverois guéri tout aussitôt; j'avalai par complaisance cette médecine, & je trouvai que ce n'étoit que de l'eau commune. Le mal ne diminua point, au contraire il en fut augmenté. Je m'en plaignis, & ma bienfaitrice me dit d'un air de dépit : c'est votre incrédulité qui a fait perdre à cette eau salutaire, les vertus qu'elle ne

laiſſe pas de produire dans mon eſtomac. Je le crois bien, Madame, repondis-je, & qu'il faut être *Ruſſienne*, pour éprouver ce que j'ai l'honneur d'entendre de vous. Cependant ſon mari, qui ſe connoiſſoit mieux aux vertus des eaux, me fit donner un verre d'eau de vie, & je m'en trouvai ſoulagé.

Je me hâte, Monſieur, de venir à celle de vos queſtions, qui regarde les femmes *Ruſſiennes.* Pour vous en donner une idée générale, il faut que je vous diſe, qu'elles ſont la plus grande partie plus belles que laides, d'un abord ouvert, affables, engageantes dans leurs manières & fort agréables dans la converſation. Vous leur voïez ordinairement des cheveux noirs, le teint fort blanc, les yeux vifs & grands, la taille proportionnée & un ſein qui promet plus qu'il ne fait voir. Dans leur habillement elles ſont magnifiques & négligeantes, aimant plus l'apparence que la réalité, & ont une paſſion décidée pour le luxe. Un homme qui ſe va marier eſt ordinaire-

ment un homme perdû, s'il n'a pas des ressources immenses, ou qu'il ne sache trouver le moïen de borner les dépenses de son épouse. L'avarice n'est pas le vice dont on peut accuser les femmes de ce païs; elle sont généralement inclinées à la prodigalité, & si elles se font quelquefois payer leurs faveurs, ce n'est que pour dissiper d'un autre côté avec plus de profusion. Ce qui les occupe le plus à leurs toilettes, c'est le soin de se farder avec art. Cette occupation est si générale, que depuis la Comtesse jusqu'à la ravaudeuse, il n'est pas une seule femme, qui ne s'en fasse un devoir absolu. Les Dames n'osent même paroître à la cour sans être masquées de la sorte, & le reste suit avec plaisir des exemples si remarquables. J'aime bien qu'une femme qui n'a pasla peau tout à fait blanche, sache remédier à ce défaut, & qu'elle emprunte des graces, que la nature lui a refusées; mais que cela ne surpasse jamais le naturel. Il nous est permis d'imiter la nature, comme il est défendu

de la défigurer. Pour vous donner l'idée la plus juste & la plus convenable, de la manière dont usent les femmes d'ici en ce cas, vous n'avez qu'à jetter les yeux sur la poupée de votre petite nièce, dont le visage d'albâtre est aussi blanc que le plâtre qui fait sa substance, & dont les joües sont tachées d'un rouge si éblouïssant, que l'artiste de *Nuremberg* a peut-être ri lui même de son invention. Le visage d'une *Russienne* fardée, ou celui d'une Poupée de *Nuremberg*, c'est justement la même chose, & s'il y a encore quelque différence, c'est qu'elles sont les taches rouges encore plus visibles; leur goût pour le rouge, n'est cependant pas toujours le même, ce qui donne une agréable diversité. J'ai remarqué, qu'à proportion que les femmes avancent en âge, leurs visages deviennent de jour en jour plus unis: de manière que le fard absorbant enfin tous les traits, un visage de quarante ans n'annonce plus rien. Vous auriez peine à distinguer les principaux mouvemens des

muscles. Quand elles rient ce n'est plus que les yeux & la bouche qui vous l'expriment, tout le reste est immobile ; quand elles pleurent ce n'est que par l'écoulement des larmes, que l'on s'en apperçoit. La plus grande commodité qui résulte de ce vernis est celle, que de tels visages ne peuvent jamais rougir.

La solitude est ce que les femmes *Russes* aiment le moins ; elles sont au contraire fort adonnées aux spectacles & aux jeux publics. Je leur ai trouvé le cœur grand & noble , compatissant, sensible envers les infortunés & plus touché du malheur d'autrui , qu'envieux de la bonne fortune de leur prochain. Aussi elles ne sont guères gênées par le caprice de leurs maris, & il me semble que je découvre dans ce païs , moins de jalousie, que l'on se pourroit bien imaginer. Accoutumées à la rudesse de leurs époux, elles n'en sentent plus l'incommodité, & il ne leur manquera surement pas de moiens pour s'en dédommager. D'après ce détail vous jugerez du reste. Si

vous les croïez propres au commerce de l'amour, je ne réponds rien ; voulez vous qu'elles soient toutes austeres, je me tais de même. Vous en pouvez faire tout ce qu'il vous plaira ; peut-être qu'elles ne tromperont jamais votre attente.

Il y a dans ce païs une coutume, qui me plait présentement autant qu'elle m'a surpris autrefois. Quand vous entrez dans une maison, le Maitre vient vous présenter sa femme & ses filles pour les baiser, & ce seroit manquer à la politesse de le refuser. Je trouve dans cette coutume quelque chose de fort amical, & il me semble que cette confiance dans la société humaine, nous sied cent fois mieux que les stériles & insipides complimens de nos *Allemands*. Cela introduit une certaine familiarité, qui doit absolument régner dans les conversations, si l'on ne veut pas qu'elles soient ennuïantes. Aussi une dame *Russienne* ne nous permettra-t-elle jamais de lui baiser la main, avant qu'elle nous ait présenté

la joüe. Cette complaiſance eſt plus noble & inſpire plus de reſpect, que ces airs hautains & ridicules de nos dames, qui tendent quelquefois la main à des Seigneurs d'une grande qualité, avec tant de froideur & de gravité que l'on croiroit baiſer celle d'une Sultane.

Les jours de Pâques, ce ſont ici ceux où l'on baiſe publiquement tout ce que l'on rencontre, & que l'on croit digne de cette complaiſance. Après avoir vêcû pendant le tems de jeune dans une dure retraite, les *Ruſſes* reprennent au jour de la reſurrection leur manière de vivre, & ſe ſaluent la première fois qu'ils ſe rencontrent du baiſer de la paix. On ſe fait en même tems préſent d'un œuf bien coloré, ou peint, & on en a qui coûtent juſqu'à vingt *Roubles.* Les amans en font faire de magnifiques qu'ils préſentent à leurs maitreſſes. La plus grande dame du païs n'oſeroit vous refuſer un baiſer, ſi vous veniez lui offrir un œuf; & j'ai eû bien du plaiſir à voir votre couſine ſe défendre contre un

Ruſſe, qui avoit la politeſſe de la régaler d'un tel préſent; mais elle avoit beau faire ; il fallut le baiſer, quelque épouvantable que lui parût ſa barbe embrouillée.

J'ai eû occaſion de me trouver, il y a quelque-tems, aux noces d'un *Ruſſe*, qui eſt de la connoiſſance d'un de mes amis. La ſcène étoit à la campagne; ce n'étoit qu'un homme ordinaire, & c'eſt juſtement là, où l'on voit encore les mœurs anciennes. Mon ami lui avoit demandé la permiſſion d'y être préſent avec moi, & ce bon homme qui ſe crût honoré de notre compagnie, l'avoit accordée de la meilleure grace.

Pour vous dire un mot des préliminaires des noces, il faut ſavoir, que le *Ruſſe* (je ne parle que de la populace)ſe ſert toujours de quelques entremetteuſes, qui ſont les meſſagères de ſon amour. L'emploi de ces vieilles, ne laiſſe pas d'être pénible parcequ'elles doivent répondre de la vertu de l'épouſée, & qu'en cas du contraire, elles ſont

ordinairement exposées à un traitement bien différent de celui auquel on s'attend aux jours de noces. Quand par cette voïe les parties contractantes, sont convenues du point en question, l'époux commence lui-même ses visites, & les personnes à marier observent l'un au vis à vis de l'autre une conduite fort honnête. Le jour de noces fixé, & qui l'est prèsque toujours au Dimanche, la fiancée est conduite le samedi par ses compagnes au bain. Elle est ornée de fleurs & de rubans, & environnée d'une suite de filles qui chantent des airs, & dansent pendant tout le chemin qu'elles ont à faire. L'Amant la suit de loin & va se baigner aussi dans un autre endroit. Le lendemain ils vont dans une Eglise où se fait la cérémonie. Alors ils retournent avec leurs hôtes dans la maison de l'époux où ils sont attendús avec un repas selon le pouvoir de leur état. A ce repas il ne se trouve personne de la famille de l'épouse, pour ne se voir pas exposé à la honte & aux injures, en cas

que le marié ne trouve pas ſa femme vierge. Mais perſonne ne redoute plus ce moment critique, que la vieille, qui a été garante pour ce tréſor recherché.

Enfin on ſe mit à table, & après avoir goûté quelques morceaux, je vis que les deux mariés ſe leverent, & ſe retirerent dans la chambre où étoit conſtruit le lit nuptial. La porte en fut fermée, & les convives reſterent tranquilement chacun à leur place. Je ne compris rien à cette manœuvre, & mon Ami, qui en étoit déjà informé, eut le plaiſir de me laiſſer dans cette incertitude, afin que ma ſurpriſe fut plus grande. J'avois compté preſque une heure, depuis que ce nouveau couple s'étoit éloigné, lorſque j'entendis fraper dans la chambre. Sur le champ deux hommes & deux femmes des plus âgés de la compagnie ſe leverent & ſe rendirent dans la chambre. La vieille entremetteuſe reſta, dans une attitude à faire pitié. Alors l'époux ſortit le premier, tenant à la main un verre de

la façon de ceux que nous appellons verres de Francs-maçons, rempli d'hidromel. Il le présenta à la vieille & elle l'accepta d'une main tremblante. Mais cette scène changea bientôt de face. Elle n'eut pas si tôt le verre dans la main, qu'elle le vuida à notre santé & se mit à danser, chanter & faire le Diable à quatre. Tout cela n'étoit qu'un préambule de ce que j'allois voir un moment après. La porte de la chambre s'ouvrit de nouveau & ces quatre députés amenèrent la nouvelle épouse dans le même état qu'elle étoit sortie du lit. Jamais rien n'égala l'étonnement où j'étois alors; je faisois des yeux plus grands, qu'un petit mercier de *Zvvoll*, qui vient la premièrefois à la bourse d'*Amsterdam*. Une femme en chemise offrant à nos yeux les trophées de triomphe de son Epoux; jamais je n'avois vu de pareilles choses. A ce spectacle toute la compagnie se mit à danser le verre à la main, & nous fumes obligés de danser avec eux, buvant à l'honneur de la chasteté.

La danse finit plutôt que je n'avois pensé. On conduisit de nouveau l'épouse sur le champ de bataille & elle en sortit peu de tems après habillée convenablement à son nouvel état de femme & plus modestement qu'elle ne l'étoit auparavant. Alors chacun reprit sa place à table & la conversation commença à devenir générale. Je ne pouvois m'empêcher de regarder de tems en tems la pauvre épouse, quoique je ne le fis que furtivement, pour ne pas l'exposer à rougir, mais cette précaution de ma part étoit bien inutile; elle avoit peut-être moins de pudeur que moi; car elle avoit l'air aussi content, que quelqu'un qui sort d'une action glorieuse.

Le lendemain l'époux va trouver les parens de sa femme & leur témoigne par des expressions les plus vives sa joie & sa reconnoissance de ce qu'ils ont si bien veillé sur la conduite de leur fille, & les invite en même-tems à venir célébrer dans sa maison la fête de noces. Alors les réjouissances commencent de

nouveau, & on passe encore ce jour en danses & en divers jeux innocens.

Quand il arrive, que malheureusement pour une telle fille, son époux lui trouve des défauts qu'elle n'a pas eû l'adresse de lui cacher, elle ne manque guères d'être caressée d'une manière fort opposée à celle qui convient à la situation des choses. Elle est prêsque toujours chassée dès le prémier moment, & livrée à la honte de retourner avec la plus mauvaise réputation dans la maison paternelle.

Vous ne doutez point Monsieur, que le sort de la pauvre duegne, n'est pas meilleur. C'est l'incertitude des événemens qui la fait trembler en acceptant de la main de l'époux le verre problématique; car si les choses se trouvent telles que je viens de dire, le verre qu'on lui présente, a dans le fond un petit trou, au-dessous duquel, le nouveau marié, trompé dans son attente & outré de dépit, a mis un de ses doigts, & aussitôt qu'il le lâche, l'hidromel coule par cette ou-

verture; ce qui eſt le ſignal pour la baſtonade. Alors toute la compagnie ſe retire bien fachée d'avoir perdu l'occaſion de faire bonne chère.

Voilà, Monſieur, tout ce que j'ai pû répondre ſur vos queſtions; ſi vous vous étes ennuïé d'un mélange de matières mal aſſorties, vous aurez la juſtice de vous en imputer la cauſe; tel qui ſatisfait à ce que l'on lui a ordonné, ne doit jamais s'attendre à des reproches.

St. *Petersbourg*,
le $\frac{15}{26}$ *Juin* 1762.

LETTRE XXII.

NOus ſommes perdus, Monſieur; il ſe paſſe ici des choſes horribles; je tremble au cruel récit que je vais vous faire.

L'Empereur vient de perdre ſa couronne. *Catherine* s'eſt emparée d'un trône, auquel elle n'a de droit que par ce-

qu'elle eſt l'Epouſe de *Pierre* III & la mère du Grand-Duc ſon fils, *Pierre*, ce Prince malheureux, qui avoit encore en main, il n'y a que peu de jours, la vie de plufieurs millions d'hommes, eſt aujourd'hui le priſonnier de ſes propres Sujets, & n'a plus droit de commander le plus vil de ſes éſclaves. Choſe incroïable! & qui le paroitra encore d'avantage à la poſtérité.

Eſt-il poſſible, que de nos jours il ſe paſſe de pareils événemens, qui deux ſiécles auparavant, n'étoient plus poſſibles que dans la *Ruſſie* barbare! quelle noire perfidie! Ceux mêmes qui peu auparavant vouloient élever à leur Souverain, une ſtatue d'or, ont conjuré contre lui, & ont peut-être déjà lavé leurs mains ſacrilèges dans le ſang de leur bienfaiteur. Les ingrats! Avant-hier fut le jour fatal, qui ſera à jamais une note d'infamie pour la nation *Ruſſienne*. Qu'ils effacent ce jour de leur faſtes! Mais non, qu'ils l'y gravent en gros caractères, pour être un monument de leur barbarie, & pour

en avoir un regrèt éternel. A peine ces parjures ont-ils prononcé le ferment à leur Monarque légitime, que déjà ils le violent par la trahifon la plus infame. Le fang de *Pierre le Grand*, qui coule dans les veines de fon neveu, n'a pas été trop précieux pour ces rebelles; ils en ont fait, du moins il en court un bruit fourd, une offrande à leur avarice & à leur lâcheté; & la fage *Catherine*, que fe promet-elle de ces perfides? Peut-elle fe plaire à voir un peuple barbare lui renouveller un ferment, qu'il avoit prêté il y a peu de mois, à fon époux, & qu'il ne devoit auffi qu'à lui feul. Ce n'eft d'ailleurs pas affez pour lui d'avoir facrifié fon maitre, il veut encore refufer à ce qui refte de fujets fidèles à notre légitime Souverain, la trifte confolation de pleurer fon fort, & voudroit porter fes mains inhumaines fur des innocens. Non-content de les piller, il voudroit auffi fe fouiller du fang de ces infortunés. Il eft mécontent, que l'Impératrice ne veuille pas lui permettre ce plaifir

cruel; mais auroit-on lieu de s'étonner, qu'il se portât malgré cela, aux crimes les plus affreux envers de fidèles Sujets, après qu'il s'est crû permis de renverser le trône de son Monarque.

Tout est en allarme! la populace effrénée fait éclater sa rage, & la garde infidèle menace à chaque moment d'augmenter ses forfaits; tout est dans la plus grande consternation. Je ne suis pas sûr, que vous recevrez cette lettre; tous les chemins sont gardés, comme si on vouloit empêcher, que le bruit d'un des crimes les plus noirs ne passât les limites de l'Empire.

St. *Petersbourg,*
le $\frac{30 \text{ Juin}}{11 \text{ Juillet}}$ 1762.

LETTRE XIII.

NOus sommes enfin un peu revenus de la consternation où nous avoit mis une catastrophe capable de faire

trembler les plus intrépides, Je vais tacher de vous rapporter les particularités d'un événément, qui va attirer l'attention de la plus grande partie de l'Univers.

Pierre III. ſe trouvoit à *Oranienbaum*, environné de preſque tous les Miniſtres étrangers & Grands de l'Empire de l'un & de l'autre ſexe, pendant que l'Impératrice ſon épouſe faiſoit ſon ſéjour à *Petershoff* avec une petite ſuite. Tous les préparatifs pour le voïage prochain étoient faits, & tous ceux qui devoient ſuivre l'Empereur s'y étoient déjà diſpoſés. On vouloit célébrer encore la Fête de *Pierre & de Paul*, & c'étoit pour lundi paſſé que le départ étoit fixé.

Pierre goûtoit dans ſa maiſon de plaiſance tous les plaiſirs qu'il avoit coutume de s'y procurer. Le Prince *George Louis* de *Holſtein* étoit revenu avec ſa famille, deux jours avant celui de la fête à *Petersbourg*, pour y donner encore quelques ordres néceſſaires avant de partir. Toute la ville jouiſſoit de cette

tranquilité, qui précéde ordinairement les grandes cataſtrophes.

Mais le calme fut bientôt diſſipé. L'orage s'eſt élevé vendredi matin, & a répandu ſur cette contrée & tous ſes environs, une terreur univerſelle. A ſept heures une partie de la ville étoit déjà toute en mouvement. La garde galopoit & couroit confuſément par les ruës. Un vacarme effroïable entremélé de cris indiſtincts, annonçoit un tumulte univerſel. Au milieu de cette allarme on voïoit avancer l'Impératrice accompagnée ou plutôt eſcortée par nombre de gardes à cheval qui environnoient le caroſſe. On l'a menée de l'Egliſe de *Caſan*, où elle avoit fait halte, premièrement dans le nouveau Palais, au milieu des cris continuels de la garde & du peuple. De-là elle eſt retournée dans le vieux palais d'hiver, autour duquel les gardes formoient une double enceinte, & ne faiſoient que crier; *Vive notre Mère; l'Impératrice Catherine.*

Perſonne ne ſavoit que penſer de cet

évènement; le peuple même qui assiégeoit le Palais & qui crioit sans cesse, en ignoroit la cause. Jamais je n'ai été mieux convaincu que dans ces circonstances, le peuple n'est qu'une machine qu'on peut mettre en mouvement, sans qu'elle même sache ce qui la fait agir.

Comme mon logis n'est pas fort éloigné du Palais, j'entendis bientôt le bruit. J'envoïai mon valet pour s'informer de la cause de ce tumulte, il me rapporta, que *Pierre* III aïant été à la chasse, avoit eu le malheur de tomber de son cheval, qu'il étoit mort, & qu'on prêtoit le serment à l'Impératrice *Catherine*, comme Tutrice du Grand Duc son fils; comme la chose n'étoit pas impossible, je me mis à plaindre le triste sort de ce Prince, ne sachant pas qu'on lui en préparoit un plus malheureux; mais pourtant je ne pouvois comprendre, à quoi devoient aboutir toutes les précautions que je voïois prendre dans les ruës. A quoi bon, disois je, des Canons chargés pour défendre l'entrée du Palais? A quoi bon

les piquets & tous ces préparatifs, qui marquent l'épouvante & la consternation ; mais je jugeai bientôt, que j'avois à craindre quelque chose de pire, en voïant de mes fenêtres, passer le Prince *George*, qui tout seul, sans épée, & dans un équipage misérable, étoit escorté par une troupe de la garde à cheval.

Ce Prince, qui sans doute au prémier bruit en avoit deviné la cause, étoit monté tout aussitôt à cheval pour aller rejoindre l'Empereur à *Oranienbaum*. Personne dans son hôtel ne l'avoit vû sortir, & il n'avoit pris avec lui que son hussard. Une troupe de la garde à cheval l'arrêta à quelque pas de son hôtel, & oubliant tout le respect qu'elle devoit à l'oncle de l'Empereur, & de l'Impératrice, elle le fit descendre insolemment de cheval, & peu s'en fallut qu'un de ces barbares ne lui eût cassé la tête si un autre ne l'en eût empêché. On le fit monter dans une misérable voiture qui se trouva dans la place, & il fut conduit jusqu'à la cour. On voulut le faire

descendre, mais il vint un ordre de le reconduire dans son Hôtel & de l'y garder à vuë avec toute sa famille.

Ce Prince étant de retour trouva la maison totalement pillée. On avoit maltraité de la manière la plus infame, tous les officiers & tous les domestiques de l'Hôtel, & on les avoit enfermés dans une cave. Toutes les portes & tous les cabinets étoient forcés & vuidés. Les jeunes Princes même n'avoient pas été épargnés, on leur avoit volé leurs montres & leurs bourses, ôté les marques de l'ordre, & arraché même les bordés de leurs uniformes. Il n'y avoit que la chambre à coucher de la Princesse (*) qu'on eut respectée. Un bas officier de la garde l'avoit défendue contre tous ces brigands. Jugez, Monsieur, de la fureur du Prince, en trouvant sa maison dans un

(*) Auroit-on bien tort de croire, qu'un traitement si brutal, & auquel des personnes d'un rang si distingué ne s'attendent guères, ait été la cause accidentelle de la mort prématurée de ces deux illustres époux?

désastre si affreux. Il frémissoit de rage de ne pouvoir ni se vanger, ni secourir l'Empereur.

Cependant tous les autres Régimens, le Clergé, & tous les Collèges reçurent ordre de s'assembler dans le Palais pour prêter serment à l'Impératrice. Je ne me sens pas capable, Monsieur, de vous faire un tableau au naturel de l'étonnement, de la fraïeur, du mécontentement, de la tristesse & de lamalice, qui étoient peints sur le visage de ceux qui composoient cette Assemblée. On se regardoit les uns les autres, & tous avoient les yeux attachés sur la nouvelle Souveraine. Personne n'osoit se demander l'explication de ce qui se passoit, & chacun brûloit néanmoins de désir d'en être instruit.

Enfin on publia un manifeste, qui détailloit, à ce qu'on disoit, les justes motifs de la révolution & contenoit des exhortations fort patétiques, pour nous engager, ajoutoit-il, à rendre graces au Ciel d'avoir inspiré à la nation, la trahison &

la révolte. On finit en prêtant le serment, c'est-à-dire, en faisant une confession publique „ que tout serment en „ *Russie*, n'est que pure cérémonie, & que „ souvent en le violant, on fait une ac- „ tion fort avantageuse & très salutaire „ pour le bien public.

Pendant que ces solemnités se faisoient à la Cour, on arrêtoit tous ceux qui étoient suspects, ou plutôt tous ceux qu'on croïoit tels, & qui s'imaginoient qu'ils étoient obligés d'être fidèles à leur Souverain légitime. La populace s'occupoit à vuider tous les cabarêts, & il sembloit qu'il lui fût fort indifférent, par qui elle devoit être gouvernée, pourvû qu'elle eût seulement à boire. Vous savez, Monsieur, que dans ces sortes d'occasions on a coutume ici de permettre au peuple de piller tous les cabarets, afin de l'amuser, & l'empêcher par là de se mettre en peine de ce qui se passe.

L'allarme & la fraïeur s'étoient enfin répandues dans tous les quartiers de la ville. La canaille osoit même menacer publi-

quement, de massacrer tous les Etrangers. Chacun de ceux-ci se tenoit dans sa maison, & je crois qu'il n'y en avoit pas un, qui n'eût résolû de vendre chèrement sa vie, si on l'eût forcé à se défendre, en lui faisant violence.

Nous ne savions cependant encore rien du sort de l'Empereur, jusqu'au soir que l'Impératrice se mit en marche avec les gardes, accompagnée d'un grand train d'artillerie, à l'effet de se saisir de son époux, & faire prisonnieres ses troupes *Allemandes.*

Nous avions lieu de conjecturer delà, que *Pierre* devoit être encore en vie à *Oranienbaum*, mais nous ne pouvions jamais croire, qu'il se rendroit si aisément, & nous craignions la fin de cette affaire. Nous prévoïons un carnage universel, & nous levions les mains vers le ciel, pour lui demander la conservation de notre Souverain.

Par une sage précaution de la police, tous les étrangers furent avertis de faire eux-même la garde dans leurs mai-

ſons pendant la nuit, parcequ'on ne ſe croïoit pas en état de les mettre en ſureté contre les excés du peuple animé par le vin. C'eſt ainſi que nous avons vu finir une journée, dont la mémoire nous ſera toujours effraïante.

St. Petersbourg,
ce $\frac{2}{13}$ *Juillet* 1762.

P. S. *Voici le* Manifeſte, *que l'Impératrice a fait publier le jour même de la Révolution:*

CATHERINE II par la grace de Dieu Impératrice & Souveraine de toutes les *Ruſſies.*

LE péril éminent auquel tout l'Empire étoit expoſé, ne ſauroit être diſſimulé à nos fils & fidéles ſujets de la *Ruſſie.* Car 1°. notre vraie Religion ortodoxe ſe voïoit ſur le point d'être entièrement bouleverſée, & la Réligion *Grecque* éteinte par l'introduction d'une Réligion étrangère 2°. La paix faite avec l'ennemi de la *Ruſſie* avoit terni la gloire, qui avoit coûté tant de ſang à la patrie, & renverſé en même-tems toutes les conſtitutions intérieures, d'où dépendent le bien & le ſalut de l'Empire. Pénétrée de ces puiſſans motifs, nous nous ſommes tournée vers Dieu,

en implorant sa miséricorde, & avons pris la ré. solution de monter sur notre trône de toutes les *Russies*, pour rémédier à ces maux, & recevoir le serment de fidélité de tous nos sujets.

Signé,

CATHERINE.

LETTRE XXIV.

VOus avez apris, Monsieur, par ma dernière lettre, ce qui se passe ici à *Petersbourg*, il faut que je vous instruise encore des causes, qui ont produit ce changement inattendu. Ce ne sont pas des conjectures, dont j'ai dessein de vous entretenir ; je me fonde sur des paroles qui sont sorties de la bouche de l'Empereur même, & je vous laisse la liberté d'en raisonner & d'en juger à vôtre gré ; si vous voulez faire quelque attention au manifeste que vient de faire publier la Souveraine qui règne aujourd'hui, & aux crimes dont *Pierre* III y est

eſt accuſé, il ne vous ſera pas difficile de décider la queſtion : ſi c'eſt à l'Empereur ou à ſes ennemis, à qui on doit ajouter foi ? Je ne ferai que vous aprendre ce qui ne devroit jamais être publié.

Rappellez-vous, Monſieur, ce que j'ai dit dans une de mes lettres, de la cauſe des différens, qui régnoient depuis long-tems entre ces deux perſonnes illuſtres, & vous ne ferez pas ſurpris, que l'Empereur ait crû découvrir une nouvelle conſpiration formée contre lui-même. L'Impératrice ſe plaint dans ſon manifeſte du 6. de ce mois, (v. ſt.) (*) que ſon époux avoit tenté quelque choſe de funeſte contre ſa perſonne, & qu'il avoit formé la réſolution de l'arrêter & de l'enfermer dans un cloître. L'Empereur

(*) On n'a pas voulû agrandir cet ouvrage par tous les manifeſtes publiés à l'occaſion de ce grand événement. Ils ne laiſſent pourtant pas d'être fort curieux & fort intéreſſans. Quiconque a deſſein de les lire, les trouvera fort exactement traduits dans le tom. CLIII. du *Mercure Hiſtorique & politique* de *Hollande*, imprimé à la *Haye*, mois de *Juillet* & ſuivans 1762.

de sa part s'est plaint il n'y a que peu de jours, que son épouse, par l'instigation & le secours de quelques perfides, avoit formé le dessein inouï, d'aller à *Moscou* & de se faire couronner aussitôt qu'il seroit sorti de l'Empire. Il ajoutoit encore, qu'il n'étoit pas même sûr, si l'on ne chercheroit pas pendant son voïage, le moïen de se défaire entièrement de sa personne.

Si l'on suposoit, que l'Empereur eût été fidèlement instruit, n'auroit-on pas eu tout lieu de se moquer de son imprudence? Dans cette assurance, qui l'engageoit à quitter ses Etats, sans mettre son épouse & tous ses ennemis hors d'état d'exécuter leurs projets? On ne peut pas nier, que le dessein de l'Empereur ne fût d'arrêter l'Impératrice le jour même qu'elle s'est emparée si heureusement pour elle, du Sceptre & de la Couronne. Elle n'auroit certainement pas échapé au sort qu'on lui destinoit, si ce n'eût été par l'indiscrétion de son époux.

Ce Prince, qui le soir avant ce jour



fatal, foupoit chez un de fes Miniftres, en avoit lâché quelques mots en préfence de certaines perfonnes, dont la fidélité ne lui étoit pas encore connue, & qui étoient gagnées pour obferver toutes fes démarches. Une des créatures de l'Impératrice n'eut pas plutôt découvert la penfée de fon maître, qu'elle fe hâta d'en avertir dès la même nuit, cette Princeffe.

Catherine n'avoit fans doute pas un moment à perdre. L'emprifonnement d'un officier qui étoit des conjurés, lui avoit déjà donné occafion de croire, que *Pierre* étoit inftruit de fon deffein. *Pierre* lui avoit fait favoir, qu'il défiroit diner le lendemain avec elle à *Petershoff*, & il vouloit fe faifir de fa perfonne le même jour. Le tems preffoit & il ne lui reftoit d'autre parti à prendre, que celui qu'elle a hazardé. Elle ne pouvoit rien perdre, fi elle manquoit fon coup, & elle gagnoit tout, fi elle réuffiffoit. Au moins la réfolution courageufe de l'Impératrice mérite-t-elle toujours plus d'ad-

miration, que le parti déſeſperé de l'Empereur, qui s'eſt livré ſi lâchement à ſes ennemis.

Catherine ne tarda pas long-tems; elle ſe mit en chemin à l'inſtant, & arriva de bonne heure dans un cloître près de la ville. Là elle commença par s'aſſurer des premiers officiers de la garde, qui étoient déjà préparés à cette entrepriſe, & elle fit alors ſon entrée publique, de la manière que je l'ai dit dans la Lettre précédente. On n'avoit pas ſuppoſé ſans raiſon, la mort de l'Empereur; c'étoit pour ſurprendre le peuple, & arrêter ceux qui auroient pû ſe déclarer hautement du parti de *Pierre*.

On a remarqué, que ce même jour pluſieurs Grands, ſurtout de ceux qui étoient chefs des gardes, ſe trouverent à la ſuite de l'Impératrice, quoiqu'ils euſſent été encore la veille à celle de leur Souverain. Il auroit fallû être de la derniére ſtupidité, pour ne pas comprendre, que cette revolte étoit préméditée depuis long-tems, & que *Pierre*

n'auroit pû prendre assez de précautions ; pour échaper au pièges qu'on lui tendoit.

Nous avons eù occasion de faire une remarque particulière touchant la personne, dont l'Impératrice s'est servie principalement dans cette grande entreprise (*).

Au commencement de la régence de *Pierre le Grand*, il y avoit encore une garde du corps à *Moscou*, qu'on appelloit *Strélitzes*, qui étoient à peu près en *Russie*, sur le même pied que les *Janissaires* le sont en *Turquie* C'étoit des gens fiers & très inclinés à la revolte. Ils allarmoient souvent la ville, & les supplices les plus terribles n'étoient pas capables de moriginer ces rébelles, au point que cet Empereur fut contraint de les faire tous périr avec leurs familles. Une trahison nouvelle qu'il venoit de décou-

(*) L'Auteur des Memoires de *Pierre* III, donne à cette personne le nom d'*Oltorff* au lieu de celui d'*Orloff* qui est son véritable nom.

vrir lui en fournit le prétexte ; on leur fit leur procès, dont le résultat fut de leur faire couper la tête.

Dans ce tems là, on ne faisoit pas tant de cérémonies pour faire mourir les criminels. L'échaffaud n'étoit simplement qu'un billot sur lequel on plaçoit les têtes des condamnés. *Pierre le Grand* prenoit souvent lui même plaisir à cette manœuvre ; & on raconte, qu'un jour il présenta la hache à un Ministre étranger en lui demandant : „ S'il ne vouloit „ pas, pour se donner un peu d'exerci- „ ce, couper quelques têtes *Russes*.

Pour en revenir à ce que nous disions; les *Strelitzes* furent condamnés à perdre tous dans un même jour la tête sur le même billot. Un de ces malheureux ne trouvant plus de place pour la sienne, se prosterna à côté & la posa contre terre. L'Empereur trouva cette marque d'obeïssance si singulière, qu'il lui accorda la vie.

C'est un des descendans de cet homme, qui dans la révolte contre *Pierre* III

a joué un des premiers rôles ; & il ſemble que *Pierre* I n'ait épargné le ſang d'un rébelle, que pour que ſes déſcendans puſſent porter leurs mains ſacrilêges ſur ſon neveu, & qu'ils achevaſſent contre ce Prince infortuné, ce que leurs ancêtres avoient tenté ſouvent contre lui même.

St. *Petersbourg*,
le $\frac{8}{19}$ *Juillet* 1762.

LETTRE XXV.

PEndant que ces cruelles circonſtances troubloient le repos de tous les habitans de cette ville, l'Empereur paſſoit une nuit tranquile à *Oranienbaum.* Peut-être que ſes grands projets occupoient ſon imagination, dans le moment même qu'on lui enlevoit ſa couronne. Son eſprit travailloit peut-être, à chercher les moïens les plus ſûrs & les moins écla-

tans, pour s'assurer de la personne de son épouse, tandis que celle-ci déjà triomphante de la sécurité de ce Prince imprudent, lui disposoit une prison plus dure que celle qu'il lui destinoit.

On avoit eu la précaution de faire garder tous les chemins, afin que personne ne pût avertir l'Empereur du sort qu'on lui préparoit. Il se rendit à *Petershoff* à dessein d'y diner pour la dernière fois avec *Catherine*; mais quelle fut sa surprise, de ne pas l'y trouver! Peut-être que ces deux époux n'avoient jamais eu si peu d'apetit que ce jour là, quoique par différens principes. Il ne devoit pas néanmoins être fort difficile à l'Empereur de deviner dabord le mistere, & il n'étoit plus question, que de prendre de promtes mesures.

Sa première résolution fut de faire venir les Troupes *Allemandes* pour s'oposer à toute violence; mais le vieux *Münnich* y résist en exposant à l'Empereur, qu'il étoit impossible qu'un petit corps d'environ six cent hommes pût faire tê-

te à une Armée de rébelles, & qu'il étoit à craindre, qu'une défenſe ne cauſât un carnage général parmi tous les étrangers à *Petersbourg*. Il propoſa deux voies, qui étoient ſûrement les meilleures dans le cas préſent, ſi on en excepte une troiſième, à laquelle malheureuſement pour ce Prince, perſonne n'a penſé.

Il faut, diſoit ce Général expérimenté, *que Votre Majeſté aille directement à* Petersbourg, *ou qu'elle ſe retire à* Cronſtad. *Quand au premier parti, je ne doute point qu'on n'en ait impoſé au peuple, qui lorſqu'il ſera déſabuſé, ne manquera pas de ſe déclarer hautement pour Votre Majeſté, auſſitôt qu'elle ſe fera voir. Et ſi nous allons à* Cronſtad, *nous ſerons Maitres de la Flotte, auſſi bien que de la Fortereſſe & en état de forcer les rébelles à s'accommoder.*

L'Empereur choiſit le dernier parti & renvoïa les troupes *Allemandes* avec ordre de ſe rendre auſſitôt qu'on viendroit les attaquer. Il s'embarqua donc avec toute ſa ſuite dans un *Yacht*, & fit voile à *Cronſtad*. Pluſieurs Dames, dont les

maris étoient à *Petersbourg*, ne voulurent pas quitter leur maitre ; elles le suivirent ; & s'il ne faut pas attribuer cette démarche à la crainte, on peut dire, qu'elles ont été plus fidèles à leur Souverain, que leurs époux. Il arriva bientôt à *Cronstad*, mais il y fut mal reçu ; la sentinelle lui déclara hautement, qu'on n'avoit plus d'Empereur, & que *Catherine* II étoit la Souveraine de toutes les *Russies*. Il lui dit en même tems de s'en retourner, & que s'il ne le faisoit sur le champ, on feroit feu sur lui de tous les canons du Port. Imaginez-vous l'étonnement & la surprise que causa cet accueil, auquel on ne s'étoit pas attendu. Mais il sembloit que tout concourût à la perte de ce Prince malheureux. Ce n'étoit qu'une demi heure avant son arrivée, qu'on avoit reçu des instructions à *Cronstad*. Les particularités en sont si curieuses, que je ne puis me dispenser de vous en faire part.

On avoit envoïé de *Petersbourg* un officier pour instruire le Commandant de

la forteresse, de ce qui s'étoit passé, & le disposer à prêter avec toute la garnison le serment de fidélité à l'Impératrice *Catherine*. Le Commandant étoit honnête homme & fidéle à son Souverain, mais il semble que cette nouvelle l'avoit si fort saisi, qu'il oublia, que son devoir exigeoit de lui, de faire arrêter sur le champ un homme qui osoit lui faire de pareilles propositions, & d'en faire son raport à l'Empereur. Il se mit donc à faire des difficultés; mais l'officier qui étoit plus résolu, profita si bien de son trouble; qu'il le fit arrêter par ses propres gens, & eut encore l'insolence de lui dire: *Monsieur, je vous fais prisonnier, puisque vous n'avez pas eu le courage de me faire arrêter.*

Cependant le *Yacht* se retira, & reprenant la route qu'il avoit tenue, aborda le *Samedi* à quatre heures du matin à *Oranienbaum* où on étoit déjà informé, que l'Impératrice étoit arrivée à *Petershoff*, accompagnée d'un corps nombreux des gardes, & d'un train d'Artillerie. Bien-

tôt cette Princesse envoïa pour traiter avec lui, & demander que tout le corps *Allemand* se rendît prisonnier (*).

Les circonstances que je dois ajouter ne font pas beaucoup d'honneur à *Pierre* III, ni à tous ceux de son parti qui étoient à *Oranienbaum.* Les choses qui se sont passées, sont incompréhensibles, & peut-être ne paroitroient elles pas réelles, si l'événement ne les eût pas confirmées.

Vous sçavez que *Petershoff* est éloigné de trois lieües d'*Oranienbaum*; l'Empereur avoit plus de deux cent *Hussards* & *Dragons* bien montés & qui ne manquoient pas de courage pour le suivre, & verser même jusqu'à la dernière goute de leur sang pour leur maitre; le chemin de la *Livonie* lui étoit ouvert; une grande Armée à laquelle il pouvoit se fier, l'attendoit en *Allemagne*; la garde *Russienne* ne pouvoit pas le joindre, parcequ'il pouvoit la dévancer au moins de cinq heures; personne n'auroit osé s'op-

(*) Voyez la dernière Lettre *Remarque* XII.

poser à lui sur la route, & supposé qu'une petite garnison en *Livonie*, se fût avisée de vouloir l'arrêter, sa suite eût été suffisante pour la passer au fil de l'épée; il étoit d'ailleurs instruit depuis longtems, que tous les régimens qui avoient été en campagne, étoient portés pour lui. Avec tous ces avantages, Monsieur, il se rend, & il se rend d'une maniére qui est plus mortifiante & plus insupportable que la mort même. Encore une fois sa conduite me passe, & sera pour toujours un sujet d'étonnement. En effet y-a-t-il rien de plus insultant que la rénonciation au Trône, (*) qu'on le

(*) *Cette renonciation est conçue en ces termes*: Durant le peu de tems de mon régne absolu sur l'Empire de *Russie*, j'ai reconnu en effet, que mes forces ne suffisoient pas pour un tel fardeau, & qu'il étoit au-dessus de moi de gouverner cet Empire de quelque façon que ce fût & bien moins encore, avec un pouvoir despotique. Aussi en ai-je apperçû l'ébranlement, qui auroit été suivi de sa ruine totale, & m'auroit couvert d'une honte éternelle. Après avoir donc mûrement réfléchi là-dessus, je déclare sans aucune contrainte & solemnellement, à l'Empire de *Russie* & à tout l'Univers, que je renonce pour

forca de figner, & que l'on auroit mieux fait de ne jamais publier. Dès que cela fut fait, on le fit monter dans un carosse avec la Comtesse *Worontzovv* & son Favori *Hudovvitsch*, & on les conduisit prisonniers à *Petershoff*. Je ne sai pas ce qu'il a senti, en quittant un lieu où il avoit eu tant de plaisirs, mais je sai bien qu'il laissa derrière lui la rage & le désespoir dans le cœur de tous ceux, qu'il abandonna par sa foiblesse, à la fureur de ses ennemis.

En arrivant à *Petershoff* on le sépara de ses deux compagnons & on le mena à *Robsch*, vieux château qui est à six lieues, ou

toute ma vie au Gouvernement du dit Empire, ne souhaitant d'y régner, ni souverainement, ni sous aucune autre forme de Gouvernement, sans aspirer même d'y parvenir jamais par quelque secours que ce puisse être. En foi de quoi j'en fais un serment sincère devant Dieu & tout l'Univers, aiant écrit & signé cette renonciation de ma propre main, ce 29 *Juin* 1762.

PIERRE.

ou environ, de *Petersbourg* (*). Il n'y eut pas un seul de ses domestiques, à qui il fut permis de le suivre ; & quoiqu'un de ses valets de chambre eût eu la hardiesse de se placer derrière le carosse de son Maitre, il n'eut pourtant pas la consolation de pouvoir le servir ; car il fut renvoïé dès le lendemain, à *Petersbourg*.

L'Impératrice célébroit cependant la Fête de *Pierre & de Paul*, à *Petershoff*, & nous laissoit à deviner, si c'étoit Saint *Pierre*, ou *Pierre* III qui fut la cause principale de sa dévotion.

St. *Petersbourg*,
le $\frac{10}{21}$ *Juillet* 1762.

LETTRE XXVI.

Ce fut le *Dimanche* suivant, 30 *Juin* (v. st.) que l'Impératrice retourna dans la Capitale. La nouvelle

(*) Voyez la dernière Lettre, *Remarque* XII.

de l'emprifonement de *Pierre* III, étoit déja répandue dans toute la ville, & fembloit avoir ramené le calme. Ce n'eft pas qu'on fouhaitât généralement fa perte; jufqu'alors l'eau de vie avoit pris la place de la raifon, & la plus grande partie de la populace, qui au premier bruit de la mort de l'Empereur, s'étoit crûe obligée de boire à longs traits à la fanté de fon Succeffeur & de l'Impératrice, s'étoit fort peu fouciée du refte. Auffi l'étonnement fucceda-t-il à la fureur dans tous les cœurs; le mécontentement & le répentir s'emparèrent de plufieurs, & il n'auroit fallu qu'un chef affez hardi, pour rétablir *Pierre* fur le Trône avec autant de promptitude qu'il en avoit été renverfé. Il s'éleva parmi les gardes même une difcorde, qui peu de jours plutôt, auroit été falutaire à l'Empereur. Ils commencèrent à avoir honte de leur perfidie; ils s'accufoient mutuellement de féduction, & plufieurs fentirent fi vivement l'horreur du crime, qu'ils vouloient en prendre vengeance

ſur leurs camarades. Ces différens devinrent enfin ſi ſérieux, qu'il en coûta la vie à quelques-uns, & que les officiers furent obligés plus d'une fois, de les ſéparer. J'ai vû moi-même un matelot cracher au viſage d'un garde du corps, en lui diſant : *Infame que tu es, tu as vendû l'Empereur pour deux Roubles*! Le garde, qui dans un autre tems auroit caſſé la tête à ce patrióte, ſe rétira, ſans répliquer un ſeul mot. La crainte qui accompagne toujours les coupables, les avoit tous découragés, tout les allarmoit, & l'Impératrice ne jouit pas de beaucoup de repos pendant les premières nuits de ſa régence; on la fit ſortir deux fois du lit, & même du palais, dans l'appréhenſion, que quelques fidèles Sujets n'euſſent délivré l'Empereur, & qu'il ne vint punir leur perfidie.

Le Prince *George Louis* eſt encore enfermé dans ſon Hôtel avec toute ſa famille. L'Impératrice l'a fait complimenter de ſa part, & l'a fait aſſurer de ſa

bienveuillance ; mais la plus grande grace que ce Prince souhaite, est sans doute, qu'on le renvoïe dans sa patrie. S'il n'a pas beaucoup profité de son séjour à *Petersbourg*, il a du moins eu l'avantage de voir les *Russes* chez eux, & dans leur figure naturelle. Un officier étant venu l'autre jour pour consoler ce Prince des injures qu'il avoit essuïées de la part de cette nation: Monsieur, lui répondit le Prince „ quand on hazarde „ de se mêler parmi des sangliers, il „ ne faut pas s'étonner d'en être blessé.

St. *Petersbourg*,
le $\frac{11}{22}$ *Juillet* 1762.

LETTRE XXVII.

PResque toute la vie de l'Empereur *Pierre* III a été un enchainement de peines & d'agitations; aussi sa mort a-t-elle été très-violente. Il a passé la moi-

tié de ses jours dans une attente incommode; & l'accomplissement de ses souhaits semble avoir été pour lui le sçeau de sa perte. Forcé dès sa première jeunesse à passer en *Russie*, sans avoir la liberté, ou la pénétration d'en sentir le danger; contraint de changer la réligion de ses pères & de son païs, sans avoir assez de lumières pour pouvoir consulter sa conscience; marié avant l'âge de raison, & sans y avoir été déterminé par l'amour qui fait toute la douceur du mariage; gêné enfin & maltraité jusqu'au moment qui devoit lui assurer la possession tranquile des droits qu'il avoit si chèrement aquis, il monte sur un Trône qu'il ne croïoit pas chancelant, & dont il se voit renversé au moment qu'il le croïoit le mieux affermi.

Cette sécurité a finalement couté la vie à ce Prince malheureux. Il est mort Monsieur, & il est déjà enterré. Je n'ai pas dessein de vous entretenir de sa maladie, ni de sa mort. Je suis tout rempli de ce funeste événement, sans pour

cela avoir l'envie d'en approfondir les causes détestables. Son corps a été transféré dans le cloître *Nevvsky*, pour y être exposé à la vuë de ses fidèles Sujets, qui pleurent sa perte, tandis que ses ennemis se réjouïssent de se voir par sa mort à l'abri des supplices qu'ils craignoient toujours d'éprouver tôt ou tard.

Il ne faut pas croire, Monsieur, qu'un lit de parade, qu'une chapelle ardente, ou qu'une pompe funèbre aïent occupé les artistes : rien de tout cela. Son lit de parade a été le théatre où ses sujets ont mis le comble à leur perfidie ; la chapelle ardente étoit la chambre où il a souffert une mort des plus cruelles, & au lieu de pompe funébre, on l'a accablé d'injures, même après sa mort. Un bas-officier, qui par une action infame auroit mérité les plus grands supplices, & qui par une faveur spéciale de son Souverain, obtiendroit la grace d'être honnêtement enterré après avoir subi la mort, un tel criminel ne feroit pas traité d'une manière plus abjecte, qu'on

a traité le neveu de *Pierre le Grand*, & l'héritier unique & légitime de la couronne. Un simple uniforme de *Holstein*, faisoit tout l'ornement de son corps, & au lieu des Ordres, quatre bougies environnoient son cercueil,

On fit inviter tous les étrangers de la ville, à venir voir, comme on osoit dire, LE TRAITRE. Après avoir été exposé pendant quelques jours d'une manière honteuse, & avoir servi de témoignage public de la barbarie *Russienne*, quatre domestiques de la Cour en présence de quelques Seigneurs, le transporterent dans la voute, & lui donnerent sa place, entre la malheureuse Princesse *Anne* & la petite Princesse sa fille.

Peut-être que dans les autres païs, on ne croira jamais, qu'en *Russie* on soit encore capable de pareilles indignités. Que l'on ait traité autrefois à *Moscou* le faux *Démétrius* (*) de la manière la

(*) Sous le régne du *Czar Fedor Iwanowitsch* il se trouvoit à la Cour de ce Prince, un Gentil-hom-

plus cruelle, perſonne ne blamera la nation d'avoir puni un traitre comme

me d'une ancienne maiſon , nommé *Boris Godunow* , qui eut l'adreſſe de s'élever aux plus grandes dignités de l'Empire. Il avoit non ſeulement gagné le cœur du *Czar* , mais la nation même lui étoit ſoumiſe, tant par crainte , que par ſon exceſſive libéralité à la faveur de la quelle , il s'étoit fait un grand nombre de créatures. Il pouſſa à la fin ſon ambition juſqu'à envier le trône & pour s'en faciliter le chemin , il fit maſſacrer le jeune Prince *Démétrius* , héritier légitime de l'Empire , qui par les mauvais offices de *Boris* auprès du *Czar*, étoit rélegué avec ſa mére à *Uglitſch*. Après la mort du *Czar Fedor Iwanowitſch* , preſque toute la nation ſe trouva diſpoſée par les intrigues de *Boris Godunow*, à lui offrir la couronne. Il fit ſemblant de ne pas vouloir l'accepter. On le preſſa ; il ſe défendit , & ſe retira dans un Monaſtére. On lui envoïa des Deputés, & ce ne fût qu'aux larmes du peuple, qu'il ſe laiſſa fléchir; & qu'il prit enfin les rênes du Gouvernement.

Dans ce tems-là il ſe trouvoit dans un Monaſtère de Réligieux à *Moscow* un nommé *Grigorei Otrepiew* , qui dès l'âge de 14 ans s'étoit fait Moine, & qui s'étoit attiré par ſes déréglemens l'indignation de ſes ſupérieurs ; craignant les ſuites funeſtes de ſa conduite irréligieuſe , il s'enfuit en 1601 en *Pologne*; en 1602 il quitta le froc & s'introduiſit dans la maiſon du Prince *Adam Wiſchnewitzkoy* , où il gagna les bonnes graces & la confiance de ce Seigneur. Ce fut dans cette

il l'avoit mérité ; mais d'oser porter des mains sacriléges sur un Prince légitime ,

maison qu'il trama son imposture. Il feignit une maladie si dangereuse , que l'on ne douta plus de sa mort , Dans cet état il fit demander au Prince *Wischnewitzkoy* de venir le voir , parce qu'il avoit , disoit-il , à lui confier des choses de la dernière conséquence. Il lui déclara : qu'il étoit le Prince *Démétrius* , qu'on avoit cru massacré à *Uglitsch* ; que par les soins de son Gouverneur , il s'étoit sauvé dans un Monastère : que la crainte d'être enfin découvert par l'Usurpateur *Boris Godunow* l'avoit engagé à s'en fuir en *Pologne* , & qu'il espéroit, qu'après sa mort, on voudroit bien le faire enterrer avec les honneurs dus à un Prince. *Witschnewitzkoy* fort surpris d'un tel aveu , redoubla ses soins pour le malade , & il fut guéri peu de tems après. Son Protecteur l'introduisit dans la Maison du *Mnischeck* , *Palatin* de *Sendomir*, qui lui fournit non seulement de l'argent pour se faire un parti en *Russie* , mais qui lui promit même sa fille *Marina* , dans l'espérance de la voir un jour *Czarine*. En 1603 il fut présenté au Roi *Sigismond* à *Cracau* , & par les soins de plusieurs Seigneurs *Polonois* , qu'il s'étoit attachés par de grandes promesses , il se vit Chef de 5000 hommes avec lesquels il alla en 1604 en *Russie* faire valoir ses prétensions. L'année suivante le *Czar Boris* mourut , & son fils *Fédor Borissowitsch* lui succéda sous la tutèle de sa mère. En attendant l'imposteur *Démétrius* avançoit en *Russie* ; plusieurs villes le reconnurent pour le vrai

& le priver injustement de tous les honneurs, qui lui étoient dus, même en sa

héritier de la couronne, & le nouveau *Czar* fut obligé de lui opposer une Armée considérable. *Démitrius* après plusieurs combats se rendit Maitre de la Capitale, fut proclamé *Czar* & couronné le 29. *Juin* de cette même année. *Feder Borissowitsch*, sa mère & tous ses partisans, furent faits prisonniers & massacrés peu de tems après.

Pour prouver publiquement qu'il étoit le vrai *Démétrius*, il fit venir la mère du Prince légitime qui avoit été tué à *Uglitsch*, & celle-ci forcée par les menaces & par les promesses de l'Imposteur, le reconnut pour son fils. Elle ne demeura pourtant pas à la Cour, mais elle retourna dans le Cloitre de *Wosnesenskoy* pas loin de la Capitale. Il fit venir en 1606 sa fiancée *Marina*, qui arriva à *Moscou* avec une grande suite de *Polonois*, & le mariage se fit le 8 *May*.

Démetrius se voiant sur le Trône, se livra à toutes sortes de débauches, & le mépris qu'il témoigna à sa nation, lui attira bientôt la haine de tous ses Sujets. Plusieurs Seigneurs *Russes* qui étoient convaincûs de la mort du vrai *Démétrius*, & de l'imposture du *Czar* règnant, firent une conjuration pour délivrer la patrie d'un Traitre. Le Prince *Wassilei Iwanowitsch Schuiskoy* étoit le Chef des conjurés. Toute la Noblesse, & une grande partie de la populace, étoit de leur côté. Un jour que l'on s'y attendoit le moins, ils environnèrent le Palais du *Czar* & massacrérent tous ceux, qui se déclarèrent pour l'im-

qualité de Duc de *Holſtein*, eſt le crime le plus noir. Si au lieu des bienfaits, qu'il a verſés ſur ſa nation ingrate, il

poſteur. *Démétrius* voïant qu'il étoit trahi, prit ſon ſabre & ſe jetta dans la foule, faiſant main baſſe ſur tous ceux qu'il rencontroit. Mais ne pouvant enfin réſiſter à la multitude des ennemis qui le preſſoient de tous côtés, il ſe retira dans les apartemens les plus reculés du Palais. On le ſuivit; les portes furent enfoncées, & il ne trouva d'autre reſſource, que celle de ſe ſauver par la fenêtre. Ce ſaut périlleux lui coûta une jambe; de ſorte que ne pouvant plus échaper, on ſe ſaiſit de lui & on le tranſporta dans le Palais, où le Prince *Waſſilei Iwanowitſch Schuiskoy*, en préſence de tous les Grands du païs, le queſtionna ſur ſa naiſſance. Il proteſta fermement, qu'il étoit le *vrai Démétrius*, & en appella au témoignage de ſa mère. *Schuiskoy* & pluſieurs autres allerent trouver dans le Cloître de *Wosneſenskoy* cette Princeſſe, qui ne fit point de difficulté d'avouer la vérité. Après ces preuves on livra le Traitre à la populace. Un Marchand *Ruſſien* le tua d'un coup de piſtolet, & le peuple en fureur, lui fit encore pluſieurs bleſſures. On étendit le cadavre nud ſur une table, & on l'expoſa ainſi dans la grande place devant le *Kremlin*, à la vue & aux inſultes de la nation. Vers le ſoir on le traina hors de la ville, & on l'enterra dans une place infame. La pauvre *Czarine* retourna dans ſa patrie, ſuivie de ſes *Polonois*, qui avoient échapé à la fureur des *Ruſſes*.

l'avoit tirannisée ; si, à l'exemple de plusieurs de ses ancêtres, il avoit regardé ses Sujets comme une vile poussière, & la vie de cent hommes comme celle d'un insecte ; s'il avoit renversé les loix fondamentales de l'Empire pour en établir d'autres ; s'il avoit témoigné quelque mépris pour une réligion, qui n'étoit pas celle de ses Pères ; si enfin il avoit répudié plusieurs épouses pour satisfaire simplement sa fantaisie ; il n'auroit rien fait, qui ne l'ait été avant lui, & dont un *Czar* de *Russie* n'ait le pouvoir absolû.

On n'a point d'autres loix en *Russie*, que celles, qui prennent leur source dans la volonté du Souverain. Et supposé même, que *Pierre* eût dû être soumis à quelques loix, qu'on prétend être fondamentales, en quoi les a-t-il transgressées? Et s'il les a transgressées, ou qu'on ne le crût pas capable de règner, pouvoit-on faire plus, que de lui ravir le sceptre en le donnant à un autre. Pourquoi oublier, qu'il étoit toujours Prince & Duc rè-

gnant de *Holstein*, lors-même qu'il cessoit d'être Empereur?

Pierre le Grand qui étoit un Prince juste, quoiqu'encore un peu barbare, fit condamner son propre fils, l'héritier unique de l'Empire. On veut, qu'il ait expiré de la même colique hémoroïdale, qui suivant un manifeste publié à ce sujet a fait mourir *Pierre* III. Mais pour maintenir dans les cœurs du peuple le respect & la dignité que l'on doit à un sang illustre, il ordonna, que l'on fit les funerailles les plus magnifiques à ce Prince malheureux. Il fût même du convoi funêbre, & répandit des larmes sur le tombeau de son malheureux fils.

Mais *Pierre* III a été exposé à toutes les insultes d'un criminel, non par un Père, mais par ses propres Sujets & (pourquoi ne peut-on le cacher aux yeux du monde!) par une épouse, qui ne participoit à la couronne, que parcequ'elle étoit mariée à l'héritier du Sceptre *Russien*. Faisant naître dans le cœur de la nation un injuste mépris, pour un Prin-

ce né d'un sang illustre, l'Impératrice semble oublier, qu'elle est elle même une Princesse *Allemande*. Elle pleure dans le fond de ses appartemens la mort d'un époux, qu'elle n'estime pourtant pas digne des obséques duës à son rang & au souvenir qu'il a été son époux.

Le deüil qu'on porte pour lui, c'est le regrèt & la compassion secrete dans les cœurs de tous ceux qui n'approuvent pas un procedé aussi inhumain.

St. *Petersbourg*,
le $\frac{13}{24}$ *Juillet* 1762.

LETTRE XXVIII.

Vous voulez être instruit, Monsieur, de ce que sont devenues les Troupes de *Holstein*. Elles ont été pillées, maltraitées & chassées de l'Empire. Aussitôt qu'on eut fait partir l'Empereur d'*Oranienbaum*, on se saisit de ces pauvres

gens. On les divisa en deux parties, L'une étoit composée de ceux qui étoient *Allemands* & natifs de *Holstein*, & ceux-ci furent transportés à *Cronstad*, où on les retint encore prisonniers, sans leur fournir de quoi vivre. Les autres, qui étoient des Provinces assujetties à la *Russie*, c'est-à-dire, qui étoient de la *Livonie*, d'*Esthonie*, de l'*Ingrie* & de la *Finlande* furent gardés quelques jours ici à *Petersbourg*, & après qu'on les eut réduits à la dernière indigence & à la misère la plus accablante, on les fit escorter jusques dans leus Provinces, où ils arrivèrent prèsque tout nuds & affamés, comme s'ils étoient échapés des mains des sauvages de l'*Amérique*.

Monsieur *Souvorovv* qu'on avoit chargé de la commission de s'assurer du Corps de ces Troupes, s'est distingué par sa brutalité, & n'a pas démenti son caractère naturel. Il a traité les Généraux, dont plusieurs sont des plus grandes Familles de *Livonie* & de *Courlande* comme les derniers des hommes; peut être

que cet esclave barbare a voulu éterniser son nom par une conduite aussi lâche, ne pouvant le faire par quelque action généreuse & héroique. Aussi il sera bien de ne pas hasarder de sortir de sa patrie! s'il n'a pas envie d'être récompensé de ses mauvais traitemens. Je suis &c.

St. *Petersbourg*,
le. $\frac{14}{25}$ *Juillet* 1762.

LETTRE XXIX.

JE me suis proposé, de résoudre dans la présente, quelques accusations formées contre feu l'Empereur. Je ne célerai pas les foiblesses de ce Prince, mais je refuterai aussi celles qu'on lui a faussement attribuées.

Il est vrai Monsieur, que *Pierre* III. n'a jamais montré un grand attachement pour la Religion *Grecque*, & personne ne l'a approuvé, de n'avoir pas mieux su dissimuler ses sentimens sur cet article.

Feuë l'Impératrice *Elisabeth* en a eu souvent du chagrin, & dans ce païs-ci comme dans tous les autres, la politique veut absolument, qu'on ait au moins en apparence, de la vénération pour la Réligion dominante. Je l'ai vû souvent moi-même, je l'avoue parcequ'il s'agit de dire la vérité, pendant qu'on célébroit l'office dans la chapelle, & que l'Impératrice son épouse faisoit la dévôte, badiner avec les Dames, & leur faire *des mines*, au lieu de faire *le signe de la croix*.

Il avoit fait bâtir une Eglise *Luthérienne* (*) à *Oranienbaum* pour les Soldats *Allemands*. Au jour que cette Eglise devoit être consacrée, il avoit fait inviter toute sa Cour pour assister à cette Cérémonie. Ce n'étoit pas là une chose extraordinaire, & on pouvoit dire, qu'il ne le faisoit que pour satisfaire la curiosité de ceux, qui n'avoient pas encore vû l'office dans les Eglises *Protes-*

(*) Voyez Lettre XXX. *Remarque* X.

tantes; mais on avoit aussi en même tems bâti une Eglise *Russienne* pour les Soldats de cette nation & au lieu de s'y trouver pareillement, il fut se promener avec un fusil, & tirer aux hirondelles.

Ce qui étoit une action fort indifférente pour un particulier, ne l'étoit pas pour *Pierre* III. Vu les Circonstances où il se trouvoit, il auroit dû éviter toutes les occasions de faire augurer mal de sa Réligion; cependant à considérer que c'étoit en même tems l'action d'un Souverain des plus absolus, je ne trouve pas ses Sujets en droit de s'en venger d'une manière aussi outrageante qu'ils l'ont fait.

Toutes les autres choses dont il a été accusé, ne sont que des inventions malicieuses. Il n'a jamais eu la pensée d'introduire dans ce païs une Réligion différente; ce n'étoit pas par là qu'il cherchoit à s'aquerir de la gloire. Il n'est pas vrai, qu'il ait fait abatre des Eglises; car celle d'*Isaac*, devoit l'être par ordre de l'Impératrice *Elisabeth*.

On le croit criminel, parcequ'il a don-

né la paix à un païs qui étoit prêsque épuisé, & auquel les victoires même étoient devenues funestes; & on n'a pas crû criminelle feüe *Elisabeth*, qui a versé le sang de ses Sujets, pour satisfaire à une haine particulière. Vaut-il donc mieux en *Russie*, désoler l'Empire par une guerre sanglante, sans en pouvoir tirer le moindre profit, que d'y rétablir la paix?

Mais n'a-t il pas voulu, dira-t-on, commencer une nouvelle guerre avec le Roi de *Danemarc*? Cela est vrai, mais, s'il eût voulu seulement attendre un moment plus favorable, il valoit bien la peine, de s'aquerir par les armes, la possession d'un païs qui lui appartenoit & dont la conquête étoit plus importante pour la nation, que si elle eût gagné une nouvelle *Sibérie*.

Est ce d'ailleurs à un Souverain absolu à demander à ses Sujets la permission d'abattre une Eglise, de donner la paix à son païs, ou de commencer une guerre

qui eſt juſte ? Quelle loi exige d'un Empereur de *Ruſſie*, de leur rendre compte de ſes actions ? & qui leur a donné le pouvoir de le punir, parcequ'il ne veut pas s'accommoder à leur caprice ? Ce ſont des nouveautés, qu'on ne voudroit aſſurément pas établir dans d'autres Etats Souverains.

On dit encore qu'il a voulu changer les mœurs *Ruſſiennes*, c'eſt-à-dire, qu'il a par plaiſanterie exigé des Dames *Ruſſiennes*, de faire la révérence à la *Françoiſe*.

Il a fait des changemens dans la Réligion, parcequ'il croïoit, que les Egliſes n'étoient pas bâties uniquement pour la populace, & qu'il convenoit mieux aux Grands, de faire leur dévotion publiquement, que dans les Chapelles de leurs maiſons.

N'eſt-il pas ridicule, Monſieur, d'alléguer de pareilles miſères, pour juſtifier une révolte contre ſon maître ? Pourrat-on jamais perſuader au Public, d'avoir



fait une bonne action, en violant les loix sacrées qui sont établies parmi tous les peuples civilisés ?

Au reste j'avois résolu de ne pas vous parler des particularités de la mort de *Pierre* III ; cependant je céde à vos instances, quoique je ne puisse vous donner une idée juste de la maladie & du dernier moment de ce Prince malheureux, dont le sort fait peut-être pitié même à ses ennemis, naïant pas été témoin de la manière dont il a été traité dans sa prison. Il est mort, Monsieur, sans avoir eu la triste consolation de voir les pleurs amers & le désespoir de ses amis fidèles. Il a éprouvé toutes les horreurs d'une mort violente & obscure ; & quoiqu'il ait expiré dans ses propres Etats, & *sur son lit*, sa mort a été encore plus cruelle, que celle d'un homme, qui privé de tout secours humain va être la proïe des bêtes féroces.

Si j'étois le Chirurgien qu'on a envoïé pour être le témoin de l'état affreux d'un Empereur trahi, peut-être

qu'alors je ferois capable de vous inſtruire des effets de ſa maladie, ſans ſavoir pourtant en déterminer au juſte la véritable cauſe. A juger des cris affreux qu'on a entendus de ſa chambre le jour de ſa mort, il faut que les *Hémorroïdes* aïent été bien douloureuſes. Il y en a pluſieurs qui prétendent, que les remèdes qu'on a emploïés pour adoucir le mal qu'il ſentoit dans les entrailles ont été trop violens, & propres à l'en délivrer pour jamais.

Mais je penſe, que le plus ſûr ſera, de s'en tenir au témoignage des Medecins, qui après avoir ouvert ſon corps & examiné ſes inteſtins, ont aſſuré, qu'il n'auroit pas eu plus de ſix mois à vivre. C'eſt apparemment une eſpèce de conſolation pour ceux qui ont eu part à cet évènement, & dont la conſcience n'eſt pas dégagée de tout ſcrupule. L'idée, que l'Empereur n'avoit pas à vivre long tems, rendra plus pûre la joïe qu'ils éprouvent, dans l'eſpoir, que le changement de gouvernement ſera favorable à



leur ambition. Espérance qui pourtant me paroit assez mal fondée. En un mot l'Empereur est mort à présent, parcequ'il n'avoit plus que six mois à vivre. C'est tout le détail que je puis vous faire de sa maladie & de la savante décision d'un collège illustre de Médecins célèbres, qui n'ont pu decouvrir d'autres simptomes de la mort de notre Souverain.

Mais il faut en même-tems, que je vous détrompe, Monsieur, de l'idée où vous êtes, que l'Impératrice ait elle-même hâté la mort de son illustre Epoux. En conservant cette odieuse opinion, vous offenseriez de la manière la plus sanglante, une Princesse, qui a trop de mérite, pour qu'on puisse la croire capable d'une action si noire ; & je me flatte que vous cesserez de lui imputer un forfait aussi exécrable, dès que vous voudrez faire attention à ce que je vais avoir l'honneur de vous dire.

S'il est vrai, Monsieur, que *Pierre* III, selon la décision des Médecins, est mort

fix mois plutôt qu'il ne le devoit ; il s'ensuit que fa mort n'a pas été naturelle. Les chofes ainfi pofées, il faut ou que l'Impératrice elle-même, ou ceux qui comptoient trouver leur avantage dans la perte de ce Monarque, l'aïent avancée par quelque violence. Quiconque connoit le caractère de S. M. l'Impératrice, jugera aifément, qu'elle n'eft pas capable d'un tel crime. En cherchant à règner, elle n'a jamais tâché d'y parvenir par des voïes fanglantes ; elle a même empêché la perte de ceux qu'elle foupçonnoit d'avoir infpiré a *Pierre* III. tous les confeils funeftes contre l'Etat, dont il eft accufé : & comment pourroiton lui imputer d'avoir foüillé fes mains du fang de fon époux. Si la fituation critique où elle fe trouvoit l'a déterminée, à excéder les bornes de fon devoir, il ne s'enfuit point, qu'elle ait renoncé à tout principe de vertu & d'humanité. Tout le monde a remarqué, que cette Princeffe a été pénétrée de la douleur la plus vive à la nouvelle de la mort de l'Em-

pereur, & l'on a lieu de croire que les ſentimens de compaſſion qu'elle a fait éclater, étoient réels & ſincères. A quoi bon d'ailleurs auroit elle affecté une triſteſſe qu'elle n'auroit pas reſſentie ? Et pourquoi déplorer des effets, dont elle auroit été la cauſe ? Il étoit même hors de ſaiſon, de pleurer le ſort d'un Monarque, dont la perte faiſoit le bonheur imaginaire de tant de prétendus patriôtes. Les ſuites malheureuſes, que l'Impératrice n'avoit pas voulû, mais qu'elle auroit pû prévenir, la touchoient ſans doute, au point de répandre des larmes ſur la mort funeſte d'un Prince, qui méritoit bien mieux de vivre, que d'être pleuré. Vous voïez par là, Monſieur, qu'on a toutes les raiſons poſſibles d'abſoudre cette Princeſſe d'un ſoupçon ſi injurieux.

Mais on a tout lieu de croire que ceux, qui ſe flatoient, que la mort de *Pierre* III occaſionneroit une révolution avantageuſe pour eux, ont abrégé les jours d'un Maitre, qui n'ignoroit pas

leur trahifon, & dont ils craignoient le reffentiment. Ne fe pouvoit-il pas, que par un retour d'amitié & de tendreffe, *Catherine* fe repentit de fa démarche, & que cette Princeffe, dont le caractére eft naturellement des plus doux & des plus gracieux, pardonnât enfin à fon époux le deffein où il étoit de l'enfermer, & fe mit à partager avec lui les droits, qui fans cela, appartenoient à lui feul. On a vu même, qu'elle n'avoit pas d'autre intention en obligeant l'Empereur à fe rendre à *Oranienbaum*, puifqu'il n'a tenû qu'à lui-même, de propofer un accord plus favorable. S'il étoit arrivé, que ces deux perfonnes illuftres fe fuffent réconciliées, que croïez vous que feroient devenues les vils inftrumens de la révolte contre *Pierre* III? *On aime fouvent la trahifon, mais on n'aime jamais le traitre.* Il eft naturel, que l'Impératrice regarde toujours avec un œil de dédain, tous les monftres dont elle s'eft fervie dans cette entreprife, & ceux-ci n'étoient pas affez ftupides, pour ne pas prévoir la tempé-

te dont ils étoient ménacés, si jamais le raccommodement en question avoit lieu. Quelle autre ressource restoit-il donc à ces traitres que celle de se défaire d'un Prince, qui connoissant toute leur perfidie, pouvoit un jour les traiter selon leurs mérites; & le trouble & la confusion générale qui régnèrent en tous lieux les premiers jours de la détention de l'Empereur, leur fournit l'occasion la plus propre, d'exécuter leur exécrable dessein. Ils ont donc mis le comble à leurs crimes, & *Pierre* a succombé à la méchanceté de ses lâches & impitoïables ennemis.

Voilà Monsieur, la fin d'un Prince qui ne sembloit né, que pour être l'instrument malheureux de l'élévation d'une *Princesse*, qui sans les malheurs de son époux ne seroit au moins, pas sitôt parvenue à la possession d'une des plus grandes couronnes de l'univers. Je suis &c.

St. *Petersbourg*,
le $\frac{19}{30}$ *Juillet* 1762.



LETTRE XXX.

C'Est avec un vrai plaisir Monsieur, que je viens de lire les Lettres, que vous voulez donner au public, je ne doute pas qu'on ne leur fasse un bon accueil Peut-être ne savez vous pas encore, qu'on a imprimé à *Francfort* & à *Leipzic* un ouvrage intitulé *Mémoires pour servir à l'Histoire de Pierre* III *Empereur de Russie*, avec des suplémens, dont l'un qui est traduit de l'*Allemand*, défend la cause de *Pierre* III, avec autant de justice & de précision, que l'Auteur de la Lettre qui y est jointe, l'accuse injustement. L'un parle le langage du droit de la nature & des peuples, & l'autre s'efforce de persuader au public, qu'il est un barbare. Celui-là découvre les sentimens d'un bon citoïen & l'autre ceux d'un brigand de *Tartarie*. Il faut les lire Monsieur, pour en être mieux

inſtruit. Au reſte j'ai crû devoir faire une choſe, qui ne laiſſera pas de vous être agréable, en remarquant les contradictions que j'ai découvertes dans les ſusdits Mémoires. Les voici :

REMARQUE I. (*)

DAns les *Mémoires* il ſe trouve une contradiction. L'Auteur dit p. 13. que l'Impératrice *Anne* a été détrônée par la Princeſſe *Eliſabeth*. Mais où veut-il placer la Régente *Anne*, Mère d'*Iwan*? Car il faut que le régne d'*Eliſabeth* ait commencé immédiatement après le détrônement, ainſi il n'y a point d'interrégne. L'Impératrice *Anne*, dit-il, avoit nommé pour ſon ſucceſſeur à l'Empire de *Ruſſie* le jeune Prince *Iwan*, &c. Mais comment auroit-elle pû faire valoir cette déclaration, aïant été détrônée?

REMARQUE II. (§).

L'Auteur des *Mémoires* aſſure le contraire de ce qui eſt écrit dans la premiere de ces lettres, diſant p. 21. *L'Impératrice Eliſabeth s'occupoit ſurtout à faire fleurir dans ſon Empire les ſciences, les arts, & le commerce, en quoi elle étoit parfaitement ſecondée par le*

(*) Voyez ci-devant *Lettre* II. pag. 17.

(§) Voyez *Lettre* I. pag. 6.

Grand-Prince, qui avoit beaucoup de goût pour les Lettres, & qui assistoit régulièrement aux Assemblées de l'Académie. On laisse au Public à décider cette question qui ne sera pas difficile à resoudre, pour quiconque a eu occasion de connoitre la maniere de vivre de *Pierre III.*

Je crois, que l'Académie dans ses annales, ne trouvera guères de jours marqués par la présence de ce Prince. Dès sa plus tendre jeunesse, il montroit autant d'indifférence pour les beaux arts & pour les Sciences que d'attachement pour les exercices militaires. J'en appelle à ceux qui ont eu l'honneur d'approcher de sa personne pendant son séjour en Russie. Les jeux de son enfance, auxquels il se plaisoit le plus, étoient de manier les armes, & qui est-ce qui ignore, à quel point il a poussé dans un âge plus avancé le plaisir d'apprendre & d'enseigner lui-même l'exercice? Il eût changé toute l'Académie des Sciences pour un seul dragon bienfait, courageux & bien drêssé. Aussi n'étoit-ce que les vertus guerrieres du Heros qu'il se proposoit pour modèle, qu'il vouloit imiter; ce n'étoit point sa qualité de philosophe qu'il ambitionnoit.

Rien n'est plus trompeur que la voix publique, qui susceptible de toutes sortes de modulations, s'accorde facilement au ton que lui donne la politique. Chaque Prince, tandis qu'il régne, fut-il un autre Caligula, est adoré, & on ne trouve en lui que vertu & sagesse. La vérité est rarement reçue dans les palais, & n'approche du trône qu'en tremblant. On ne regarde un Souverain que par ce microscope trompeur, qui nous aggrandit les petites traces de la vertu, tandis que les taches visibles du vice nous échapent, étant trop grandes pour se concentrer dans son foïer. Mais dès qu'un Prince est malheureux, toutes ses bonnes qua-

lités

lités s'évanouissent, & on ne lui voit plus que des imperfections. Lorsque Pierre III. monta sur le trône, tout en lui étoit grand, tout étoit sage, tout annonçoit la sublimité de son esprit: On lui attribuoit même des vertus auxquelles il n'avoit jamais aspiré. Il n'avoit régné que peu de mois, & déja on vouloit éterniser sa mémoire & lui ériger des statues d'or; c'étoit alors le digne neveu de Pierre le grand. A peine fut il malheureux que tout changea de face; plus de sagesse, plus d'esprit; ce ne fut plus qu'un imbécille, qu'un scélérat, qu'un traitre, indigne d'occuper le trône de ses ancêtres.

O tempora! ô mores!

REMARQUE III. (*)

DAns les susdits *Mémoires* pag. 22. on veut, que Pierre ait souvent fait passer des ordres secrets aux Généraux des troupes Russiennes qui étoient en Allemagne, tous contraires à ceux de l'Impératrice sa Tante, & aux véritables intérêts de la Russie. Quiconque a une idée de la manière dont feuë l'Impératrice Elisabeth a gouverné son empire, n'aura pas de peine à comprendre l'impossibilité de cette démarche. Je ne crois pas qu'un seul des Généraux Russiens eût osé risquer de suivre d'autres ordres que ceux qui étoient émanés du cabinet, où le Grand-Duc n'étoit pas admis,

(*) Voyez ci-devant *Lettre* III. pag. 25.

REMARQUE IV. (*)

SElon les *Mémoires* p. 26. le Comte de Tottleben a été mis en liberté par Pierre III. Il eſt vrai que l'Empereur le fit ſortir de la forteresse, mais il fut gardé dans une maiſon particuliere. Peut-être que l'Auteur ignore, que le Monarque avoit ordonné une Commiſſion pour décider les affaires de ce Général, qu'elle s'aſſembloit ordinairement deux fois la ſemaine, dans l'hôtel du Prince George Louïs de Holſtein, qui en étoit le Préſident, & où on a vû ſouvent comparoitre le Comte de Tottleben, ſans épée, & conduit par un Officier, ce qui n'eſt pas une marque de liberté.

REMARQUE V. (§)

LE Prince George Louïs Duc de Holſtein n'a jamais pris le titre d'Alteſſe Impériale, comme il eſt dit dans les *Mémoires* pag. 28. C'eſt un titre qui ne convient en Ruſſie qu'au Grand-Duc. Mais on a donné à Petersbourg à ce Prince le titre d'Alteſſe Royale, qui lui convenoit, & dont il ne s'étoit pas qualifié en Allemagne.

REMARQUE VI. (§§)

ON ſait que toute l'infanterie Ruſſienne eſt habillée de verd, ſi on en excepte les Gardes à cheval &

(*) Voyez ci-devant *Lettre* III. pag. 25.

(§) Voyez *Lettre* XIV. pag. 102.

(§§) Voyez *Lettre* XVII. pag. 115.

quelques autres régimens de cavallerie, & il eſt faux que l'Empereur ait introduit le bleu de Pruſſe. Il n'a fait que changer les doublures, & diſtinguer chaque régiment par des paremens différens. *Mémoires* pag. 31.

REMARQUE VII.

L'Auteur des *Mémoires* pag. 31. a mis ſeize régimens d'infanterie & de cavalerie dans le Duché de Holſtein, mais il faut ſavoir, que pluſieurs de ces régimens ne contenoient chacun que quarante ou cinquante hommes, parce qu'on n'avoit fait que commencer à les lever. On n'aura pas de peine à comprendre que ces corps que l'Empereur avoit entretenu en Holſtein, en qualité de Duc, n'étoient pas regardés comme régimens. Ce n'étoit que quelques compagnies logées dans les villes de ce Duché, pour y maintenir le bon ordre & le repos. Autant que Pierre n'étoit que Grand-Duc, il ne pouvoit que les augmenter à proportion que ſes forces & la politique des Ruſſes le lui permettoient. Il ſe contentoit de faire quantité d'Officiers, qui, éblouïs & flattés par une perſpective avantageuſe, ſe faiſoient honneur de le ſervir aux dépens de leurs bourſes. Se voyant enfin au comble de ſes vœux, il ne penſa qu'à s'acquitter de ſes promeſſes & faire de ſon petit corps Allemand une armée conſidérable. Il nomma les chefs à ſeize régimens, leur laiſſant le ſoin d'en lever les ſoldats. Quoiqu'ils ne laiſſaſſent pas d'emploïer tous les moïens pour completter, on ne pourra pourtant jamais ſe perſuader que dans le peu de mois que Pierre III. a régné on ait pu parvenir à en lever ſeulement la moitié.

REMARQUE VIII.

PAg. 35. dans les *Mémoires* il eſt dit : *Une loi de police aſſez ſinguliere, & dont on n'a jamais pû pénétrer le motif, ce fut la défenſe que cet Empereur fit de ne pas ſe ſervir de la langue* Françoiſe *dans toute l'étendue de ſes Etats, & il ordonna qu'on ne fit uſage que de la langue* Ruſſe *ou* Allemande, *& qu'on ne recevroit aucune eſpèce d'écritures, mémoires, &c. qui ne ſeroient point conçus dans l'une ou l'autre de ces deux langues.* Quiconque a fréquenté la Cour de Petersbourg, ſaura que l'Empereur Pierre III. ſe ſervoit plûs de la langue Françoiſe que de l'Allemande, & que dans ſes diſcours il mêloit preſque toujours les trois langues; c'eſt-à-dire, qu'il parloit de ſuite la langue Ruſſienne, l'Allemande & la Françoiſe ſelon ſa fantaiſie.

Mais pour ce qui eſt des écritures & mémoires, on ſait que c'eſt un cérémonial fort juſte & établi même dans toutes les Cours de l'Univers qu'on ſe ſerve de la langue du païs; & on n'a point d'exemples, que le Sénat de Petersbourg ait accepté des requêtes conçuës en François ou en Allemand, ni avant Pierre III, ni pendant ſon régne.

REMARQUE IX. (*)

PAg. 38. des *Mémoires* il eſt dit : *Pierre III. ſe déclara lui-même chef de l'Egliſe Ruſſe, & voulut réunir la puiſſance eccléſiaſtique & la ſéculiere en ſa propre perſonne; il prétendoit ſéculariſer tous les biens de l'égliſe & les revenus des monaſtères. Il défendit*

(*) Voyez ci-devant *Lettre* IX. pag. 74.

aux Religieux de recevoir des novices, & de leur permettre de faire des vœux avant l'âge de trente ans, &c. &c.

Il est connû que Pierre I. après la mort du dernier Patriarche, s'opposa de toute sa force à l'élection d'un autre chef de l'église, & qu'il déclara, qu'au cas que le Sinode trouvât absolument nécessaire de rétablir cette dignité, il vouloit que l'on fit choix de sa personne, ce qui ne pouvoit être refusé. C'est donc Pierre le Grand, qui a réuni la puissance ecclésiastique avec la séculière, & Pierre III. ne pouvoit qu'user des droits attachés à la couronne.

Mais quand il a voulu retrancher les revenus énormes des monastères, il n'a fait que suivre l'exemple d'autres Souverains connus par leur sagesse, qui n'ont pas trouvé convenable au bien public, que les Ecclésiastiques possédassent des richesses, dont on peut faire un meilleur usage. Et l'expérience a depuis longtems mis hors de dispute, que quelques régimens entretenus pour la sûreté de la patrie, valent beaucoup mieux que deux cent mille Moines, qui, accoutumés à la paresse, ne font que s'engraisser de la moëlle du païs; c'est pourquoi il défendit sagement, de recevoir des Novices dans les Monastères, & de leur permettre de faire des vœux avant l'âge de trente ans: outre qu'il vouloit empêcher que le nombre de ces membres inutiles à la Société, s'augmentât de jour en jour; il avoit sans doute remarqué que plusieurs jeunes gens avoient fait des vœux dans un âge où ils ne pouvoient pas encore disposer d'eux-mêmes, & qu'ils en avoient eu regret dans la suite; ce qui ne prive pas seulement l'Etat de plusieurs sujets utiles, mais qui rend encore malheureux ceux qui se trouvent obligés de vivre dans un état qui leur est à charge, & où ils se voient dévoués, sans retour, à un genre de vie qui leur est fort ennuïeux.

REMARQUE X. (*)

TOut ce que l'Auteur des *Mémoires* en question vient de rapporter pag. 55. & 56. ne font que des inventions, que l'on a debitées dans les gazettes pour donner au public une idée plus desavantageuse de l'Empereur, qu'il ne méritoit. Pierre III. a fait bâtir à Oranienbaum une petite Eglise Luthérienne pour ses soldats; & si par là il a donné occasion au soubçon d'avoir voulû rentrer dans la communion de cette Eglise, d'où vient donc qu'on n'a pas accusé du même crime les Souveraines qui l'ont précédé, qui ont fait bâtir de plus grandes Eglises Luthériennes & Réformées, même dans la capitale, & qui ne se sont fait aucun scrupule d'assister aux cérémonies de l'inauguration.

On dit *qu'il a assisté fréquemment aux assemblées pieuses, & aux offices de cette église*; c'est-à-dire qu'il a trouvé plaisir d'aller quelquefois entendre prêcher les Ministres de ses troupes Allemandes. J'espère qu'on croira qu'il est permis à un Souverain ce qu'on permet en ce cas à chaque particulier. Mais qui est-ce de ceux qui ont été à Oranienbaum qui ait jamais ouï parler d'assemblées pieuses & de conférences particulières? Assurément Pierre III. n'étoit pas dans le goût des exercices pieux; & pour dire la vérité, il étoit fort indifférent sur le chapitre des diverses religions.

REMARQUE XI. (§)

CE qui est dit pag. 56. des desseins que l'Empereur avoit sur la Comtesse de Woronzow, ne doit pas

(*) Voyez *Lettre* XXIX. pag. 203.
(§) Voyez ci-dessus *Lettre* III. pag. 27.

être avancé avec autant de certitude que le fait l'Auteur des *Mémoires*. Il est connû, qu'elle n'a été sa maîtresse que par la permission d'Elisabeth, qui avoit eu sans doute, en le permettant, des vuës particulières; s'il eut voulu même l'épouser un jour, quel crime, de faire ce que ces aïeux avoient souvent fait, en se choisissant toujours des épouses de la nation! D'ailleurs „ la maison de Woronzow n'est-elle pas une des „ plus grandes & des plus anciennes maisons de l'Em- „ pire?

REMARQUE XII. (*)

IL est faux que l'Impératrice soit allé à Oranienbaum. Elle s'arrêta à Petershoff, & la résignation de l'Empereur se fit dans le Palais à Oranienbaum. L'Empereur n'est pas mort non plus à Krasnazelo, mais à Robsch, vieux château, éloigné de six milles de Petersbourg.

REMARQUE XIII. & derniere.

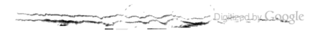
NOus passons sous silence toutes les calomnies grossieres, & toutes les expressions peu convenables à un particulier en parlant d'un Prince, qui sont contenues dans *la Lettre contre Pierre III*, qui se trouve dans le *supplément des Mémoires*.

Quelles que soient les pensées de l'Europe, l'Europe ne se trompe pas en croïant, que c'est l'action la plus noire & la plus criminelle que de se révolter contre un Souverain, qui est l'héritier légitime de la

(*) Voyez *Lettre* XXV. pag. 184. & 187.

couronne; qui, en montant sur le trône, étend sa main bienfaisante sur tous ses sujets; qui, au lieu de punir les traitres, les comble d'honneur & de bienfaits, qui ne pense, en rendant rédoutables ses armées, qu'à assurer le bonheur des habitans de son Empire; qui introduit la liberté & met fin au vil & honteux esclavage sous lequel ses peuples avoient gémi si longtems; qui finit une guerre, à laquelle la nation n'avoit d'autre intérêt que l'aveugle complaisance qu'on avoit voulu témoigner à quelques Puissances; qui, en projettant une autre guerre, n'avoit d'autre vuë que d'agrandir ses Etats par la revendication d'un païs qui lui appartenoit; & qui enfin étoit trop bon & trop gracieux pour un Souverain de Russie. A-t'il jamais refusé à un de ses sujets de lui rendre justice? & quelles sont les obligations auxquelles il a manqué? Mais on voit bien que l'Auteur de cette Lettre a voulû montrer qu'il sait faire l'apologie des actions les plus criminelles. En l'envisageant sous ce point de vuë, on lui pardonnera aisément d'avoir usé du droit des Poëtes, qui augmentent & diminuent les objets selon que la chose leur convient, ou que leur intérêt les porte à flatter le préjugé du vulgaire. Il faut de même lui pardonner d'avoir fait trois millions de Roubles de deux cent mille que l'Empereur avoit à Oranienbaum; deux mille hommes de six cent; qu'il appelle crime, ce qui ne fut qu'un défaut naturel; & vertu, ce qui sera à jamais regardé par toute la postérité comme le crime le plus abominable.

Au reste ce n'est pas qu'on ne croïe, que l'Impératrice *Catherine* n'ait toutes les qualités nécessaires pour régir un si



vaste Empire. Elle le mérite plus que quelqu'autre Princesse que ce soit, & on lui rend justice en avoüant, qu'elle a beaucoup plus d'esprit & de mérite que n'en avoit son époux infortuné. C'est par la douceur de ses mœurs, & par sa clémence, qu'elle a enchanté le peuple, & gagné tous les cœurs; & c'est par une prudence digne d'admiration, qu'elle a sû echaper aux périls dont elle étoit menacée : mais tout cela ne pourra jamais excuser la nation. Et comme S. M. la Souveraine présente, déclare elle même, dans le Manifeste qu'elle a fait publier, qu'en montant sur le Trône, elle n'a fait que céder aux priéres réitérées de ses Sujets, tout le crime retombe sur ces infidèles. Accoutumés sous le règne d'*Elisabeth* à suivre leurs penchans sans contrainte, ils étoient autant de pétits Souverains, qui tirannisoient le peuple, & ne connoissoient prèsque d'autres loix, que celles qu'ils s'imposoient à eux-mêmes. Aussi ne doit-on pas être surpris, qu'il leur ait paru fort nou-

veau & fort incommode, de se soumettre aux ordonnances d'un Souverain, qui vouloit règner seul & être obéi.

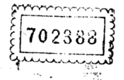
Si le haut degré de capacité & de mérite donnoit quelque droit d'envahir les héritages d'autrui, & de s'emparer des biens de ceux, que l'on croit inferieurs en esprit, quoique supérieurs en dignité & en naissance, quels désordres n'en resulteroit-il pas pour la Societé? Combien de personnes, qui rampent aujourd'hui dans la poussiere, se trouveroient bientôt autorisées (si cette maxime étoit adoptée) à se placer d'elles mêmes d'une manière plus convenable; mais un pareil sistême ne feroit qu'introduire la violence & bannir la sureté des états dans tous les Gouvernemens.

Que l'on me pardonne cette episode. Je suis *Allemand*; Sujet libre & fidèle d'un Prince Souverain & Despotique, d'un Monarque sage & heureux, dont le Trône rédoutable n'a jamais été ébranlé par la perfidie; qui, le cœur de ses Sujets en main, fait trembler les en-

nemis de sa gloire ; je connois jusqu'où vont les obligations réciproques ; je le haïrois s'il étoit tiran ; mais je n'oublierois pas que le premier de mes devoirs est celui d'être fidèle à mon Souverain, & je ne saurois me persuader, que, qui fut traitre une fois, puisse jamais devenir bon Citoïen.

Je ne sais pas si vous jugerez ces remarques assez intéressantes pour les ajouter à vos Lettres. Il dépend de vous d'en faire l'usage que vous trouverez le plus convenable. J'ai au moins la satisfaction de vous avoir donné une marque de l'attention & de l'estime, avec laquelle je suis &c.

Hambourg,
ce 18 *Mars* 1764.








B.5.2.342

